This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

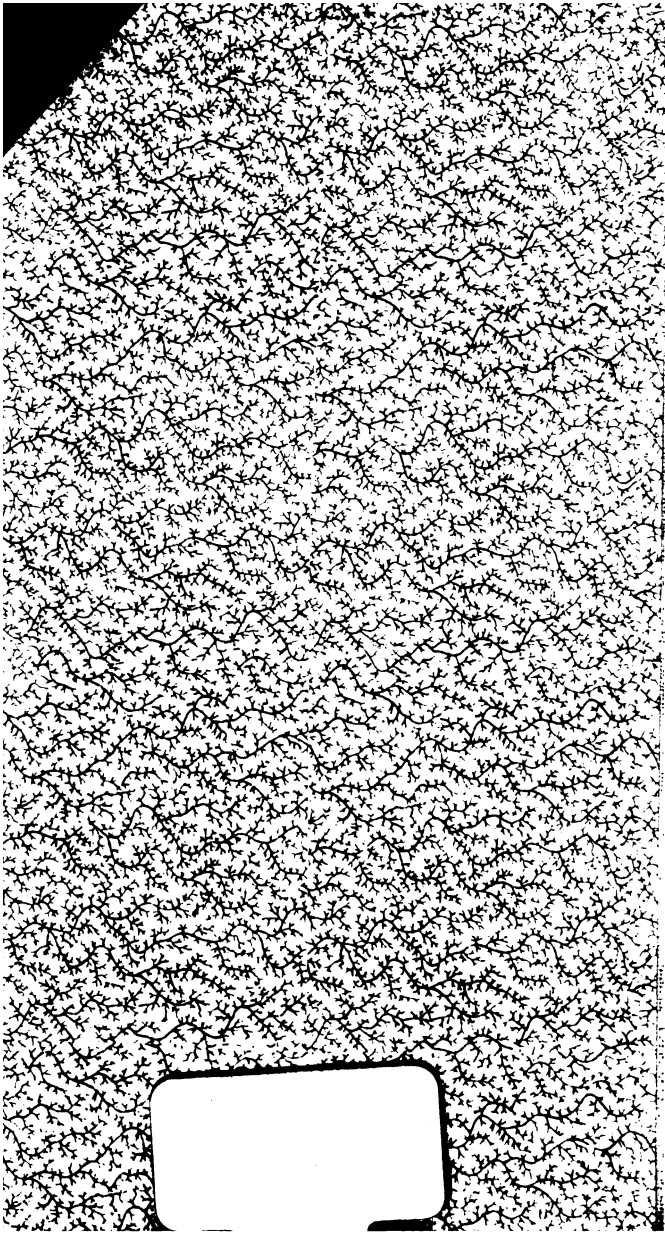
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

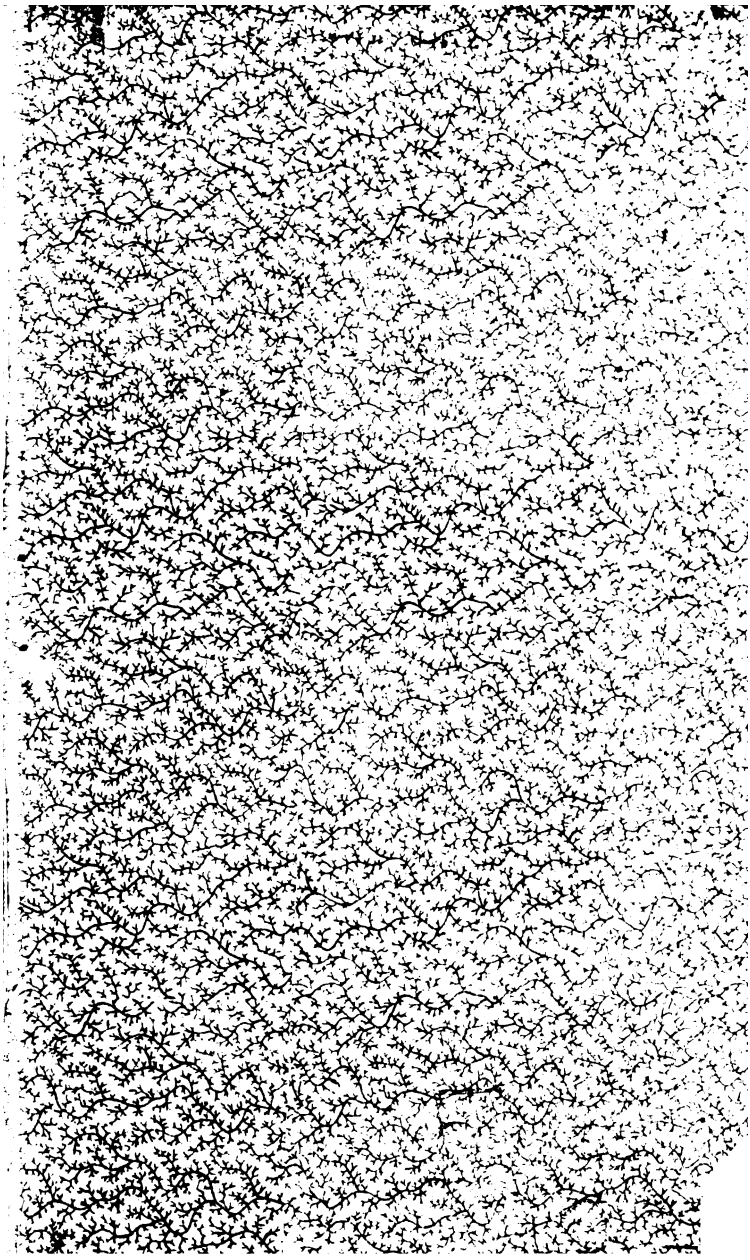
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08160763 6





LONDON:
PRINTED BY THOMAS DAVISON, WHITEFRIARS.

★JAMES AWES

SEPT. J. W. Hawes,

May, 1875.

PROSAS SELECTAS.

PARIS. — NA OFFICINA TYPOGRAPHICA DE CASIMIR,
Rua de la Vieille-Monnaie, nº 12.

PROSAS SELECTAS

OU

ESCOLHA DOS MELHORES LOGARES

Dos Auctores Portuguezes

ANTIGUOS E MODERNOS:

Ordenada e Correcta

POR

JOSÉ DA FONSECA.

PARIS,

NA LIVRARIA EUROPEA DE BAUDRY,

RUA DU COQ-S^T-HONORÉ, N° 9.

—

1837

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
520527
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1911 L

Prologo.

Uma *collecção* de prosadores portuguezes era absolutamente necessaria depois da *collecção* dos poetas*. Todas as nações cultas ja possuem este genero de obras que, em summa (tanto aos nacionaes, como aos estranhos) torna mais accessiveis os bellos rasgos dos grandes Genios, que illustraram cada nação de per si com suas litterarias fadigas, e incita a mocidade a tomal-os por norte no *studo do patrio idioma*, que tam urgente é aos que exercem empregos na vida civil, ou devem exercel-os um dia.

Inteirado eu pois de quam util é a meus

* Veja-se a obra intitulada—*Parnaso Lusitano*—em 6 volumes, impressa em Paris, 1827-1834, que eu ordenei, corregi, e annotei; e, para a pronuncia classica, o meu *Diccionario portatil francez-portuguez, e portuguez-francez*, 1836.

conterraneos o não ficar incompleta a sobredicta *collecção;* e, cedendo a instancias de alguns d'elles, e tambem d'estrangeiros *amadores da lingua e litteratura portugueza* (aos quaes a raridade e custo excessivo das obras de nossos bons scriptores, obstavam a aproveitar-se de sua lição) procurei furtar algumas horas ao tempo que gasto no ensino da mocidade (a que me dediquei) e colligi, depois de séria leitura, em os auctores naeionaes de bom cunho, aquelles logares que ja obtiveram a approvação dos sabios, ou os que julguei dignos (per sua geral importancia) de entrarem na *escolha* que publíco. Ora, como eu attendi mais á selecção da presente obra, que ao vulto do volume, fui mui parco e difficil nos extractos, que a compoem. D'elles somente adoptei os que encerram algum facto notabil historico, etc., e cuja belleza descriptiva, ou de stylo, torna recommendaveis.

Trascurei, outro-si, citar os juizos, que alguns doctos e intelligentes formaram ácêr-

ca dos referidos extractos, por não engrossar mais esta obra. O meu principal intuito é dar n'ella aos leitores o bom que se acha em muitos volumes, por um preço commodo, e evitar-lhes o enojo de ler não poucos d'elles que, alêm de rarissimos, não offerecem grande deleite, ou interesse.

Remato este *prologo* pedindo ao benigno leitor, queira desculpar alguns erros, que me houverem escapado na correcção das provas; pois é quasi impossibil sahir limpo dos dictos erros todo o livro impresso em paiz estrangeiro.

PROSAS SELECTAS.

NARRAÇÃO DE UMA DONZELLA.

N'este monte mais alto de todos (que eu vim buscar, pola suavidade differente dos outros, que n'elle achei) passava eu a minha vida, como podia, ora em me ir pelos fundos valles, que o cingem derredor; ora em me pôr, do mais alto d'elle, olhar a terra como ia acabar ao mar: e depois o mar como se estendia logo após ella, pera * acabar onde o ninguem visse. Mas quando vinha a noite, accepta a meus pensamentos, que via as aves buscarem seus pousos, umas chamarem as outras, parecendo que queria assossegar a terra mesma; então eu triste, com os cuidados dobrados com que amanhecia, me recolhia pera a minha pobre casa (onde Deus me é boa testimunha de como as noites dormia). Assi passava eu o tempo; quando uma das passadas, pouco ha, levantando-me eu, vi a menhã como se erguia fermosa, e se estendia graciosamente per entre os valles; e deixar, indo, os altos: ca ** o sol, ja levantado thé os peitos, vinha tomando posse dos outeiros; como quem se queria senhorear da terra. As doces aves, batendo as azas,

* Para.
** Porque.

andavam buscando umas ás outras : os pastores tangendo as suas frautas, e rodeados de seus gados, começavam assomar pelas cumiadas. Pera todos parecia que vinha aquelle dia assi ledo : os meus cuidados sos, vendo como vinha seu contrário (ao parecer poderoso) recolhiam-se a mi*, pondo-me ante os meus olhos, pera quanto prazer e contentamento podera aquelle dia vir, senão fôra tudo tam mudado; d'onde o que fazia alegre a todas as cousas, a mi so teve causa de fazer triste. E como os meus cuidados, pera o que tinha a ventura ordenado, me começassem d'entrar pela lembrança de algum tempo que foi, e que nunca fôra; senhorearam-se assi de mi, que me não podia ja soffrer a par de minha casa; e desejava ir-me per logares sos onde desabafasse em suspirar. E inda bem não foi alto dia, quando eu (parece que acinte) determinei ir-me pera o pe d'este monte, que d'arvoredos grandes, e verdes hervas, e deleitosas sombras é cheio : per onde corre um pequeno ribeiro de água de todo o anno que, nas noites caladas, o rugido d'elle faz, no mais alto d'este monte, um saudoso tom, que muitas vezes me tolhe o somno : onde outras muitas vou eu lavar minhas lagrymas; e onde muitas infinitas as torno a beber. Começava então de querer cahir a calma; e no caminho com a pressa, por fugir d'ella, ou pola desaventura, que me levava a mi, tres ou quatro vezes caí alli : mas eu (que depois de triste cuidei que não tinha mais

* Mim.

que temer) nem olhei nada por aquello *, em que parece que Deus me queria avisar da mudança, que depois havia de vir. Chegando á borda do rio, olhei pera onde havia melhores sombras: pareceram-m'o as que stavam álêm do rio: disse então que n'aquello se enxergava que era desejado tudo o que com mais trabalho se podia haver; porque não se podia ir álêm sem se passar a água, que corria alli mansa, e mais alta que na outra parte. Mas eu (que sempre folguei de buscar meu damno) passei álêm; e fui-me assentar de sob a spessa sombra de um verde freixo, que pera baixo um pouco stava: algumas das ramas estendia per cima d'água, que alli fazia tamalavez ** de corrente; e impedida de um penedo, que no meio d'ella stava, se partia pera um e outro cabo murmurando: eu, que os olhos levava alli postos, comecei a cuidar que tambem nas cousas, que não tinham intendimento, havia fazerem-se nojo umas ás outras. Stava d'alli aprendendo tomar algum conforto no meu mal: que assi aquelle penedo stava enojando aquella água, que queria ir seu caminho (como minhas desaventuras de outro tempo soíam fazer a tudo o que eu mais queria, que já agora não quero nada) e crescia-me d'aquello um pezar. Porque, a cabo do penedo, tornava a água a junctar-se e ir seu caminho, sem estrondo algum; mas antes parecia que corria alli mais depressa, que pela ou-

* Aquillo.

** Algum tanto.

tra parte : e dizia eu que sería aquello por se apartar mais asinha d'aquelle penedo imigo de seu curso natural que, como per fôrça, alli stava. Não tardou muito que, stando eu assi cuidando, sôbre um verde ramo que per cima da água se estendia, se veio pousar um roussinol : começou a cantar tam docemente, que de todo me levou após si o meu sentido d'ouvir; e elle cada vez crescia mais em seus queixumes, que parecia que, como cançado, queria acabar; senão quando tornava, como que começava, então (triste da avesinha) que stando se assi queixando, não sei como, se cahiu morta sôbre aquella água; e, cahindo per entre as ramas, muitas folhas cahiram tambem com ella : pareceu aquello signal de pezar n'aquelle arvoredo de caso tam desastrado. Levava após si a água, e as folhas após ella; e quizera-a eu ir tomar : mas pola corrente que alli fazia, e polo matto, que d'alli pera baixo acerca do rio logo stava, prestesmente se alongou da vista. O coração me doeu tanto então em ver tam asinha morto, quem d'antes tam pouco havia que vira star cantando, que não pude ter as lagrymas.

O QUE SUCCEDEU A AVALOR,

EMBARCANDO-SE EM UM BARCO.

Parece que a sua desventura (de Avalor, que assi lhe chamava eu) deu com elle pera aquella

banda pera onde era levada a senhora Arima: que esta nossa sería então, e onde sôbre o mar se empinava um erguido rochedo, veio n'aquelle pequeno barco aportar a menhã do outro dia, antes de romper a alva; e ao rugido grande das ondas, que o mar, com furioso impetu, quebrava na penedia d'aquella alta rocha, se acordou Avalor, se sería aquello terra; e attentando, pera bem se affirmar, ouviu uma voz dorida, como de donzella, que d'antre aquelles penedos parecia sahir, dizendo: « Mesquinha, coitada, triste de mi. » Affirmou-se elle com isto, que era terra; e postoque logo aquella voz o movera a paixão, comtudo, porque elle trazia comsigo outra mór, que o havia mister por então; logo que se assegurou que era aquella terra d'onde sahira; dispondo-se o melhor que poude, como menencorio* de si, e de sua ventura, tornou a tomar os remos com aquellas mãos, que ja n'aquella viajem eram feitas em empollas muitas vezes; e outras tantas as empollas desfeitas em vivo sangue: mas, por muito que Avalor trabalhou, nunca poude vingar as ondas, que o chamavam a terra; e eram ja, quando se elle acordou, apoderadas do barco: e não o vendo elle, pola occupação que comsigo, e com os remos trazia, não se precatou senão quando uma alta onda, que a elle, e ao barco todo de scumas encheu, deu com elle ao través de uns penedos, que em diversas partes o espedaçaram. — « Sancta Maria! val-

*Irado.

me (dizia elle) e acordemente lançou mão de um penedo, que ao mar sobejava com um talamavez* : e a agua fazendo um estrondo medonho, se espalhou, indo per antre aquella penedia; e parte d'ella quebrando n'aquella alta rocha; as águas do mar lançou pera o ceo; e da fôrça ou reverberação do ar, ou do que quer que era, se faziam candeias : e n'isto, em breve spaço, se tornou a recolher aquella água pera o mar, que a sperava vindo ja de la do pêgo encarapelando-se, como quem se armava pera se vingar d'aquelles penedos, que lhe faziam estorvo ás suas águas. Mas, postoque ja rompia a lua, e luz e tempo tivesse Avalor pera ver tudo, e guardar-se, elle nan o fez assi, nem se alembrou tam so de o fazer; que era ainda mais : antes como a água o desoccupou, virando os olhos descontra ** o longo mar, que com a claridade da luz os podia bem estender quanto podia com a vista ennevoada, dizem que disse assi : — « E de tanto mar cançado, tanto sobeja ainda do mar? » E aqui, occupado ainda da paixão, desejando, parece, acabar ja, vendo as ondas outra vez comsigo, soltou as mãos do penedo, dizendo : — « Pois o corpo é sem ventura, não quero que tolha mais o caminho á alma : » e assi se entregou todo ás águas do mar, d'onde Avalor cuidara morrer; e a água deu prestesmente com elle per um enseio, que per uma parte d'aquelle rochedo se fazia, e

* Cabeço.

** Para.

espraiava logo com a maré : e, recolhidas que foram as águas, se ficou elle ahi deitado n'aquelle areial per um grande spaço, havendo-se por morto : porque, como a descente da maré ja então era, não tornou mais chegar o mar a elle. Contando elle isto a um seu grande amigo, dizem que lhe dizia : — « que nunca tam contente se achara, parecendo-lhe que andava la com a senhora Arima, ouvindo-lhe fallar aquellas fallas, que parecia dizerem-se pera sempre ; e via-lhe aquelle mover de sua bôcca, que so aos olhos d'elle, n'outro tempo, fizeram presumpção de serem tam mortaes : e ahi olhava os seus d'ella, como docemente se stavam á sombra d'aquellas sobrancelhas, onde parecia so que descançando-se stava o Amor. » Mas, stando elle n'esta deleitosa imaginação, tornou a ouvir aquellas palavras doridas, que d'antes ouvira : e a ellas abrindo os olhos, viu como stava ja o mar arredado d'elle ; e achou-se vivo.

DO QUE PASSOU BIMNARDER

NA CONTEMPLAÇÃO D'UNS ROUSSINOES.

Sahiu um dia passeiando com seu cajado, cuidoso, correndo-lhe pela memoria seu verdadeiro amigo Tasbiam que, aindaque seu cuidado fôsse grande, não tirava a memoria do que não se devia esquecer : assi foi caminhando athé que por acerto foi ter

ao pe da árvore onde Godivo matara a rôla; sôbre a qual viu star, em um ramo sêcco, a femea que ficara encolhida e arripiada, e gemendo de quando em quando: e olhando pera o chão, viu jazer os ovos (que tres eram) quebrados com tres filhos mortos: (parece que a dôr do pae deu a morte aos filhos). Stando assi Bimnarder olhando, viu que de longe vieram dous roussinoes a se pôr n'aquella árvore: e tanto que se pozeram, começaram a fazer uma melodia de canto mais suave; o que vendo a rôla, se levantou rijo, e mui longe d'alli, se foi pôr em um cabeço, sôbre um penedo, dando uns atitos fóra de seu costume; concertando com uns de um mocho, que áquelle cabo soava: que os sentidos de Bimnarder (que ja assentado stava) eram tam discordes, que não sabía se os occupasse no pezar de uns, ou na alegria de outros; sendo tudo pera mais accrescentar sua dôr tanto, que mil vezes se transportava: e não lhe lembrando de se ir, nem per d'onde viera, nem o que fazia, poz os cotovelos no chão, e as mãos nas faces, como debruços; e steve um tammanho pedaço sem o sentir, que tinha feito uma grande pôça de água entre os braços. E stando assi, sentiu uma traquinada entre as ramas; e olhando, viu vir um grande usso*, que após d'um bezerro (que de algumas vaccas se apartaria, que muitas per aquelle logar andavam) vinha chegando perto d'onde Bimnarder stava; e sentindo que se erguia, largou o bezerro (que se foi á sua ventura) e tomou pera Bimnarder (que

* Urso.

assi que o viu vir furioso*) disse: — « Não me valha Deus se nós ambos levâmos esta gloria, tu em me matar, e eu em morrer a tuas mãos; que d'outro cabo me ha-de vir ella, de que eu seja mais contente, e Aonia vingada do que lhe não fiz, ou, com mais razão, Cruelsia: e tomando o cajado com ambas as mãos, deu ao usso, que a elle vinha com as mãos altas, tal pancanda antre as orelhas, que dando um grande urro, cahiu no chão; ao qual veio o ermitão (que perto era a ermida) e alguma cousa suspeitou ser, por achar menos Bimnarder: e chegando alli (foi a tempo que ja Bimnarder tinha degollado o usso com um manchil, que sempre comsigo trazia) stava assentado apar d'elle a espreitar o que fazia; tam espantado da fereza do usso, como ledo de tam bem succeder a Bimnarder na batalha: e Bimnarder stava assi mesmo cuidando em sua ventura, como lhe era favoravel em lhe dar a fim**, pela maneira, que elle sperava.

BATALHA DE LAMENTOR.

COM OUTRO CAVALLEIRO.

Então tomando suas armas (que negras eram) e cavallo murselo, se poz ao caminho pera o castello de Lamberteu: tanto andaram elle e Romabisa,

* Urso.
** O fim.

que chegaram la ao outro dia, e albergaram em uma floresta (que se não quizeram mostrar). Ao outro dia foi Lamentor ao castello, e batendo á porta, sahiu Lamberteu armado de suas armas, em cima de um bom cavallo. Lamentor que o viu, logo o conheceu pelo signal das armas, que lhe Romabisa dera, e disse : — « Senhor cavalleiro, aqui ha duas cousas, e se as fizerdes, alêm de fazerdes o que a cavalleiro deveis, a mi fareis muita mercê; e não vol-o requerera se não me parecera que eram pera pedir, e fazer. » — « Taes pódem ser ellas (disse Lamberteu) que as faça; e por isso dizei o que quereis. » — « A primeira (disse Lamentor) é que mandeis dar a esta donzella um cavalleiro, que ella dirá, com tudo o que lhe tomaram. E a segunda, que uma donzella, que em vosso podêr tendes, torneis a sua mãe, e não seja forçada; pois aos cavalleiros é dado as amparar, e não deshonrar. Isto soube Lamentor de um hospede onde elle pousou a primeira noite; e logo poz em sua vontade demandar-lhe tambem aquello; porque se Lamberteu o não consentisse (como elle cria que faria) teria mais razão e justiça pera podêr fazer a batalha, e Deus o adjudaria. » — Qualquer d'essas (disse Lamberteu) é tammanha, que mais me deterei em vos responder o porque o não farei, que em me tirar d'isso, que cuido que começado, cedohavereis mister quem por vós rogue; então, com vos largar, me largareis da resposta. » Lamentor, como de sua condição não era passar com palavras, nem elle andava pera isso; e viu

que havia mais necessidade de obras, disse: — « Pois assi quereis, seja Deus juiz. » Arredaram-se quanto foi necessario, encontrando-se com as lanças tam fortemente, que Lamentor houve uma mortal ferida nos peitos, e foi pera cahir: mas o encontro, que deu a Lamberteu foi tal, que per as ancas do cavallo foi ao chão; porêm logo foi em pe. Lamentor, indaque muito mal se achou da ferida, por não ter avantajem ao outro, se desceu; e começaram antre si uma brava batalha, desfazendo todos os scudos, e armas. Lamentor, como era melhor cavalleiro que Lamberteu, lhe deu tanta pressa, que o fez recolher, recuando, pera as portas do castello. A esta hora sahiram seis peões armados de alabardas, chuças, e cernilheiras*; e cercaran-o. Lamentor que tal viu seu partido (pois ja inha a morte por certa) determinou de a vender, e levantou a espada com ambas as mãos (pondo primeiro o scudo detraz das costas) e deu a Lamberteu tal golpe pela cabeça, que lh'a fendeu; ficando tam esvanecido com a fôrça que poz, e a ferida que trazia, que steve pera cahir: porêm tornou em si com os botes, que os peões lhe davam com as chuças; o que pouco aproveitara, se não fôra soccorrido per um cavalleiro, que sahiu da floresta correndo, dizendo: — « A elles, senhor cavalleiro; não escape nenhum com vida, que tredores são. » E apertando as pernas ao cavallo, abaixou a lança, e encontrou a um dos peões pelos peitos

* Arma antigua.

com ella, de maneira que a pregou no chão da outra parte, com que foi quebrada. Os peões todos pozeram o tento n'elle, e lhe encontraram o cavallo com as alabardas, que como um touro o atravessaram; e foi dar de peitos em um dos peões, que ambos cahiram mortos; e o cavalleiro cahiu do outro cabo no chão a par de Lamentor; e da quéda lhe saltou o elmo da cabeça: e vendo-o um dos quatro desarmado, foi pera lhe dar n'ella, a tempo que Loribaina (que na janella stava) conheceu (que al não attentava) ser Jenao seu amigo; e deu um brado, dizendo: — « Guardai-vos. » Lamentor poz os olhos pera aquelle cabo; e vendo vir o villão com o golpe, levantou a espada, e cortou ao villão ambas mãos. A este golpe, carregaram os tres peões sobre Lamentor, que em grande apêrto o pozeram, que elle stava pera cahir, e não podia dar passada. A este tempo teve logar Jenao de pôr o elmo, e deu a um dos peões tal golpe per uma perna, que lh'a cortou; e indo pera cahir, lhe deu uma estocada, que o passou da outra banda. Os dous, quando tal cousa viram, se metteram, fugindo, pela porta dentro, e Jenao após elles, porque não a fechassem. Os peões, vendo que se não podiam valer, lhe pediram mercê das vidas. — « Essas vos darei eu (disse Jenao) se me vós entregardes a Loribaina, que ca stá. » — « Isso não ha quem vol-o defenda (disseram elles) pois é ja morto Lamberteu. » E então Jenao, tomando-lhe as armas, tornou por Lamentor (que assentado stava, por se não podêr ter da ferida dos peitos,

e Romabisa com elle; e o levou dentro ao castello, onde foram recolhidos per Loribaina, com muitas lagrymas amorosas, que mostrava a seu amigo Jenao; que, como soube que sua amiga Loribaina era tomada, la onde andava (que desviadas terras eram) logo se veio; e Deus o trouve ao tempo, que ouvistes que d'elle tinha tanta necessidade Lamentor; e não pera sua vida (que ja era chegada a hora) senão pera se desfazerem aquellas desigualdades.

BERNARDIM RIBEIRO. — *Minina e Môça.*

ACTO III.

PETRONIO *.

Que dizes?

DEVORANTE **.

Que tudo se acha em ti, sisos, graças, e galanterias.

PETRONIO.

De ti me veem, que me alevantas os spiritus; mas fallando de siso, grandes privilegios teem as mulheres dos doctores, se os ellas intendessem.

DEVORANTE.

Que negra consolação, principalmente pera as

* Doctor.
** Chocarreiro.

bellas mal maridadas. E assi os outros homens, em vosso respeito; certo que se podem chamar corpos sem almas.

PETRONIO.

D'onde singularmente vão inferindo os nossos doctores, que se não póde doctorar um homem morto.

DEVORANTE.

Isso é certo?

PETRONIO.

Certissimo.

DEVORANTE.

Que mais queres? Eis o que se diz de cabra morta não diz *mé*.

PETRONIO.

Espantas-te? Pois nota mais, que cabendo nas mulheres tam altos titulos, como é condessas, duquezas, raínhas, imperatrizes, etc.; mas doctoras, isso não, por mais lettras que tenham.

DEVORANTE.

E essas não teem spiritu.

PETRONIO.

Subtiliter Devorante; mas respondendo *breviter*, declaro-me, que do spiritu que disse, procede *negativè*, *non affirmativè*.

DEVORANTE.

Todavia, a mulher do cavalleiro, tam pouco se

chama cavalleira, nem escudeira a do escudeiro.

PETRONIO.

Porque não são amazonas que tragam armas, e scudo; e por isso logo das nossas disse, por mais lettras que saibas, que te parece?

DEVORANTE.

Não sei: la vos intendeis; grande vida levais.

PETRONIO.

Assi podemos dizer co' aquelle nosso grande Justiniano: « *Noctes ducimus insomnes, etc.* »

DEVORANTE.

Pois d' esse vosso Justiniano, não sei que eu ja ouvi dizer.

PETRONIO.

E que?

DEVORANTE.

Que não fôra elle dos mais catholicos.

PETRONIO.

O' linguas de serpentes, screvendo elle tam altamente de *summa Trinitate, et Fide catholica!*

DEVORANTE.

Tam enfadonho é este, e tam vão como o meu soldado, e não convida tambem. Que faço aqui? Mandas de mi alguma cousa mais?

PETRONIO.

Não al senão que sou teu, eu, e quanto tenho.

DEVORANTE.

Eis-me rico e bemaventurado. Assi viva elle, e assi medre, e despois sabeis que vos respondem por suas leis? Que palavras de cortezia não obrigam. Nunca taes direitos vistes. Acham que uma so palavra obriga, e muitas não: não hajaes vós mêdo que co' estes taes eu faça muita farinha.

PETRONIO (*so*).

Dêsque homem nasce thé que morre, não tracta cousa de mór peso, que a do seu casamento, que cada dia rematâmos tam levemente. Grande feito, que se te vendem um rocim manco, ou uma mula maliciosa, logo hi são mil leis a te adjudar, e teem procuradores tanto que dizer, e allegar; e na tua mulher, por quem deixâmos os paes, e as mães, alli nos desampara tudo; e so a morte póde ser boa. Polo qual stive tanto tempo solteiro; vim aqui com sos as lettras, de que me a fortuna não póde roubar: co' ellas me remediei; que a estes nossos direitos não se lhes póde negar o senhorio de todas as outras sciencias. Os Theologos jazem per todos esses mosteiros mendicantes, como se elles chamam. Philosophos ja passaram mal avindos uns co' os outros, com suas barbas e gravidade. Poetas tudo poem em flôres; polo fruito não spereis. Os Oradores, nós os tirâmos das suas vezes. Os Astro-

logos sempre tractam do por-vir; de que elles, nem ninguem sabe pouco, nem muito. Physicos ganham bem de comer, porêm é co' o ourinho na mão. Artistas debatem sempre sôbre a lã da porca; e antre todos estes não ha um homem de negocio: somente o Jurisconsulto é o que póde tractar, e rematar duvidas de substancia. So o Jurista póde andar co' o peito alto e satisfeito do seu saber; quer seja pera concertar as cousas d'esta vida, quer da outra. Isto é o que te releva; e crê-me que te não busca ninguem senão o que te ha mister.

Os Estrangeiros (comedia).

ACTO II.

SCENA II.

GUISCARDA *.

Segurai-me bem esta porta, que se não abra a ninguem athé que eu torne: quem alguma cousa quizer, falle de fóra.

CESARIÃO **.

Ja me viu esta aleivosa e mentirosa.

GUISCARDA.

Quem suspirar, suspire; quem se queixar,

* Velha e mãe d'Aurelia.

** Mancebo romano.

queixe : a minha porta (como digo) stá a bom recado; que me custou muito, e bom dinheiro.

CESARIÃO.

O' malvada! estas hão de ser as desculpas.

GUISCARDA.

Gentis servidores, todo seu feito é rodear-vol-a casa; espreitar ás janellas; ver os que entram, e os que saiem.

CESARIÃO.

Que fallece alli ja, senão nomear-me pelo meu nome.

GUISCARDA.

E todavia, ás vezes te darão uma boa musica de noite.

CESARIÃO.

E outros amigos dentro, em quanto os encartados andam per fóra.

GUISCARDA.

E porteam o maio á porta, com mais versos que mestre Pasquino, correrão a argola, e farão aquelle dia uma muito boa invenção de máscara.

CESARIÃO.

Esta desnarigada tudo queria que lhe mettessem na bolsa.

GUISCARDA.

No meu bom tempo, tal cortezã ouve aqui, que a

pedraria dos chapins era de mais preço, que a da garganta de grandes e ricas donas.

CESARIÃO.

A's custas de um amigo, que per ventura promettia pobreza e castidade.

GUISCARDA.

Aquelles chamaria eu servidores : estes d'agora não se devem chamar senão importunadores.

CESARIÃO.

O' velha falsa! ainda te Deus chegue a tempo, que ninguem te importune.

GUISCARDA.

Aqui stavas Cesarião, e eu não te via?

CESARIÃO.

Pois Guiscarda, dia claro é, que não de noite.

GUISCARDA.

E que quer isso dizer?

CESARIÃO.

Porque ás vezes se não conhecem os amigos.

GUISCARDA.

Eu não digo que te não conheço; mas que te não via.

CESARIÃO.

E eu, que me não conheces.

GUISCARDA.

Desde quando?

CESARIÃO.

Dêsque me roubaste a alma do corpo, e da fazenda.

GUISCARDA.

Fazes mal de me assi injuriares, que eu não roubo ninguem.

CESARIÃO.

Mas roubas, injurías, e sobretudo ameaças.

GUISCARDA.

A quem?

CESARIÃO.

A mi.

GUISCARDA.

Ah, que a isso veem, as mais das vezes, os muitos mimos.

CESARIÃO.

Mimos dizes: roubado, injuriado, e lançado fóra.

GUISCARDA.

Pois assi queres, venhamos a todas essas tuas contas, e seja por a tua ordenança. Primeiramente, ao roubado de que?

CESARIÃO.

De quanto tinha.

GUISCARDA.

Se, por não teres mais, queres que seja muito, vas arguindo mais spiritualmente do que devias.

Eu não conto senão per tres e dous fazem cinco.

CESARIÃO.

Pois, porque não contas assi quantas boas obras de mi recebeste?

GUISCARDA.

Assi seja; mas as que tu recebeste d'esta casa, porque tambem te não lembram, e as não contas?

CESARIÃO.

Em quanto me sentistes que dar, não me fallavas assi : que foi d'aquelle tempo?

GUISCARDA.

Passou, como vês que faz : d'isso te queixas?

CESARIÃO.

Quem vos tanto deu, como podia durar?

GUISCARDA.

Quem tanto de nós queria, que fundamento era o seu?

CESARIÃO.

Dei-vos quanto tinha.

GUISCARDA.

E de nós houveste tudo quanto querias.

CESARIÃO.

Athé ás alimarias brutas fica algum sentimento das boas obras que recebem : este é o amor das mulheres?

GUISCARDA.

E o dos homens? ah que certo emprego! sois como as andorinhas; vindes com bom tempo, e com elle vos partis.

CESARIÃO.

Que se fez de quanto vos dei?

GUISCARDA.

É gastado: tu querias que ainda durasse? athé quando?

CESARIÃO.

Athé que me eu podera remediar.

GUISCARDA.

Não faças a tua conta so; e nós, entretanto, de que viviremos?

CESARIÃO.

Nunca te lembra senão o teu interesse.

GUISCARDA.

Peccadora de mi! e a ti que te lembra senão o teu?

CESARIÃO.

O meu interesse vem todo d'amor, e o teu de desamor.

GUISCARDA.

Renego de tal amor, que nos quer deitar a perder.

CESARIÃO.

Julgai-o pelas obras.

GUISCARDA.

Durem-nos ellas, e durar-te-hemos nós.

CESARIÃO.

O' má velha! como te não mato.

GUISCARDA.

Farias um feito romão *.

CESARIÃO.

Desapressaria a terra de tam má cousa.

GUISCARDA.

Bem o pódes fazer se quizeres, que isso se ganha n'estas prácticas escusadas.

CESARIÃO.

Foi-se, sem me dar nenhuma outra sperança.

SÁ DE MIRANDA. — *Os Vilhalpandos* (comedia).

ACTO II.

SCENA II.

BRISTO ** (*so*).

Dizem la, que melhor é uma arte, que um reino;

* Romano.
** Alcoviteiro.

porque o reino pode-t'o tirar a fortuna : a arte sempre anda comtigo; qualquer terra a cria, e a sustenta. Coitado de mi se não tomara este officio; maus cães me comeram : elle me véste, e me mantem : ondequerque fôr, segura tenho a pousada. O mundo anda agora tal, que se não póde viver d'outra maneira. Tenho provado quantos officios deu Deus; com nenhum me achei tam bem, como com este. Ando de terra em terra, como cigano, fazendo meus pousos : onde me não conhecem, em dous dias sou conhecido de todos. A primeira cousa que faço, como chego, é saber o tracto todo da terra; quantos alcouces tem; quantos covis; quantas alcoviteiras; quaes são as môças fermosas; os mancebos doudos : qual joga; qual gasta; qual é de mulheres : metto-me com elles, e com ellas; digo-lhe trinta chocarrices, que me veem á bôcca; todos me conhecem logo; todos se me affeiçoam. Não ha nenhum que não folgue mais de me convidar com o jantar, que dar uma esmola a um pobre. Ao primeiro dia sei toda a cidade : não fica rua, travéssa, beco, nem recanto; e ponho minhas balizas, porque não erre. A primeira visitação é a casa das lavrandeiras : metto-me com aquellas môças, como môça; gabo-as de fermosas, d'alvas, de bons olhos; ensino-lhes mezinhas pera os cabellos; águas pera o carão; mostro-lhes meus lavores, meus lenços, minhas cadenetas *; de uma visitação so fico por companheira : ás velhas chamo môças; ás

* Lavor de agulha cadeiado, na roupa branca.

moças mininas; ás fermosas anjos: todas trabalho de contentar, porque se deem commigo: os mancebos todos são meus fermosos, meus namorados, meus manos, minhas rosinhas. Um me dá o gravi *, outro a camisa, outro o saio, e o dinheiro. Assi ganho minha vida o melhor que pósso: em quanto o mundo crear parvos, não hajaes dó de mi. Este é o mais certo ganho, e mais sem trabalho. Todavia, andar com o ôlho sôbre o hombro; que estes meus tractos ás vezes tractam-me mal. Fiquei tam escaldado de um latego, que ainda me doem as costas; por isso apalpo primeiro o vau, que me metta n'elle. Não me vereis nunca per casa de homens velhos casados, arraigados na terra, que me pódem pôr no pelourinho por qualquer suspeita. Todos meus passos são seguros: gato escaldado d'água fria ha mêdo: não me colhem a mi mais no brete **: como sinto a bôlsa cheia, dou um vôo pera outra parte. Então sou tam matreiro, que quantas terras ando, tantos nomes tómo. Aqui me chamo Bristo, acolá Helario, porque me não sigam; que eu per onde quer que ando sempre deixo rasto. E elles chamam-me fanchono, marinelo ***: mas eu engordo ás suas custas; e, por derradeiro, dou-lhes tres figas.

* Atavio antiguo.
** No laço, armadilha.
*** E feminado, tolo.

SCENA IV.

ANNIBAL *.

Quero-o chamar : Montalvão?

MONTALVÃO **.

Quem me chama? O' senhor! não te vi sahir de casa.

ANNIBAL.

De que te vinhas queixando agora?

MONTALVÃO.

Dir-to-hei. Vinha estranhando commigo quam poucas revoltas vejo n'esta terra.

ANNIBAL.

E peza-te d'isso?

MONTALVÃO.

Bem sabes que me criei com sangue de homens: onde não ouço armas e golpes, cobre-se-me o coração.

ANNIBAL.

Bom vinhas tu agora pera qualquer cousa.

MONTALVÃO.

Queres-me dar licença, que espanque um par d'estes escudeiros, por meu desenfadamento?

* Cavalleiro de Rhodes

** Soldado.

ANNIBAL.

Essa licença pide tu á justiça.

MONTALVÃO.

De ti so hei mêdo. A justiça pouco me póde empecer.

ANNIBAL.

E d'onde te veio agora isso á cabeça?

MONTALVÃO.

Mas d'onde te vem perguntares-me tu isso? Parece que me não conheces. Não te lembra, quantas vezes me livraste em Rhodes do baraço, e do cutelo.

ANNIBAL.

Ahi podia eu muito; aqui não pósso nada.

MONTALVÃO.

Porque tu queres : em tua mão stá levantares-te com a terra.

ANNIBAL.

Quando isso fôsse, não me faria tredor por tam pouca cousa.

MONTALVÃO.

Do pouco se vem ao muito. Começa tu uma vez, que nós despovoaremos o reino.

ANNIBAL.

Ora eu vou cahindo no que dizes : não se enxergam aqui homens.

MONTALVÃO.

Pera próva d'isso, hei de andar, com quantos achar, ás bofetadas.

ANNIBAL.

Parecem azados pera se calarem com ellas, e demandar-te a injuria.

MONTALVÃO.

Então te digo eu, que se elles salvavam, não me escapariam na India.

ANNIBAL.

Porque?

MONTALVÃO.

Porque não pósso soffrer homem covarde. Tu me pozeste n'este costume.

ANNIBAL.

Todos querias que fôssem como eu? Então pera que prestava?

MONTALVÃO.

Pera o que elles prestariam, se fôssem como ti.

ANNIBAL.

Que dizes?

MONTALVÃO.

Que vejo passar certos mancebos per aquella rua; desejo de me desenfadar com elles.

ANNIBAL.

Não cures de scandalisar a gente; isso fique pera a guerra.

MONTALVÃO.

Mata-me logo, e morrerei honrado.

ANNIBAL.

Porque?

MONTALVÃO.

Porque hei mêdo que me mate a paz.

ANNIBAL.

Ha, ha, ha.

MONTALVÃO.

Dei-lhe no goto. Bem sabes que a natureza do homem é viver com aquillo so com que se criou.

ANNIBAL.

Es diabolico. Mas que honra podes ganhar com essa gente tam misera?

MONTALVÃO.

Eu não o hei pola honra. Bem me basta a que tenho em ser teu, e te servir; mas por fartar a vontade.

ANNIBAL.

Oh Rhodes, Rhodes!

MONTALVÃO.

Ah, ah, ja me ha inveja: elle começará com as suas.

ANNIBAL.

Lembra-te aquelle dia?

MONTALVÃO.

O do diluvio de sangue?

ANNIBAL.

Ja nunca perderá esse nome.

MONTALVÃO.

Queres que se esqueçam cousas tuas?

ANNIBAL.

Não me parece que podia fazer mais um homem contra tantos.

MONTALVÃO.

Eu que o vi, não o creio.

ANNIBAL.

Tomarem-me desarmado, e elles carregados de ferro.

MONTALVÃO.

E creio ainda que te faltava a espada.

ANNIBAL.

Si *; mas eu de uma pumhada lancei um no chão, e levei-lhe a sua.

MONTALVÃO.

Então te deu o outro o golpe no hombro.

* Sim.

ANNIBAL.

Essa so ferida creio que levei d'ahi.

MONTALVÃO.

E foi tal que t'a curei eu com uma stopada. Chóro cada vez que me lembra.

ANNIBAL.

Ora o outro Valenciano, que jogava de todal-as armas, se lhe valeram commigo.

MONTALVÃO.

Não parecia senão que andavas incantado.

ANNIBAL.

Uma courinha d'anta so trazia.

MONTALVÃO.

Nunca déste ferida, que curasse physico; e de quantas apanhaste (se te lembra) sempre ficaste vivo.

ANNIBAL.

Que dirás a isso?

MONTALVÃO.

Que tuas carnes não consentem ferro. Que perda foi não te achares n'aquelle cêrco.

ANNIBAL.

Tinha Deus ordenado de se perder.

MONTALVÃO.

O primeiro signal foi faltares tu então.

ANNIBAL.

Ja póde ser, que ou se não perdera, ou se sustentara mais tempo; porque um homem déstro nos ardis da guerra, bem sabes que val mais que todo o exercito.

MONTALVÃO.

Nunca me esquecerá aquelle dicto teu, que mais era pera temer um exercito de ovelhas quando tinham por capitão um leão, que de leões, se os capitaneava ovelha.

ANNIBAL.

Mas bem se podia dizer de mi que livrei d'um grande trabalho o povo turquisco, como o primeiro Annibal disse polo romão, quando morria.

MONTALVÃO.

Ora nunca vi cousa trazida a tam bom proposito.

ANNIBAL.

Ja póde ser que se diria la isso. Não duvides tu muito.

MONTALVÃO.

Eu me espanto, como te desacostumaste tanto das armas.

ANNIBAL.

É um modo de penitencia que agora faço, em pago de minhas travessuras.

MONTALVÃO.

Não sei como pódes acabar isso comtigo.

ANNIBAL.

Porque vejo que tanto se ganha em soffrer como em vingar. E mais gran' fortaleza é vencer-se um homem a si mesmo.

MONTALVÃO.

E mais quem todos vencia, que tu não dizes.

ANNIBAL.

Mas uma minina vence-me.

MONTALVÃO.

Essas fôrças são da carne, que é o mais forte imigo que temos. Não te espantes d'isso.

ANNIBAL.

Não sei que remedio tenha.

MONTALVÃO.

Queres que t'a traga eu hoje a casa?

ANNIBAL.

Ja te disse que minha determinação era viver em paz; quem m'a quebrar, terá guerra.

MONTALVÃO.

Pois ha de haver no mundo Annibal, cavalleiro de Rhodes, conhecido e nomeado entre Christãos,

e Turcos, andar assi sujeito a miserias dos outros homens?

ANNIBAL.

São mudanças da fortuna; que no meu tempo, bem sabes tu que, quer fôsse casada, quer solteira ou donzella ou enterrada, não era necessario mais que saber-se, que intendia eu n'isso, pera o pae ou o marido m'a trazerem a casa acamada.

MONTALVÃO.

Quando me lembra isso, fico pasmado; ólho pera ti, e parece-me que não es esse.

ANNIBAL.

Ja me aconteceu sôbre teima (ólha que cousas faz a mocidade) saltar com uns dés, que se tinham por lobishomens, e tomar-lhes uma Turca, que athé-li se podia dizer fermosa; e rendendo-os a todos, sem eu receber ferida, os fiz vir por escudeiros diante d'ella, athé m'a deixarem em casa. Que te parece?

MONTALVÃO.

Agora queres que me espante de cousas tuas.

ANNIBAL.

Estas eram as minhas travessuras. Depois cancei, abrandei: sou ja tam mansarrão, como vês, que me deixo sujeitar de um marinelo, e não o enforco, e cumpro meu appetite, apezar do mundo todo.

MONTALVÃO.

Como, não te tem elle ja negociado tudo?

ANNIBAL.

Antes me parece que quer brincar commigo. Mandei-o hoje chamar; não quiz vir. Agora é la Pinerfo em sua busca.

MONTALVÃO.

Póde ser que descarregarei eu n'esse marinelo o appetite da furia com que ando.

ANNIBAL.

Não faças; vejamos primeiro com que vem.

MONTALVÃO.

Cumpre-lhe elle trazer-t'a a casa, ou um lobo vivo.

ANNIBAL.

Não poderá mais per ventura, que a môça é virtuosa: cuida que o que lhe dou é per esmola; e dizem-me que tem grande sperança nos acertos de Deus.

MONTALVÃO.

E que melhor acerto póde ter ella que este? Não val mais ser tua manceba, que mulher de nenhum homem?

ANNIBAL.

Isso não intende ella, nem ha quem lh'o diga.

MONTALVÃO.

Ora me deixa com Bristo, que eu lhe prégarei um pouco.

ANNIBAL.

Pois assi é, fica per aqui sperando, que ou elle, ou Pinerfo não devem tardar muito.

MONTALVÃO.

Vai embóra, que eu terei cuidado.

ANNIBAL.

Ha-te bem com elle, não o scandalises.

MONTALVÃO.

Descança.

SCENA V.

MONTALVÃO (*so*).

Vêdes alli um homem, que nunca vi, nem conheci senão dêsque entrei n'esta terra. Tive tam boa manha com elle, que lhe metti em cabeça, que o servira em Rhodes uns dias. De maneira, que indaque lhe agora jure o contrario, ja me não crerá. Terra foi onde nunca puz os pés. Toda minha vida fui belleguim em Roma : matei la um clerigo; acolhi-me a este couto. A alma não sei que tal anda : a vida queria segurar : mór mêdo hei á forca, que ao diabo. Quiz-me Deus bem, que vim topar com este doudo; metti-lhe mil mentiras em cabeça com

pouco trabalho, dêsque me informei de sua arte: dou com elle um dia em sua casa, stando jogando com outros (que foi grande acêrto) lanço-me a seus pés; começo-o de abraçar, como se o sempre conhecera: elle na verdade á primeira ficou confuso; mas dêsque me ouviu fallar em Rhodes, nos cavalleiros, nos Turcos, e dizer mil façanhas que fizera (de que eu sube que se elle gabava muito) abraçou-me; conheceu-me; agasalhou-me; tem-me como um rei. Eu sou o que mando a elle, e a casa toda: é homem de boa renda, vão, gastador, denodado, cabeça de ferro; que com quanto não hei mêdo ao diabo, assombro-me com elle. O serviço que lhe faço é fallar-lhe á vontade; gabar-lhe quanto faz; rir-me quando ri; crer-lhe quanto diz; mentir-lhe isso que pósso; se chora, chóro; se canta, bailo; se brada, grito; e so com isto o contento. Conto-lhe cousas, que elle nunca ouviu, nem fez; desafios que teve, batalhas que venceu; mil perigos de que me livrou; e tudo cuida que é si *. Se não de quando em quando me diz « que lhe não lembra. » Então me vejo em apêrto. Mas começo-me a rir d'elle, e dizer que uma môça tem podêr de lhe torvar o juizo e a memoria. Quando isto não basta; juro-lh'o por quantos juramentos me ensina o diabo. Assi que por uma via, ou por outra, tudo lhe faço crer. Adjudou-me a mi muito a conversação, que tive uns dias com um soldado, que se la achou, que me deu alguma informação da terra, e me contou cousas

* Assim.

d'este, que fazia doudamente; mas sahiam-lhe tam bem, que espantava a todos. Eu com uma verdade encubro dés mentiras; e tenho tal arte, que ponho em lembrança as mais assignadas cousas, que me conta. Torno-lh' as a contar d' ahi a uns dias tam naturalmente, como se lh' as éu vira fazer pelos meus olhos. Mas a graça é, que ainda algumas d'estas me diz « que lhe não lembram. » Este hei eu por maior apêrto; porque stou estalando com riso: quando me não pósso ter, digo-lhe que me lembrou uma graça sua. Que quereis mais? Aconteceu-me ja il-o espreitar uma noite á sua camara, e vêl-o andar passeiando so ás escuras, contando-se a si mesmo mil mentiras impossiveis. Como entrou, como veio, quantos matou, que golpes deu, que de todo em todo cuidei que era doudo. E com isto arrenegava, descria, bradava, como se andara mettido em todo o furor das armas: quando veio pela menhã, não se lembrava de nada. Eu tambem, porque lhe sei a condição, faço-me com elle um Hercules: ondequerque o vejo, tudo são feros, e cruezas: se homem não usar d'estes ardis, como quereis que viva? Bem parvo é aquelle, que se fia agora em virtudes: não achais por ellas quem vos fie um pucaro de água. Todo o siso é dizer bem do mal; soffrer, dissimular, lisonjear, mentir onde é necessario; que ás vezes é gran' prudencia. Eu d'esta maneira tenho vida de rei, por mui pouco preço: outros haverá que a comprem mais caro, e não lhe renda tanto.

Bristo (comedia).

JULIO (*so*) *.

Oh com que trabalhos saio d'esta casa! O corpo anda pelas ruas, e a alma ca fica espreitando as janellas: o porque hei mór inveja aos rêis, e principes; pois são tam bemaventurados, que veem os homens aos negocios, e passatempos buscal-os a suas casas. Se me não fôra por fazer costumes novos, fechara estas portas; áquellas janellas mandara-lhes deitar umas travéssas. Mas, antre tantos parvos, de fôrça é que o seja. Não guardarei eu meu thesouro, e minha honra, e minha fama? Riem-se; e não vêem os cegos quanta differença vai da mulher á bolsa: morrem sôbre um pouco de ouro, que se acha per esse chão; cavan-o, e esconden-o, e vigian-o, e ten-o em reliquias, e nem elles mesmos o tocam. E a mulher, que é o seu verdadeiro thesouro, deixan-o, desprezan-o, e offerecen-o aos ladrões: chamam a um d'estes confiado, e cioso um homem que é de spiritu, que estima sua mulher, que é perdido por ella. De pouco experimentados no mundo, vos veem a vós outros parvos estes enganos: quem anda, quem ouve, quem vê per terras estranhas, fará o que eu faço. Oh que boa mestra é a experiencia! Por isso dizia o outro bem, « que mais proveito recebiam os sesudos dos parvos, que os parvos dos sesudos. » Os parvos me ensinaram; e não acho um so que

* Cioso.

queira aprender de mi. Deixai viver estes confiados; eu quero-me confiar de mi, e dos meus olhos: que não é ainda segura confiança; mas não ha outra. Minha mulher, dêsque foi commigo á porta da igreja, não sahirá senão pera a cova. Quando eu primeiro morrer, e ella fôr tam ditosa, então levará boa vida. Os meus filhos crerei que são meus; os alheios, suas mães o saibam. E não parece senão, que quanto me mais guardo, então acinte vejo mais continuar per esta rua galantes, namorados, ociosos, más caras, invenções, arruídos de noite, assovios, brados, musicas, e, per est' outras todas, não.

FERREIRA. — *Cioso* (comedia).

MORDOMO *.

Môço Lançarote?

MÔÇO.

Senhor.

MORDOMO.

São ja chegadas as figuras?

MÔÇO.

Chegadas são ellas quasi ao fim de sua vida.

MORDOMO.

Como assi?

MÔÇO.

Porque foi a gente tanta, que não ficou capa

* Dono da casa.

com frisa, nem talão de sapato, que não sahisse fóra do couce. Ora vieram uns embuçadetes, e quizeram entrar per força: eil-o arrancamento na mão: deram uma pedrada na cabeça ao anjo, e rasgaram uma meia calça ao ermitão; e agora diz o anjo, « que não ha de entrar, athé lhe não darem uma cabeça nova », nem o ermitão athé lhe não pôrem uma stopada na calça. Este pantufo se perdeu alli: mande-o v. m. domingo apregoar nos pulpitos, que não quero nada do alheio.

MORDOMO.

Se elle fôra outra peça de mais valia, tu botaras a consciencia pela porta fóra, pera o metteres em tua casa.

MÔÇO.

Oh se o elle fôra, mais consciencia sería tornal-o a seu dono, quem o havia mister pera si.

MÔÇO.

O' la senhores; pedem as figuras alfinetes pera toucarem um escudeiro. Ora sus, ha hi quem dê mais? que ainda vos veja todas a mi ás rebatinhas: ora sus, venham de mano em mano, ou de mana em mana.

MORDOMO.

Môço, falla bem ensinado.

MÔÇO.

Senhor, não faz ao caso; que os erros por amores teem privilegio de moedeiro.

AMBROSIO *.

O' rapaz, não me intendes? Pergunto-te se tardará muito por entrar.

MÔÇO.

Parece-me, senhor, que antes que amanheça começarão.

AMBROSIO.

Oh que salgado môço! zombas de mi? Vem ca. D'onde es natural?

MÔÇO.

D'ondequerque me acho.

AMBROSIO.

Pergunto-te onde nasceste.

MÔÇO.

Nas mãos das parteiras.

AMBROSIO.

Em que terra?

MÔÇO.

Toda a terra é uma: e mais eu nasci em casa assobradada, varrida d'aquella hora, que não havia palmo de terra n'ella.

* Escudeiro.

MARTIM.

Bem varrido de vergonha que me tu pareces. Dize : Cujo filho es? É para ver com que disparate respondes.

MÔÇO.

A fallar verdade, parece-me a mi, que eu sou filho de um meu tio.

MARTIM.

Vem ca. De teu tio! E isso como?

MÔÇO.

Como? Isto senhor é adivinhação, que vossas mercês não intendem. Meu pae era clerigo; e os clerigos sempre chamam aos filhos sobrinhos : e d'aqui me ficou a mi ser filho de meu tio.

MARTIM.

Ora te digo que es gracioso. Senhor, d'onde houvestes este?

MORDOMO.

Aqui me veio ás mãos sem piós, nem nada; e eu por gracioso o tomei : e mais tem outra cousa, que uma trova fal-a tam bem como vós, ou como eu, ou como o Chiado.

AMBROSIO.

Não : quanté d'isso nós havemos-lhe de ver fazer alguma cousa, em quanto se vestem as figuras. Aindaque, pera que é mais auto, que vermos a este?

MORDOMO.

Vem ca, môço: dize aquella trova que fizeste á môça Briolanja, por amor de mi.

MÔÇO.

Senhor, si direi; mas aquella trova não é senão pera quem a intender.

MARTIM.

Como! Tam escura é ella?

MÔÇO.

Senhor, assi a sei eu screver, e a fiz na memoria; porque eu não sei screver senão com carvão; e porêm diz assi:

Por amor de vós, Briolanja,
Ando eu morto,
Pezar de meu avô torto.

MARTIM.

Oh como é galante! Que descuido tam gracioso! Mas vem ca: que culpa tem teu avô nos desfavores que te tua dama dá?

MÔÇO.

Pois, senhor, se eu houve pezar de alguem, não pezarei eu antes dos meus parentes, que dos alheios?

MORDOMO.

Pois, ouçam vossas mercês a volta, que é mais

cheia de gavetas, que trombeta do Serenissimo de la Valla.

MÔÇO.

A volta, senhores, é mui funda; e parece-me, senhores, que nem de mergulho a intenderão: e por isso mandem assoar os ingenhos, e mettam mais uma sardinha no intendimento; e póde ser que com esta servilha lhe calçará melhor; e todavia palra assi:

Vossos olhos tam daninhos,
Me tractaram de feição,
Que não ha em meu coração,
Em que atem dous réis de cominhos:
Meu bem anda sem focinhos
Por vós morto,
Pezar de meu avô torto.

MARTIM.

Ora bem: que teem de ver os cominhos com o teu coração?

MÔÇO.

Pois, senhores, coração, bofe, baço, e toda a outra mais cabedella, não se podem comer senão com cominhos: e mais, senhores, a minha dama era tendeira; e este é o verdadeiro intendimento.

MARTIM.

E aquella regra que diz, meu bem anda sem focinhos, me dá tu a intender, que ella não dá nada de si.

MÔÇO.

Nunca vossas mercês ouviram dizer: *Meu bem*

e meu mal luctaram um dia, meu bem era tal, que meu mal o vencia? Pois d'esta lucta foi tammanha a quéda, que meu bem deu entre umas pedras, que quebrou os focinhos: e por ficarem tam esfarrapados; porque lhe não podiam botar pedaço, per conselho dos physicos, lh'os cortaram, por lhe n'elles não saltarem herpes: e d'aqui ficou: *Meu bem anda sem focinhos*, como diz o texto.

CAMÕES. — *Seleuco* (comedia).

ACTO V.

SCENA IX.

ANDRADE *.

Sempre me doeu o cabello dos amores de meu amo. Ora agora stá bem aviado: a prima fóra da casa de dom Carlos; Euphrosina encerrada como emparedada; meu amo teme-se que o mande o pae matar, segundo stá indinado, dêsque o soube; e eu, bofé não sei quam seguro ando; que muitas vezes lazera o justo polo peccador; e com raiva do asno, tornam-se á albarda: e tudo quebra pelo mais fraco. Agora tomara eu á boamente ir á minha terra, em quanto a cousa assi anda baralhada: que quem se guardou, não errou. Podia o démo mais fazer, que metter-me n'esta alhada, em que pera o gôsto, nem proveito, não sou parte? Quererá meu

* Criado.

peccado, segundo sou mofino, que o seja pera gosmar o comido : melhor andou Cotrim, o de Cariophilo, que se foi com tempo á terra, e stá agora, se vem a mão, repimpado de chouriços; em quanto eu ando n'este marulho. Mas se é elle ora este que ca vem? Não é outro per san' Vasco : quero ir abraçal-o; saberei algumas novas da minha gente, com que me console n'este perigo. Boa seja a vinda do senhor Cotrim.

COTRIM *.

O' senhor Andrade! stejais embóra.

ANDRADE.

Quando foi a boa vinda?

COTRIM.

Agora venho inda de caminho.

ANDRADE.

Pois como fica la a gente toda?

COTRIM.

De saúde. Umas cartas cuido que te trago com não sei que panno para camisas; e veem nas bêstas do Corigo.

ANDRADE.

Fólgo eu bem com elle. Ora bem, conta-me; folgaste la muito? Fizeste muitos magustos?

* Criado.

COTRIM.

Démo é logo : eu te prometto que me logrei dos dias : não havia ahi senão boa ventura; comer fasta fóra : não me podia arrancar de la.

ANDRADE.

Tomas-te amores?

COTRIM.

Como trinta. Se stivera la mais dias, dos que stive, houvera-me de embaraçar com a enteada do priostc.

ANDRADE.

E ella não é muito pequena?

COTRIM.

Agora, má hora pera ella : cresceu como o ôlho mau; e fez-se mais preitez *. Sabes tambem quem stá, que a não conhecêras? Maricas, a do Jurado.

ANDRADE.

Essa rapariga é revelhusca **; e sempre teve bom bico : assi que, deixarias la grandes saudades.

COTRIM.

Como terra : contar-te-hei cousas que pasmarás, mais de vagar. Mas que vai ca? Como stão nossos amos?

* Desenvolta.
** Durazia.

ANDRADE.

Dá ao diabo: vão ca grandes revoltas.

COTRIM.

Conta, per tua vida.

ANDRADE.

Teu amo foi achado uma d'estas noites passadas com uma filha de um ourives; rico dizem que elle é: mas eu creio em Deus. De maneira que ella logo, em os tomando, disse que stava com seu marido; e o senhor que o não negou, ou com mêdo, ou com vontade, ou tudo: que n'estas cavalhadas é muito certo faltar sempre o acordo. Emfim, que os deixaram sos por então: vai ella ao outro dia, como se viu em salvo, põe-se em som de negar, apartando-se da conversação; o que intendido pelo pae da senhora, não curou de mais historia, senão leval-os ante o vigairo; e, á primeira audiencia, lhe foi julgada por mulher: o pae de teu amo stá para tomar o ceo com as mãos, e não o quer ver; e assi anda amorado, e fóra de casa, e recolhe-se com meu amo. Dizem que o pae o desherda, e dá tudo á irmã: e eu assi o creio; porque paes empobrecerão cem filhos, por descançar uma filha.

COTRIM.

Ora stá meu amo bem remediado. E n'isso veio a parar o seu andar, que tomava a garça no ar; mas tantas havia elle de fazer thé que cahisse

em alguma : por isso dizem : « Quem com ferro fere , etc. »

ANDRADE.

Pois se o tu víras, antes d'isso, zombar, etc.; desdenhar d'ella; apodar a sogra; e cuspir do sogro.

COTRIM.

Nunca al vimos.

ANDRADE.

E per cima de tudo, parece-me que não quer elle mal á rapariga, com quanto diz d'ella as tres leis.

COTRIM.

Ella qual é?

ANDRADE.

Uma languinhosa, que não tem mais que a penna, e nunca sai da janella : eu te prometto que tens tu n'ella ama, e sanfonina.

COTRIM.

E isso veio elle ca fazer da côrte? Toda sua vida zombou de todo o mundo; e agora deu no seu broquel : não de-balde dizem : « Quem muitas estacas tancha, etc. » Teu amo que diz a isso?

ANDRADE.

Esse, seus doilos * lhe bastam.

* Desgostos, trabalhos.

COTRIM.

Porque, tambem elle cahiu?

ANDRADE.

Bofé, não sei qual foi peior; venha o démo, e escolha: que sempre ouvi, « que quem sóbe depressa, depressa cai ». Casou-se a furto com a filha de um fidalgo, rica e formosa que ella é; não ha mais que pedir: mas o pae da senhora diz, « que a matará antes que lh'a dar »: põe-lhe agora demanda, jura, e tresjura, que o ha-de fazer ir a Roma; tem a filha encerrada, que a não vê pessoa viva: affirma-se que determina mettel-a freira, se achar que per outra via a não póde desembaraçar. Mas suspeita-se que receia elle, que tenha ella no mosteiro mais azo de ter intelligencias com meu amo: e o peior é, que dizem que pertende mandal-o matar, quando não tiver outro remedio.

COTRIM.

É mau esse. Grandes cousas me contas; e todavia dize tu o que quizeres: mas eu stou que teu amo o fez galantemente, se segurou o negocio, e todo ess' outro esbravejar do fidalgo, é um pouco de vento, depois que o mau recado é feito, é por demais traquejar*; que se ella é sua, o vigairo lh'a dará: e assi foi agora la no nosso logar o filho de Pedr' Afonso carapeteiro, com a filha do Scrivão;

* Dar a conhecer as cousas.

andou; e por mais que fez, per derradeiro, julgaram-lh'a.

ANDRADE.

E se o fidalgo o mandar matar?

COTRIM.

Não hajas mêdo.

ANDRADE.

Não hei mêdo, mas receio: e não tanto pola sua pelle, como pola minha; porque me temo que o tomem a tempo, que eu va de involta: e n'estas entuviadas* ás vezes padecem os que teem menos culpa; porque o culpado sempre é mais léstes dos pés.

COTRIM.

Eu te direi: anda tu sempre com elles afiados.

ANDRADE.

Bem dizes tu, se elles tomassem homem per diante; mas de recontros de travessa me livre Deus: e assi ando eu assombrado de encruzilhadas.

COTRIM.

Vai bugiar, que eu te seguro, ja se não costuma matar; e estes que mais podem o receiam mais, polo muito que teem que perder: e tambem sabe que é immenso trabalho vingar, e aza-se muito poucas vezes, como se não faz n'aquelle instante.

* Pressas, barulhos.

ANDRADE.

Não sei : eu de mi te confesso, que me quizera d'aqui longe; e se vir que o negocio não se encaminha bem, por sim, ou por não, hei-me de ir á terra com algum achaque; e não vir de la, thé ver em que pára.

COTRIM.

E pois agora que meio se tem?

ANDRADE.

Hontem de noite no quintal andou o nosso velho grandes tres horas com Philotimo seu amigo, e tambem grande amigo do fidalgo; e eu espreitei, e ouvi, que assentaram, que este fallaria ao pae d'ella; porque era estes dias fóra, e veio hontem. N'isto me esfórço eu agora, indaque fracamente; porque hoje se havia de ver com elle, pera saber sua determinação : vou eu agora lembrar-lh'o, e saber se stão em tempo de se verem elle, e meu amo o velho, que ferve por segurar o filho.

COTRIM.

Fortes historias me contas. Por isso dizia bem J'ão d'Espera-em-Deus, « que caça, guerra, e amores, etc. » Ora vai embóra; e vejâmo-nos inda hoje, que tenho que te contar da terra mil cousas, com que has de folgar.

ANDRADE.

Eu me irei pera ti.

COTRIM.

Digo-te de boa verdade, que se eu tal soubera la de meu amo, nunca eu ca viera; e não sei com que rosto eu agora sirva homem, que fez tal asnada.

ANDRADE.

Nunca al viste senão estes, que vendem todo o mundo, serem mais vendidos.

COTRIM.

Emfim, lançar-me-hei n'essa India.

ANDRADE.

Eu essa conta lhe faço : ora despois fallaremos.

VASCONCELLOS. — *Euphrosina* (comedia).

DESCRIPÇÃO DA ILHA DE SUNDA.

A ilha de Sunda é terra mais montuosa per dentro que a Jaoa*; tem seis portos de mar notaveis; Chiamo que é o extremo da ilha; Xacatara, per outro nome Caravão; Tangarão, Cheguide, Pondang, e Bantam, que são de grande tráfego, per razão do commercio que se aqui vem fazer, assi da Jaoa, como de Malaca, e Sumatra. A principal cidade, que tem este reino, se chama Daio, mettida um pouco no sertão; a qual affirmam, que no tempo

* Java.

que foi á quella ilha Henrique Leme, tinha cincoenta mil visinhos; e no reino haveria cem mil homens de peleja: agora, pola guerra que lhe fizeram os Mouros, stá tudo mui diminuído. A terra é em si muito grossa: ha n'ella ouro baixo de sette quilates; tem carne, e monteria de toda sorte; muitos mantimentos, e tamarindos, que aos naturaes servem de vinagre. A gente não é muito bellicosa; mas dada ás suas idolatrias; pera o que teem grande numero de templos: querem mal aos Mouros, e muito maior agora, despois que os conquistou um sangue de Pate de Dama. Podem aqui resgatar quatro, e cinco mil pessoas per captivos; por ser muito povo, e licito, per lei sua, que o pae póssa vender os filhos, por qualquer leve necessidade. As mulheres teem bom parecer; e as nobres são mui castas; o que não são as do povo: teem mosteiros de mulheres, que guardam perpétua virgindade; per vaidade da honra, mais que per devação. Os homens nobres, quando não podem casar suas filhas á sua vontade, contra a sua d'ellas as mettem n'estes mosteiros. As casadas, quando lhes morrem seus maridos, hão de morrer como elles, per honra; e se temem a morte, então se mettem n'aquelles mosteiros como religiosas. O reino se succede de pae a filho, e não o sobrinho filho de irmã ao tio, como usam os Malavares, e outro gentio da India. Prezam-se de ter armas ricas, guarnecidas de ouro, e lavradas de tauxia: assi douram os crises, e ferros de lanças, e toda outra arma de ferro. Muitas outras cousas podéra-

mos screver d'esta terra (que deixâmos para a nossa geographia; por não fazer no proposito d'esta historia) e de todas as que ella produz, a de maior importancia é a pimenta; de que se colhe cada anno mais de trinta mil quintaes.

BARROS. — *Asia* (decada quarta).

DESCRIPÇÃO DE BENGALLA.

A situação do reino de Bengalla é naquella parte onde o rio Ganges descarrega suas águas per dous principaes braços no Oceano oriental, e onde a terra, retirando-se mais de suas ondas, faz a grande enseiada a que os Geographos chamaram gangetica, e agora lhe chamâmos de Bengalla. Nas fozes dos dous braços do Ganges se mettem dous notaveis rios, um da parte oriental, e outro da occidental; ambos limites d'este reino. A um d'elles chamam os nossos de Chatigão, por entrar na foz oriental do Ganges em uma cidade d'este nome; que é a mais celebre e rica d'aquelle reino, per razão de seu porto, no qual concorrem as mercadorias de todo aquelle Oriente. O outro rio entra no braço oriental do Ganges, abaixo de outra cidade, que chamam Satigão, tambem grande e nobre; mas menos frequentada que Chatigão; polo porto não ser tam commodo pera a entrada, e sahida das naus. O rio de Chatigão nasce nas serranias dos reinos de Avá, e de Vagaru; e, fazendo seu curso

do nordeste para o sudueste, divide o reino de Bengalla das terras de Codovastan; e, ao longo das correntes d'este rio, ficam os reinos de Tipora, e de Bremma Limma, que rodeam Bengalla, da parte oriental. Pela do norte cingem este reino umas serranias, que o apartam do reino de Barcunda; nas quaes abriu a natureza o caminho áquelle illustre rio Ganges, pera levar suas águas ao mar: n'esta abertura, que é no extremo d'este reino, tem o rei uma fortaleza chamada Gory, pera defensão das gentes, que habitam aquellas serras, e partes montuosas per onde o rio Ganges sai; pera que não possam entrar per terra, nem per água. Voltando estas mesmas serras ao poente, apartam os Bengallas dos povos Patanes; e mais abaixo, contra o meio-dia do reino de Orixá, ficando d'esta parte entre as serras e a corrente do rio Ganges as campinas de Bengalla. Outro rio, que entra no Ganges, abaixo de Satigão; corre pelo reino de Orixá; e tem suas fontes nas costas da serra, a que os Indios chamam Gate, n'aquella parte, que ella visinha com Chaul: e por ser este rio grande, e correr per muitas terras, os naturaes, á imitação do Ganges, em que se elle mette, chamam-lhe tambem Ganga; e teem suas águas por sanctas, como as do Ganges. D'esta maneira jaz o reino de Bengalla, pela sua parte maritima, que é austral, entre os dous rios; este de Satigão ao ponente, e o de Chatigão ao oriente; e os dous braços do Ganges, em que elles entram, formam a figura da lettra delta dos Gregos; como fazem

todos os rios grandes, que per bôccas entram no mar.

A gente natural da terra, pola mór parte, é gentia e fraca pera pelejar; mas a mais maliciosa e atraiçoada de todo aquelle Oriente. Polo que, pera injuriar um homem, em qualquer parte, basta dizer, « que é um Bengalla : » mas tem um bem este povo, que como é gente que não teem mais seu, que quanto ganham pera comer aquelle dia, n'esta pobreza stão mais seguros da vida, que os grandes: porque a estes, como lhe sentem fazenda, logo lhe acham uma culpa; porque lhe é tomada pera el-rei; e muitas vezes, com ella, perdem a vida: e quando morrem naturalmente, el-rei é herdeiro, assi do rico, como do pobre. Usa el-rei de outra tyrannia; que, como os seus officiaes da justiça, e da fazenda stão um pouco de tempo nos officios, e a elle lhe parece que algum stá ja grosso, dando-lhe açoutes, lhe tira o que póde, e despois lhe vestem uma cabaya, que el-rei lhe manda dar, com a qual vai mais honrado, que injuriado com os açoutes; por ser signal que fica ja reconciliado com el-rei; e que, com aquella honra da cabaya, lhe manda que torne a servir seu officio, no qual torna de novo a roubar; porque sabe que lhe assi convem pera quando vierem outros açoutes.

BARROS. — *Asia* (decada quarta).

VANTAJENS DA PAZ.

Que descanço, ou que contentamento póde haver no reino, ou republica, onde não ha paz? Por isso, assi como o fim do bom piloto é fazer prôspera a viajem, e do medico dar saúde, e do capitão alcançar victoria; assi do bom principe é conservar a vida e descanço de seus vassallos; a qual cousa, em tempo de guerra, não póde ser. Alegre parece a guerra de fóra; mas quem a experimenta, este conhece bem os trabalhos de uma, e os bens da outra : porque assi como na doença se conhece o bem da saúde, e na tormenta do mar o bem da terra, assi não ha tempo em que melhor se julgue, e intenda o bem da paz, que quando se carece d'ella. Se a um homem, que nunca ouvisse fallar em armas, nem tivesse alguma experiencia d'ellas, supitamente fôsse mostrado o apparato de dous grandes exercitos, per mar, e per terra, ordenados pera se darem batalha, e visse os famosos pennachos, as armas reluzentes, a multidão dos cavallos, a ordenança da gente de pe, toda bem disposta, e prestes pera pelejar; as bandeiras, os esquadrões em seu concerto : d'outra parte visse no mar muitas naus, e galeões, com muita gente bem armada, cobertas de fermosas bandeiras rodeadas de pavezes, e cercadas de toda a sorte de artilheria, sem dúvida quem quer que isto visse, não sabendo mais nada, não cuido eu que receiasse de se metter entre elles, e lhe pareceria, que via a mais fermosa cousa do mundo; mas se, despois de travada, e mui

cruamente ferida a batalha, este mesmo sentisse, e visse com seus olhos o grande ruído e estrondo das armas, a grita da gente, os golpes e tiros d'artilheria, a multidão dos mortos, corpos espedaçados, ais e gemidos dos feridos, outros serem pisados dos cavallos; a confusão, o mêdo, e o espanto da morte presente; e assi visse no mar as naus, e galeões arrombadas de tiros de fogo, umas d'ellas irem-se ao fundo; outras arderem em fogo e chammas de alcatrão; as ondas vermelhas com sangue; o fumo da polvora; os homens lançarem-se ao mar, e afogarem-se: quem isto tudo bem visse, bem creio eu, que escolhesse antes a paz, que a guerra; e que tomasse antes por partido viver em descançada e segura paz debaixo da obediencia de um principe justo, que não quer arriscar-se a tammanhos perigos per uma mostra falsa, e engano d'olhos, e esperança incerta de victoria. Não se devem julgar as cousas pelo appetite, senão pela razão. Quem isto assi fizer, verá quanto mais val o descanço da boa paz, que osobejo exercicio das armas; porque, postoque ellas promettam victorias, ou a guerra em si é de todo injusta, e não pertence ao principe christão, ou tem muitos inconvenientes, que d'ella podem nascer; que devem todos ser olhados primeiro que nada se commetta: por quanto, os começos da guerra stão em nosso podêr, e os cabos não: eu não intendo aqui da que se faz aos infieis, e inimigos de nossa sancta fe; porque esta, sendo justa, é proveitosa, e traz grande louvor ao rei christão; mas

toda a outra sorte d'ella, que agora se usa, mais do necessario, não sendo em defensão da patria, se deve muito fugir, e estranhar.

BARROS. — *Panegyrico d'el-rei D. João III.*

LOUVORES Á MUSICA.

Por a musica ser cousa tam divina como é, nunca se lê que a igreja de Deus stivesse sem ella, assi no tempo da lei da scriptura passada, como no da graça presente. Testimunha é aquella trombeta, que no dar da lei, retumbava pelas faldas do monte Sinai: testimunhas são os tympanos, e pandeiros de Maria, irmã de Moysés, com que tanto festejou o naufragio dos Egypcios, e vencimento dos Judeus; e assi as trombetas de Jerichó, com a musica das quaes os seus muros, como adormecidos, se deixavam cahir na terra.

Pois vindo ao tabernaculo, e ao templo de Salomão, sempre n'elles houve instrumentos de musica, com que os sacrificios se celebravam; que David tanto encommendava nos seus psalmos: o qual, levando a arca-do-testamento pera Jerusalem (de que no principio fiz menção) diz a Scriptura, « que elle, e o povo de Israel, dançavam diante d'ella, cantando, e tangendo violas, psalterios, trombetas, e outros instrumentos. » E o mesmo rei David, quando repartiu os officios dos

Levitas, lemos que ordenou quatro mil d'elles, cujo officio fôsse tanger orgãos.

Cheia stá a Scriptura de muitos exemplos; porque claramente consta deleitar-se Deus com a musica: a qual per experiencia se vê tem muito grande fôrça nos corações dos homens; por onde, os que d'ella tiveram conhecimento, vendo quanto podia em todas as cousas, a levaram á guerra, ordenando trombetas, e outros instrumentos, com que os homens, e ainda os cavallos, cobrassem esfôrço no rompimento das batalhas; e no andar, e proceder dos esquadrões, guardassem a ordem, que ella em si tem.

E os que no exercicio da caça se deleitam, tambem intenderão, que athé aos brutos animaes chega a doçura, e conhecimento da musica; como diz Strabo dos elephantes, e Plinio dos cervos, que uns com cantigas, e tympanos, e outros com frautas pastoris se amansam. Cousa notoria é, e mui sabida, o que conta Herodoto, e outros auctores, dos golfinhos, que são tam dados a esta deleitação, que o grande musico Arion foi livre do naufragio do mar per um golfinho, que o salvou, conhecendo ser aquelle, cuja voz ouvira em o navio que seguia.

E não se acha gente, por barbara que seja, que não tenha sua musica, má ou boa, segundo o que cadaum d'ella alcança; como vemos em toda a terra de Ethiopia, cujos naturaes, entre nós, são testimunhas d'esta verdade; levando ordem e compasso em seu tanger, aindaque seja barbaro; e os rus-

ticos do campo, a que não faltam suas gaitas.

Que pósso dizer dos passarinhos, cuja melodia tanto deleita as orelhas dos homens, que os tem encarcerados, e presos pera este fim? Entre os quaes se bem olhâmos a differença das vozes, e harmonia, a que o rouxinol faz com sua garganta, que Plinio, per outra tanta diversidade de palavras explicou, acharemos que todas as proporções da musica stão encerradas no papo de um tam pequeno animal, como é este passarinho.

Nem as águas parece que carecem d'este sentido nos rumores, e roucos estrupidos *, que per entre os seixos, e pedras dos rios vão fazendo; que a nossos sentidos causam deleitação, e saudade. E assi mesmo nos ventos temperados do verão com os zunidos, que fazem, movendo as folhas das árvores, tambem se acha uma certa similhança da musica. D'onde nasceu (a meu juizo) fingirem os Poetas, que Orpheu levava comsigo os homens, e brutos animaes, com as árvores, e rios; dando a intender, quam geral é a fôrça da musica, que em todas estas cousas tem jurisdicção.

BARROS. — *Panegyrico de D. Maria.*

EVORA TOMADA DOS MOUROS.

Acabou-se, com a perdição de Hespanha, o senhorio dos Godos, e seguiu-se o tempo dos Mou-

* Strepito.

ros: em o qual, como tudo era barbaria, nem temos noticia das cousas, que em esta cidade passaram; nem elles foram dignos de nós per isso muito procurarmos. Comtudo, screverei o que acho em Rasis. Andando a era dos Mouros, do levantamento da seita de Mafamede, em cento e trinta e oito annos, que concorria com o anno do nascimento de Nosso Senhor Jesu-Christo de 760, pouco mais ou menos, Abderrahemen, filho de Moabia, com favor do Miramolin de Marrocos, passou em Hespanha, onde então, depois da entrada dos Mouros, reinava Juceph, e houve guerra com elle; e matou-o em batalha; e tomou todos os logares, que os Mouros tinham; não lhes tomando porêm as fazendas, somente o senhorio: e dêsque se apoderou sôbre os Mouros, moveu de Sevilha a fazer guerra aos Christãos, e tomou Beja, e Evora, e Sanctarem, e Lisboa, e todo Algarve. Teve Abderrahemen um filho per nome Alhami; o qual, andando na guerra com seu pae, leixou * em Beja suas mulheres filhas d'algo, e mui fermosas: e ouvindo fallar da extremada fermosura de uma filha de Juceph, o rei passado, a qual stava em Evora, e tinha em ella mui nobres aposentos, que lhe seu pae mandara fazer; enviou-lhe Alhami uma embaixada com mui ricos presentes, e joias. Mas a môça lembrando-lhe, per ventura, que este era filho de Abderrahemen, de baixo sangue, e que matara seu pae, não quiz acceitar seus presentes, nem consentir em sua em-

* Deixou.

baixada; antes tudo fez saber a um seu irmão, que era senhor de Elvira, e suas terras per pazes, e aprazimento de Abderrahemen. O irmão, havendo-se d'isto por affrontado, junctou a mais gente que poude, e veio sôbre Beja, e entrou-a. E dentro na alcaçova, onde stavam as mulheres de Alhami, tomou-lhe tres mininas, as mais fermosas, que achou; e, por deshonra de Alhami, dormiu com ellas; e levou-as a sua irmã a Evora; e disse-lhe: — « Ora irmã, tome o filho de Abderrahemen isto por o que a vós queria fazer »: e tornou-se pera suas terras. Alhami soube logo o que passara; e moveu após elle; e foi-o encerrar em Grenada, que era sua: mas, per derradeiro, o filho de Juceph sahiu a elle; e deu-lhe batalha; e venceu-o; e prendeu-o: mas temendo-se de Abderrahemen, o soltou sôbre arrefens, e promessa que nunca, por isto, faria mal, nem a elle, nem a sua irmã. Soube este feito Abderrahemen, e veio sôbre o filho de Juceph; e venceu-o; e prendeu-lhe dous moços; e elle fugiu pera termo de Toledo, privado das terras, em que vivia, onde foi morto per os vassallos de Abderrahemen, e a cabeça levada em presente a Abderrahemen. Isto screve Rasis; mas, segundo o screve confuso, é necessario per conjecturas addivinhar. E pois Abderrahemen tomou Beja, e Evora, e as outras mais terras, que Rasis diz, aos Christãos, podemos colligir que, em tempo de Juceph, as dictas terras stavam em podêr de Christãos. Sería porêm sob obediencia dos rêis mouros: e por isso Juceph faria em Evora aposentos; e vendo que ia perdendo

o reino, fiaria sua filha mais dos Christãos; entre os quaes (por a lealdade e limpeza d'elles, que os prudentes Mouros bem intendiam; e assi por ella ser mulher de pouca edade, de que não receberia molestia) staria mais segura, que entre Mouros de pouca verdade, e de pouca continencia. O que de todo este capitulo resulta pera nosso proposito, é sabermos o tempo, que esta cidade foi conquistada per os Mouros, ha perto de settecentos e oitenta annos.

Mestre André de Rezende. — *Historia da antiguidade da cidade de Evora.*

LANCE GENEROSO DO INFANTE D. DUARTE.

Sendo ja mancebo, andando á caça de altaneria pela ribeira do Divor, juncto de Arrayolos, remontou-se-lhe uma garça; e Pardales caçador, e Marlot inglez, que com elle iam, e outros, seguiram as aves, quanto mais podiam, contra a ribeira de Pontiga. O infante, indo tambem seguindo, chegou a um moinho: lançava-se uma atarrafa *: deteve-se; e sperou a ver o lanço; e vendo que tirara somma de bordalos **, e picões ***, lhe disse: — « Homem honrado, quereis-me convidar ao almôço

* Rede de pescar.
** Peixes.
*** Idem.

com esses peixes? » — « Si senhor (disse o homem) e com uma tigela de bom leite annojal * » : e lançou-lhe mão do freio; e adjudou-o a descer; e prendeu-lhe o cavallo. Em quanto se assaram os peixes, lançou outras vezes a atarrafa, e tirou muitos peixes, com grande alegria do infante, que lhes punha as mãos, e os adjudava a tirar da rede. Feito prestes o almôço, se metteu dentro no moinho; e sentando-se á mesa, a mulher do homem lhe poz bordalos assados com uma coentrada pisada com folhas d'alho, e uma tigela de leite. Elle disse então ao homem : — « Hóspede, sentai-vos, e almocemos. » E recusando elle de o fazer, lhe tornou a dizer : — « Sentai-vos aqui commigo. » Então lhe replicou o homem claro; porque athé então fez que o não conhecia : — « Senhor, não m'o mande V. A. Assás mercê me fez Deus em V. A. querer de mi este pobre serviço; mas V. A. almoce, e minha mulher servirá : e eu pejarei as mós; porque a faulha não enfarinhe a V. A. » E apartou-se o infante de o conhecer; porque no traje de calças, e calções, e jaqueta, e gualteira de panno verde, pouca differença havia d'elle a Pardales, e a Marlot, e aos outros. Almoçou o infante; e vendo um filho do homem, minino de athé quatro annos, fermoso e louro, o tomou nos braços; e o stava amimando. Tornou a montar a cavallo, a tempo que ja os seus tornavam em busca d'elle; e vendo que chegavam, disse ao homem : — « Hóspede, agra-

* De vacca parida de anno.

deço-vos muito este gasalhado; e digo-vos que ha muito tempo, que não comi cousa de tanto meu gôsto: rogo-vos que me vades ver á cidade, e levai-me uma duzia d'estes bordalos. » E vôlto contra os seus, todo alegre, lhes disse: — « Mando-vos eu, que melhor cacei eu que vós ». E em isto lançou o cavallo, e os seus após elle; e Pardales renegando d'elle, e de sua caça. D'ahi a seis ou sette dias, o homem com um gentil presente de peixes, o foi visitar; e foi tam bem recebido, que o infante o abraçou; e, per derradeiro, mandava que fôssem com elle a casa de um mercador, e lhe tomassem panno pera se vestir elle, e sua mulher: e logo tornou, dizendo: — « Spera; melhor é que va elle mesmo, e tome isto á sua vontade ». Mandou-lhe então dar cincoenta cruzados; e fez trazer um roupão de seda leonada, e deu-lh'o, dizendo: — « Este levai pera fazerdes um vestido áquelle vosso filhinho ». E affeiçoou-se-lhe tanto, que o commetteu, se queria viver com elle, e o filhava de escudeiro de sua casa. Não o quero nomear, postoque bem sei d'isto parte; porque sendo elle de gente, em que a mercê, que o infante lhe queria fazer em o filhar por seu, muito bem cabia; e mais que tinha fazenda grossa, teve tam baixos os spiritus, que não lançou mão de tam real offerecimento.

Vida do Infante D. Duarte (capitulo VIII).

AFFABILIDADE COM QUE O INFANTE D. DUARTE TRACTAVA SEUS MESTRES.

Despois de o Infante assi casar, assentou e accrescentou mais no repouso e gravidade, fazendo-se menos fragueiro e monteador, e occupando-se mais em o governo de sua casa, e stado, e em exercicio de lettras; pera as quaes (como acima stá dicto) se quiz servir de mi. Hei vergonha de dizer com quanta humanidade me tractava; e honra, e animo, que me dava, e fazia; mas como isto resulta todo em seu louvor, não deixarei de o screver; ao menos pera que os nobres tomem exemplo de estimar os mestres, quando souberem como um tam alto principe tractava o seu. Não consentia que eu stivesse sperando pera entrarmos á lição; mas ordenou que eu não viesse da minha pousada athé não ser chamado, dizendo: — « que não era razão que eu perdesse meu tempo em sperar, podendo-o gastar, e empregar melhor em meus studos. E por isso, mandou a Carransa, seu aposentador, que juncto das casas onde S. A. pousava (que eram sôbre o chafariz do Rocio) me aposentasse á minha ventade; e as pousadas custassem quanto seus donos quizessem: porque stando assi perto, sendo chegada a hora da lição, e sendo chamado, prestesmente, com pouco trabalho meu, e sem perda de tempo, poderia acudir. Se algumas vezes queria ir fóra folgar, e caçar, mandava-me recado: — «Vai dizer a meu mestre, se me dá elle licença pera

ir. » Quando stavamos á lição, fazia-me sentar tam chegado a si, que eu me affrontava, e corria; e dizia-lhe : — « Senhor, deixe-me V. A. star mais arredado, e ache que anda o Rocio cheio de fidalgos que passeiam; e como estas janellas stão todas abertas vêem-nos star; e julgar-me-hão por mal ensinado e descomedido. » A isto me respondeu : — « Assi quero eu que nos vejam, e intendam como devem de tractar seus mestres; por amor d'isso chegai-vos mais pera ca. »

Mestre André de Rezende. — *Vida do Infante D. Duarte* (capitulo XII).

FUNDAÇÃO DE LISBOA.

Lisboa, quizeram alguns dizer, que se chamou *Olyssippo*, e que foi fundada per Ulysses grego. Mas Estrabão, auctor grave, e de muita auctoridade diz : — « Que a cidade, que Ulysses fundou na Hespanha, se chamava *Ulyssea* » : e mais diz, « que os altos das serras d'antre Malaga e Abdera, na Andalusia, mostram a cidade Ulyssea » : na qual diz que havia um templo de Minerva de muita romagem, como o de Hercules em Calez. » No qual templo de Minerva diz, « que havia armas e insignias de Ulysses. » E diz isto de auctoridade de tres auctores gregos, mais antiguos que elle, chamados Possidonio, Artemidoro, e Ascrepiades mirliano. O qual Ascrepiades diz, « que teve schola de moços na

Turditania, que foi na que agora é Andalusia; e deixou scripto um livro das gentes d'aquella região, no qual fazia menção da peregrinação de Ulysses, e d'aquella cidade, e do seu templo, e das insignias de Ulysses, que n'elle havia. Dos quaes tres auctores dizem que Homero tomou esta historia; por quanto foram mais antiguos tambem que Homero. O qual screve conforme a elles, e põe a cidade de Ulysses onde a elles pozeram, que é nas serras do reino de Grenada, e não em Portugal, juncto do promontorio barbarico, onde stá Lisboa. Stá Lisboa na Gallacia, perto da bôcca do Tejo, e do promontorio barbarico, e do mar oceano atlantico; e aquell'outra stava nas serras de Grenada, sôbre o mar mediterraneo balearico, athé onde escassamente chegavam as navegações gregas, e não sahiam do Estreito pera fóra. Polo que, parece que os que dizem: — « Que Lisboa é a cidade de Ulysses », não acertam. Teem elles, n'esta contenda, uma graça, e é, que allegam com Estrabão e com os tres auctores, que Estrabão traz; os quaes todos dizem contra elles. D'onde parece, que elles os não lêram: e quem os ler verá que digo verdade. Lêiam o terceiro livro de Estrabão de *situ orbis* todo. Quanto mais, que o mesmo Estrabão, auctor grego, que pertendia engrandecer as cousas dos Gregos, logo adiante dá a intender, que tudo o que Homero conta de Ulysses, foi fingido per elle pera ostentar sua erudição, e mostrar que sabía a geographia da Hespanha, e navegação do mar atlantico: porque alguns dizem, « que Ulysses não chegou á Hespa-

nha, nem passou da ilha de Circes » : dos quaes um é Dion philosopho no livro de Troya *non capta*. E por quanto esta é a verdade, e os nossos letteradores não podiam provar, que Ulysses chegara a Portugal, nem fundara Lisboa, fingiram outra mentira peior que a primeira, e é, « que, postoque ca não viesse aquelle principal Ulysses, que todavia veio ca um seu neto chamado tambem Ulysses; » o qual, dizem, « que trouxe comsigo uma sua filha chamada Boa » : e dizem, « que estes fundaram, e povoaram Lisboa, e lhe pozeram o nome *Ulyssiboa;* nome composto d'ambos os seus d'elles Ulysses e Boa. » Porêm, é tam mal fingido este segundo Ulysses, que faz parecer o primeiro mais mentiroso do que foi. E mais diz o vulgo, « que jazem estes dous, pae, e filha sepultados á porta do ferro de Lisboa ». A qual porta do ferro não sonhava começar, quando os Ulysses acabavam em Grecia : porque a porta do ferro foi feita em Lisboa despois que os Romanos conversavam na Hespanha; e os Ulysses acabaram antes que houvesse Romanos no mundo. Ser feita a porta do ferro de Lisboa despois dos Romanos, prova-se, porque nas pedras da porta da Alfofa, sua irmã, stão pedras, que foram tiradas de sepulturas velhas de Romanos, ou imitadores de Romanos, scriptas com lettras romanas. E se aquellas pedras foram tiradas das sepulturas dos Romanos, ou pessoas que os imitavam, signal é, que ja havia Romanos no mundo : os quaes não havia no tempo de Ulysses. Disse que a porta da Alfofa é irmã da porta do ferro;

porque o muro, em que ellas stão, é todo um; e a obra, e cantaria d'ambas, similhante. Assi que, não devem ser aquellas sepulturas dos Ulysses; nem Lisboa foi fundada per algum d'elles. Parece esta invenção similhante á outra que diz, « que Archiles foi creado no mosteiro de Chelas, e que por isso se chamou Archiles ». E á outra que diz, « que a Troya stava defronte de Setubal, na charneca de Pera » : ás quaes não respondo, porque são patranhas mui vulgares de gente idiota. Finalmente, não se deve crer que Ulysses fundou Lisboa; porque a razão não consinte, que tam boa terra, dotada de tantas utilidades pera as vivendas dos homens per mar, e per terra, stivesse despovoada mil annos ou mais, sperando per Ulysses grego, que a viesse povoar; havendo ca muita gente, que devia ser multiplicada desde Tubal athé então. A terra é grossa, fructifera, creadora, sadia, fresca, de muitas águas e boas, visinha d'um porto de mar, disposto pera grandes navegações, e pescaria. Stava perto d'onde Tubal aportou, e assentou, e mandou povoar outras terras muitas : portanto, não é de crer que aquelles homens eram tam cegos, que não viam a disposição d'este logar pera ser habitado em tantos tempos; em special, pois não ha derredor de Lisboa signal d'outra habitação d'aquelle tempo, onde se póssa suspeitar que os naturaes d'esta terra moravam antes que viesse Ulysses. Se me dissessem os amigos de Ulysses, « que na Hespanha não havia gente, antes que elle ca viesse », buscaria outra resposta : mas sendo tam sabido,

que antes de Ulysses stava esta terra povoada de cidades opulentissimas (como diz Estrabão) sôbre a protecção de rêis poderosos, como era Gargoris, e seus successores (segundo diz Justino) não se póde crer, que elles consentissem, que um estrangeiro fugitivo com quatro companheiros, que trazia em um barco ou dous, povoasse em sua terra uma cidade no melhor porto de toda ella. Nem ha scriptor antiguo de credito, que affirme ser Lisboa fundada per Ulysses. Esta cidade, digo, de Portugal, que chamâmos Lisboa. Somente dos Latinos Solino diz, « que n'esta terra ha uma villa per nome Olyssippo, aqui posta per Ulysses, segundo dizem ». Estas são quasi as palavras de Solino; tornadas em nossa linguagem, isto significam. Nas quaes põe estas palavras *segundo dizem*. Estas palavras duvidam, e não affirmam. Não affirma com certeza de auctor, que o diga; mas diz a montão *que o dizem*, e não diz quem. Falla de maneira, que faz intender, que não dá credito ao que dizem. Lourenço de Valla, homem de boa erudição e intendimento, e outrossimilhantes, de nosso tempo, são d'este parecer.

FERNANDO OLIVÉIRA. — *Historia de Portugal* (capitulo II).

QUALIDADES D'EL-REI D. MANUEL.

Grandes titulos teve este glorioso rei, Africa, Ethiopia, Persia, India e tudo o que stá no meio

d'isso, mares, terras firmes, ilhas, de tudo isto o commercio, e a navegação, e conquista, é menos do que n'estas terras lhe Deus deu : deve-lhe por isso muito o mundo, que elle fez maior. Porque, quanto a nosso uso, tanto montava não o haver ahi. E não termos nós o uso delle, nem sabermos mais d'elle que o nome; e, de muitas partes, nem o nome. Deve-lhe a cosmographia tiral-a de muitos erros. Saber-se palpavelmente o que falsamente representava a imaginação do que não vira. Deve-lhe a sciencia da sphera desenganos dos erros dos antiguos, ver-se que o habitado é o mais; e que nas zonas, que tinham por inhabitaveis e desertas, se vive temperada e suavemente; saber-se a ladeza* e compridão do mundo; serem as tábuas certas; o sitio dos logares verdadeiro; a graduação punctual; emendarem-se os nomes; conformarem-se os livros com a experiencia; tractar-se mais o mundo; andar-se pelo mar sem mêdo; haver-se por facil o que antes se não cria. Deve a vida a este rei; porque, per sua industria, se nos communicaram muitos remedios pera ella. Estas obrigações confessam todos : grandes são; importam muito; meréce-se com ellas muito; déve-se por ellas louvores grandes; mas devem-lh'os os homens.

Um dos signaes ultimos, antes do fim do mundo, é haver-se de prégar o evangelho em todo o mundo, como disse Christo Nosso Senhor, em San' Matheus. E diz sôbre estas palavras o cardeal de Vio Caietano,

* Largueza.

screvendo no tempo do papa Leão X, quando veio nova do descobrimento do Oriente, « que os executores d'isto mostrava Deus, que eram os Portuguezes; e o instrumento escolhido pera tam grande honra, era el-rei D. Manuel, que então reinava, e os rêis d'estes reinos seus successores. » Se quem espera despacho, so de ver que se começa tractar d'isso, se alvoroça, que alvorôço sería no ceo quando vissem os bemaventurados espalhar-se o evangelho per tantas partes? quando vissem determinar-se um rei a divulgar a lei de Christo per reinos tam distantes, per nações tam barbaras, per provincias tam ignotas? e quando vissem começar-se de cumprir seus desejos; e ja principio do que não viam princípio thé então; antes viam estreitar-se mais a lei de Christo na Europa? Quanto temêram a dilação polo que antes viam no Occidente, tanto alvorôço accidental recebêram em verem a divulgação do evangelho crescer no Oriente; converter-se tanto numero d'infieis; edificarem-se igrejas, e mosteiros : pareceu vespera do derradeiro dia, em que haviam de resurgir seus corpos. E elles se haviam de tornar a ajunctar, communicando-lhes sua glória; vestindo-os de sua incorrupção e immortalidade; triumphando da morte, e dizendo: — « Acabada é de vencer a morte » (como diz san' Paulo). De maneira que, pois quanto mais se publíca e derrama a doctrina evangelica, mais se chega o dia do juizo, resurreição universal de todos, fica manifesto, que a este glorioso rei (a quem a igreja militante deve ampliar-lhe seus limites

deve a triumphante (que é o numero dos bemaventurados) o alvorôço de esperar mais cedo pela resurreição de seus corpos. Polo que, differentes cantos seriam os com que sua alma foi recebida d'elles, e é adjudada de nós: alli ouviria seus titulos triumphaes. « D. Emanuel adjudador de nossos desejos, anticipador de nossa glória (segundo nosso alvorôço) e porque antes esperavamos grande revolução de tempos (vendo tam cerrada a terra pera a pregação da fe) agora temos o termo por breve. Vemos as terras descobertas: vemos abertos os mares: vemos naus com maiores retornos de fe, do que se podia esperar do emprêgo que levaram: vemos a fe de Portugal no Oriente: o senhorio do Oriente nas mãos dos rêis de Portugal. Chêga-se o tempo de ser perfeito de todas as partes nosso prazer. » Que agradecimentos daria san' Thomé a este rei, que restaurava seu povo, sua casa, as reliquias da fe e da doctrina, que n'aquellas partes deixara? Que gasalhado receberia de san' Pedro, a cuja sé e cadeira sujeitara, em tam breve tempo, tanta multidão de reinos? Quam distinctas maneiras de gratulações receberia de todos os sanctos? O'desejado dia! o' recebimento singular! o' alegria maior que toda consideração humana! o' dictado, á quem do qual ficam todos os dictados humanos! Que grande glória ser grande, onde quem é menos de todos, é maior que o Baptista na terra! Onde (como diz san' Hieronymo) « Grande é quemquerque la é. » Os anjos d'aquelles reinos, que graças lhe dariam por fazer o que elles athé então não fizeram, plantar

á fe, regal-a, fortifical-a? Que offerecimentos fariam a seus successores? Que adjudas lhe prometteriam? Que graças lhe dariam de os adjudar a salvar suas provincias, e livral-as da tyrannia dos idolos, do caminho da eterna perdição? Após isto (que eu imagino com tam solido, e tam firme fundamento) ainda haverá quem cuide que deve rogar pol'alma, a quem os sanctos devem tanto? Que digo? a quem devem os sanctos? a quem Deus, que a ninguem deve, e a quem se deve tudo, escolheu pera lhe fazer mercê de lhe dar a glória de poder dizer o rei, de que são estes ossos, que restituiu a Deus as terras, que se lhe alevantaram; e as reduziu á obediencia do seu nome, e submetteu á jurisdicção de seu vigairo na terra. Após tam grande, e tam novo louvor, contar-vos a diligencia com que compilou, e abreviou as ordenações confusas e espalhadas: o cuidado que teve da justiça, inquirindo, provendo, e gastando muito de sua fazenda, nos mantimentos, e ordenados dos officiaes d'ella; aindaque este fôsse seu officio proprio, seriam evidentes argumentos de sua bemaventurança, se não tivera dictos outros maiores. Claro stá, que todas as outras virtudes ornam um rei; a justiça so o salva: d'ella é ministro; por ella se lhe devem os tributos (como diz san' Paulo). Por ella reinam os rêis; e n'ella representam a Deus: se a fazem, não teem de que temer. «*Fiz justiça* (diz David) *não tenho de que receiar.*» Esta pediu Salomão, e com ella lhe deram tudo. O zêlo d'ella é a melhor peça do arreio de um bom rei. Pola observancia d'ella, fez Deus tantos bens aos Romãos,

em quanto elles a guardaram. Diz sanct'Augustinho, « que sem ella, nem os cossairos vivem, ou ao menos sem alguma sombra e similhança d'ella.» Por ella devem deixar tudo, e alongar-se de tudo, por se não alongar d'ella. Devem abreviar demandas; encurtar processos; atalhar malicias; obviar a cautelas: tudo isto procurou este rei. De maneira, que se poderá colligir d'isto, a bastante certeza de sua glória, se não houvera outras cousas tantas, que eu podera passar, e contentar-me do que todos ainda sabeis. Dizem os velhos, com muita saudade, do gôsto com que ouvia as cousas da justiça; como favorecia as cousas d'ella; o credito que dava aos que lhe fallavam por bem d'ella. Excellente rei! cuja vontade ácêrca das cousas da justiça, era tam certa, e a orelha tam prompta, e tam experta, que o exordio, com que se insinuavam em sua graça, e captavam sua benevolencia, era mostrar zêlo, e fervor nas cousas de justiça. Vistes os argumentos que nos dá sua vida? Quereis ver como nos certificava de sua glória o modo de sua morte? Muito antes tinha ordenado seu testamento, segundo o conselho do Ecclesiastico, que diz: —« Que fallemos sempre com nosso testamento, e stemos sempre n'elle; como quem muitas vezes morria vivendo, e morrendo tornava a viver ». E sentindo sua enfermidade mortal, conformou-se com a vontade do Senhor Deus; e com um breve addimento a seu testamento, encommendou ao principe seu filho, a raínha sua mulher, e seus filhos, e filhas; e lhe deu sua benção; para que, com a de Deus, e

sua, per seu fallecimento, governasse temendo a Deus, e amando seu povo. Parecia um Jacob na exhortação do principe; na consolação de todos seus criados; os quaes todos o amavam muito, pola suavidade de sua conversação, e tractamento domestico. Após isto, recebeu todos os sacramentos, como fiel Christão, com muita devação e humildade; e, confessado, commungado e ungido, deu alma a Deus; sujeitando a necessidade de sua morte á sua sancta vontade.

D. Antonio Pinheiro. — *Sermão na trasladação dos ossos d'el-rei D. Manuel.*

DESTRUIÇÃO DA ARMADA DO REI DE ORMUZ.

Postoque os capitães não ficaram muito contentes da resposta, que Afonso d'Alboquerque mandou ao rei, comtudo, chegados ás naus, fizeram-se prestes com sua artilheria, e arrombadas, sperando o signal, que lhes tinha dado. Os Mouros, receiosos da conversação de nossas naus, foram alando as amarras, que tinham da banda da cidade, por se afastarem d'ellas. Afonso d'Alboquerque, como stava em vista de tudo o que se fazia, mandou logo recado aos capitães, que nos bateis, com gente armada, emendassem suas amarras, e as fôssem portar boia com boia das naus dos Mouros, que se afastavam. Os capitães (postoque assombrados do perigo, em que se viam) como valero-

sos e esforçados cavalleiros, o pozeram per obra; e o mestre da nau capitaina, com cincoenta homens armados, foi portar uma anchora na gorja da nau Meri. O capitão da nau, que sabía a causa da dilação do rei, vendo a mudança das nossas naus, bradou da poppa a Afonso d'Alboquerque, « que se não agastasse, que logo viria recado. » E não devem ter menos louvor os mestres, pilotos, e gente do mar; pois não sendo esta sua profissão, armados de todas as armas, com muito esfôrço e diligencia, faziam o que lhes seus capitães mandavam. Vendo Afonso d'Alboquerque o brandir das espadas, o capear com as adargas, e outras cousas, que os Mouros de terra faziam (como gente que o não tinham em conta) intendendo, per estes ademanes *, que a determinação do Cogeatar era darlhe batalha, e que não era ja tempo de dissimular, por starem mettidos em logar, que lhes convinha buscar o remedio per suas mãos; determinou de commetter os imigos, antes que lhe viesse o soccorro, que esperavam; e poz-se em ordem pera o outro dia, não vindo recado, commetter a armada: e repartiu as stancias da sua nau per D. Antonio, seu sobrinho, e per Jorge Barreto de Crasto, D. Jeronymo de Lima, e D. João de Lima, com todos os mais fidalgos, e criados d'el-rei, que havia na nau: e mandou a Nuno Vaz de Castello-Branco, que tivesse cuidado de fazer carregar a artilheria, e da guarda da polvora; e avisou os capitães das

* Signaes.

outras naus, que guardassem esta ordem; e que stivessem prestes, e fizessem o que lhe vissem fazer. Como foi menhã, vendo Afonso d'Alboquerque que não vinha recado do rei, e que esta dilação desenhava quererem guerra, e não paz, mandou pôr fogo á artilheria. Os bombardeiros ordenaram-se de maneira, que dos primeiros tiros, metteram duas naus grossas, que tinham diante, no fundo com toda a gente; uma do principe de Cambaya, e outra de Meliquiaz, de Diu. Afonso Lopes da Costa, que ficava da banda da terra, desbaratou, e metteu no fundo alguma parte dos galeões, e atalayas, que a sua artilheria alcançou. Manuel Telles, depois de ter feito grande estrago em alguns navios, mandou alargar o cabo, que tinha da banda do mar, e veio-se sôbre uma nau grande, que tinha juncto comsigo; e matou-lhe parte da gente, e a outra lançou-se ao mar: e os que iam armados, foram-se logo ao fundo: e João da Nova, com sua artilheria, fez grande estrago nas naus, que stavam da banda do Cerame *; e o mesmo fizeram Antonio do Campo, e Francisco de Tavora nos galeões, que os tinham cercados; que toda a noite andaram emendando suas anchoras pera os tomarem no meio: e aindaque os Mouros trabalhavam de se vingarem com a sua artilheria, stavam as nossas naus tam fortificadas das arrombadas, que não lhes fizeram nojo, senão nas obras mortas; e

* Sobrado coberto de folhas de palmeira, e pôsto sôbre quatro pés d'árvores.

com as frechas lhes feriram alguma gente. Foi a peleja tam travada de uma parte, e da outra, assi da artilheria, como das frechas, que durou muito spaço; sem se verem uns aos outros com o fumo. Afonso d'Alboquerque, em descobrindo a fumaça, mandou com grande pressa alargar um cabo, que tinha da banda do mar, e deixou-se vir sôbre a nau Meri; e matou-lhe muita gente com as espingardas, e béstas: e alli morreu o capitão (que era um homem principal de Cambaya); e vendo o desbarato da armada do rei, e a victoria não pensada, que lhe Nosso Senhor mostrava, e que os Mouros se lançavam ao mar, com mêdo de nossa artilheria, cuidando que alli tinham seu remedio a nado; polos reprimir, alargou-se da nau, e D. Antonio com elle no seu esquife, e bradou aos capitães, que acudissem aos bateis, e seguissem a victoria. E o primeiro capitão, que veio ter com elle, foi Manuel Teles: e por o seu batel ser mais leve de remo, metteu-se n'elle com sua bandeira real (que hoje stá em N. Senhora da Graça), e foi-se pôr á vista dos nossos, no meio da armada dos Mouros, pera d'alli acudir aonde fôsse necessario, e dar ordem aos capitães do que haviam de fazer: e alli steve sem se bolir, bem servido de frechadas, e espingardadas; e mandou a Jorge Barreto de Crasto, que se mettesse no seu batel, e Jorge da Silveira, Aires de Sousa Chichorro, Duarte de Sousa, Nicolau de Andrade, Nuno Vaz de Castello-Branco, e outros muitos fidalgos, e criados d'el-rei com elle, que fôssem commetter a nau Meri; e se ainda houvesse

gente n'ella, que a trouxessem toda á espada, sem dar vida a ninguem. Jorge Barreto foi commetter a nau: e os primeiros que entraram foi Gaspar Dias, de Alcacere-do-Sal; e, á entrada, lhe cortaram a mão dereita, que logo alli ficou com a espada apertada; ao qual Afonso d'Alboquerque deu de sua fazenda, em sua vida, dés mil reaes de tença: e, após elle, entrou João Estão, scrivão da armada, que o defendeu que o não matassem, e Pero Gonsalves piloto, que houve alli duas cutiladas mui grandes (de que steve á morte), e Nuno Vaz de Castello-Branco, que com uma bésta feriu, e matou muitos Mouros, athé que não teve almazem: e após estes entraram todos os outros, que iam com Jorge Barreto, e tres marinheiros da nau capitaina; e junctos todos, pelejaram com tanto esforço que, de sessenta Mouros que ficaram na nau, sem se quererem lançar ao mar, foram todos mortos, e estirados per esse convés; e a nau ficou assi com a gente, que lhe Jorge Barreto deixou, pera a guardarem.

CONTINUAÇÃO DO MESMO ASSUMPTO.

Como Jorge Barreto teve a nau Meri rendida, os nossos, que n'ella ficavam, com a artilheria d'ella, começaram a tirar á gente da cidade, que andava na praia, e fizeram-lhe muito nojo: e Jorge Barreto foi-se ajunctar com D. Antonio, que an-

dava no esquife da nau capitaina, e Francisco de Tavora no seu batel; e foram seguindo alguns galeões, que iam fugindo contra a ilha de Queixome: e com a artilheria, que n'elles levavam, e espingardas, mataram muita infinidade de Mouros; e na companhia de D. Antonio iam Francisco de Melo, Pero Gomes, Rui Dias (filhos de homens honrados de Alemquer), e Simão Velho, filho do commendador de Almourol, James Teixeira, Duarte de Melo, Pedr' Alvres Froes, e Antonio Vogado. Estes capitães, depois de terem pôsto em desbarato os galeões, e muitos d'elles mettidos no fundo, vieram-se recolhendo pera onde Afonso d'Alboquerque stava; o qual mandou logo Antonio do Campo, que fôsse aferrar uma nau, que stava por render: e em sua companhia ia Nicolau Juzarte, seu sobrinho, e Antonio d'Abreu, e outra muita gente: e pelejaram um grande spaço, sem a poderem entrar; porque os Mouros da nau eram Fartaquins, e defenderam-se mui valerosamente. Vendo-os Afonso d'Alboquerque n'esta pressa, mandou Afonso Lopes da Costa, que os fôsse soccorrer; e em sua companhia Antonio de Lis, filho de Alvaro Gil de Lis, de Setubal, e Antonio de Azevedo, e Bras da Silva seu irmão, e Alvaro Fernandes, môço da capella d'el-rei, e outros homens honrados, que pelejaram de maneira, que entraram a nau, e mataram-lhe muita parte da gente: e alguns, que não poderam soffrer sua furia, lançaram-se ao mar. João da Nova, que stava perto d'elles, como os viu no mar, acudiu no seu batel com Fernão

Soares, João Luis, criado d'el-rei D. Manuel, e Antoni' Anes, mestre da sua nau; e começaram totodos a pôr o ferro nos Mouros, que andavam a nado, e mataram muita parte d'elles, e outros se afogaram : e d'alli foi aferrar uma nau grande, em que havia muitos Mouros, que inda não tinham sentido o ferro dos nossos : e, começando-os a combater, chegou Francisco de Tavora no seu batel, e com elle Manuel de Lacerda, D. João de Lima, Bastião de Miranda, Pero d'Alpõe, Martim Vaz, Lopo Alv'res, criado do condestabre, e Diogo Neto, e muita gente d'armas; e chegando a bordo da nau, elle per uma parte, João da Nova pela outra, a entraram, e mataram quantos acharam dentro, sem dar vida a nenhum. Afonso d'Albóquerque, que stava em vigia do que se fazia, vendo que alguns se salvavam a nado, mandou aos capitães, « que atalhassem da banda da terra, e trouxessem todos á espada : » elles acudiram, e não deram vida a nenhum. Os Mouros eram tantos no mar, dos que se lançavam das naus, que os capitães entraram, e das que nossa artilheria metteu no fundo, que não podendo acudir, por serem os bateis poucos, e os soldados ja enfadados de matar, se salvaram muitos a nado.

N'este tempo andava Cogeatar em um parau muito esquipado, com suas arrombadas feitas de colchas vermelhas, e uma meia gavea no topo do masto, mettido na maior furia da batalha, animando os seus, « que pelejassem ; » e trazia comsigo muitos Turcos coraçones com suas espadas guarne-

cidas de prata e ouro, e muitos archeiros, sem ser conhecido dos nossos, senão per derradeiro, que o disse um Mouro a Afonso d'Alboquerque, ja quando se elle ia recolhendo pera terra, despois do desbarato de sua armada. E comtudo, mandou aos capitães, nos seus bateis, e a Jorge Barreto de Crasto, « que o seguissem, e lhe fôssem tomar a terra, e investissem o parau, em que elle ia; » e quando chegaram, eram ja os Mouros tam pegados com as casas, que se lançaram ao mar, e Cogeatar tambem com elles, deixando no parau muitas espadas guarnecidas de ouro e prata, e agomias, e vestidos de brocado, e de sêda; tudo despojo de gente honrada, que lhe os nossos tomaram, e com elle se tornaram pera onde Afonso d'Alboquerque stava: e como foram todos junctos, tornaram outra vez á batalha do mar com os Mouros, que andavam a nado; e, ás lançadas, e cutiladas, mataram tantos d'elles, que de cançados de matar, não podendo acudir a tudo, se salvaram alguns: e o mar andava tam tincto de sangue, que era espanto vêl-o. Os grumetes, e pagens das naus, tambem, per sua parte, não faziam senão vasal-os com os croques, e lançar-lhes as tripas fóra; de maneira que foi feito grande estrago n'elles: e houve grumete, que so, matou oitenta Mouros. E porque isto tudo era ao longo da ribeira, receberam os nossos muito damno de um Cerame, que o rei tinha feito de madeira mettido no mar, diante das portas do castello, com a artilheria, que n'elle tinha, e com frechas. Como Afonso d'Alboquerque viu os nossos affrontados da

artilheria, mandou remar rijo o seu batel direito ao Cerame, com determinação que, acudindo todos os capitães, commetter o castello: e não fôra muita dúvida entral-o, se todos acudiram; porque os Mouros stavam tam cortados de mêdo do desbarato que viam, que houvera pouco que fazer na entrada: mas os capitães não tinham sabido sua determinação, nem Afonso d'Alboquerque cuidou que podia ser; mas a victoria, e o desbarato dos imigos lhe mostrou o que podera fazer, se todos acudiram com tempo: mas com elle não se achou mais que Antonio do Campo; e ambos apertaram rijo com os Mouros, que stavam no Cerame; e, com as bombardas, que traziam nos bateis, mataram alguns d'elles á porta do castello; que logo viram levar a rasto pera dentro da fortaleza. Os remeiros do batel, em que Afonso d'Alboquerque ia, com a revolta da peleja, embaraçaram-se de maneira, que atravessaram o batel debaixo do Cerame, e alli feriram Afonso d'Alboquerque, e a Manuel Telles de uma frechada pelo rosto, e Pero Vaz d'Orta, e Jorge da Silveira, e dous bombardeiros, e outros tres, ou quatro homens: e no batel de Antonio do Campo feriram a elle, e a Antonio d'Abreu, e cinco marinheiros. E com quanto alli foram estes feridos, apertaram tam rijo com os Mouros, que os metteram todos pela porta do castello dentro: e n'isto acudiram todos os capitães nos seus bateis; e junctos se afastaram pera fóra, e foram-se ao longo da cidade esbombardeando todas as casas. Durou esta batalha, que os nossos tiveram com os Mouros no

mar, desde as sette horas de pela menhã athé ás tres horas despois do meio-dia; em que morreram infinidade de Mouros: e os bombardeiros o fizeram aquelle dia de maneira, (porque Nosso Senhor os quiz adjudar), que não tiraram tiro, que não mettessem nau no fundo, e matassem muita gente.

Commentarios de Afonso d'Alboquerque,
tom. I, capit. 30, e 31.

DO SÍTIO E FUNDAÇÃO DA CIDADE DE GOA.

O reino de Goa foi antiguamente de gentios, e era tributario ao rei de Narsinga; e quando Afonso d'Alboquerque o ganhou, haveria settenta annos que era isento, e não lhe obedecia: e a principal cabeça d'este reino era a cidade de Goa, que stá situada em uma ilha, a que os gentios chamam Taçuari, rodeada toda de esteiros d'água salgada, e de ilhas; e em alguns passos principaes d'esta ilha, tinham tôrres feitas pera defenderem a passagem aos Mouros da terra firme: e porque o passo de Gondali era tam baixo, que de baixamar podiam passar a vau; ordenaram, que todos aquelles que morressem per justiça, e assi alguns Mouros, que fôssem tomados na guerra, se lançassem n'elle, pera que os lagartos, que ha n'aquelles esteiros, viessem alli buscar esta carniça; os quaes eram tantos, e tam acostumados acudirem a este cevo, que os Mouros, por esta causa, não ousavam de passar o vau: e

com este artificio, e com as mais tôrres, que tinham derredor da ilha, viveram muitos annos, sem os Mouros poderem entrar com elles : e a primeira povoação, que n'esta ilha de Taçuari houve, foi Goa a velha; e segundo seus edificios, parece que foi cousa grande : e a razão porque os primeiros fundadores fizeram alli seu assento, e não onde agora stá a cidade de Goa a nova, (lhe podemos chamar), dado caso que o porto, e o rio fôsse muito melhor, foi pola barra ser de pouco fundo, e não poderem entrar per ella naus, nem navios : e per curso de tempo as águas, que veem da serra de Gate, que no hinverno correm com grande furia pera o mar, foram pouco, e pouco abrindo esta barra de maneira, que ficou em altura, que podiam entrar per ella naus, e navios. Vendo os moradores de Goa a velha, que este rio, e porto era melhor, e a barra tinha fundo; que per ella podiam entrar naus, e navios sem perigo, deixaram a povoação de Goa a velha, e vieram fundar esta povoação, onde agora stá a nossa fortaleza, e fizeram alli uma cidade mui grande : e por serem homens de mar, e soffrerem mais os trabalhos, que todas outras nações, começaram logo fazer naus grandes, e navegaram per todas as partes da India : eram valentes homens, e bons frecheiros; e n'isto faziam muita ventajem a todos seus visinhos. Foi sempre Goa, em tempo dos gentios, nomeada por cousa muito principal n'aquellas partes : e havia n'ella muita gente de pe, e de cavallo; e por isso se defenderam muitos

annos contra o poder do rei de Daquem. Tinham os gentios n'ella templos muito honrados, e mui bem lavrados, onde viviam uns homens como religiosos, a que chamam Bramenes, que guardam alli suas gentilidades. Tinham por costume, que se algum gentio morria, a mulher se havia de queimar per sua vontade: e quando ia a este sacrificio, era com grandes festas, e tangeres, dizendo, « que queria ir acompanhar seu marido ao outro mundo: » e a que isto não fazia, era lançada d'antre as outras, e ficava ganhando per seu corpo pera as obras do pagode, de que era fregueza: e como Afonso d'Alboquerque tomou o reino de Goa, não consentiu que d'alli per diante se queimasse mais nenhuma mulher; e postoque mudar costume seja parelha de morte, todavia ellas folgaram com a vida, e diziam grandes bens d'elle, por lhes mandar que se não queimassem. Per este porto de Goa foi sempre a passagem principal pera o reino de Narsinga, e Daquem; e por esta causa havia n'elle muitas mercadorias, e vinham grandes cafilas de mercadores do sertão buscal-as, e traziam outras: e d'este commercio, que tinham uns com os outros, vieram os moradores de Goa a ser tam prosperos, que diziam, « que so ella, n'aquelle tempo, rendia duzentos mil pardaus. » Antre este reino de Goa, e do Daquem, pela banda do sertão, vai uma serra mui alta, e mui grande, que se chama Ogate, que divide estes dous reinos um do outro; a qual serra tinha certos passos, per onde se entrava, nos quaes os gentios ti-

520527

nham suas tôrres com gente pera sua defensão.

E postoque ao subir, esta serra seja muito fragosa, tanto que stão em cima, d'alli per diante toda a terra é chã, e muito povoada de logares mui grandes: de maneira, que esta serra fica sôbre Goa, e sôbre o mar, como um eirado. Não dou razão aqui d'esta terra; porque minha tenção é não tractar senão como o grande Afonso d'Alboquerque a ganhou aos Mouros, e não de como se elles fizeram senhores d'ella. E havendo muitos annos que os Mouros tinham ganhado o reino de Daquem ao rei de Narsinga, e eram senhores d'elle, postoque com os gentios de Goa tivessem sempre guerra, nunca os poderam senhorear; athé que o Sabaio veio ser senhor de Daquem; e este, continuando a guerra com elles, foi muitas vezes desbaratado, e outras muitas vencedor: finalmente, havidos os passos da serra per traição, veio com grande podêr de gente sôbre a ilha de Goa, e steve sobr'ella tanto tempo, athé que a entrou; e tomada a cidade toda, a outra parte do reino ganhou sem trabalho; e ficou ella cabeça principal de ambos os reinos: e vendo o Sabaio velho o sítio de Goa ser muito bom, e de boas águas, e a ilha em si muito fertil e graciosa, determinou de fazer seu assento n'ella, e tudo o mais de seu reino deixar por amor de Goa: e fez logo uns paços mui grandes, e bem lavrados; e despois de se ver alli assentado de assossego, ficou tam contente do porto, e do rio, e da disposição, que tinha pera se fazerem n'elle grandes armadas, que practicava muitas vezes com esses seus privados;

« que, pois a fortuna lhe dera Goa, que esperava de ganhar d'alli o reino de Cambaya, e destruir todo o Malabar »; porque estes foram sempre os maiores contrarios que elle teve : e quando Afonso d'Alboquerque ganhou Goa, haveria quarenta annos, pouco mais, ou menos, que o Sabaio a tinha ganhado aos gentios. Como se soube per todas aquellas partes, que o Sabaio era senhor do reino de Goa, pola muita fama, que dos tempos passados tinha, trabalharam todos de o terem por amigo; e o Xeque Ismael, e o gran' Soldão do Cairo, e o rei de Adem lhe mandaram logo seus embaixadores, procurando muito sua amizade : e porque elle dava aos estrangeiros maior soldo, que nenhum rei da India, acudiram logo a Goa muitos Rumes, Turcos, Arabios, e Persas; e com esta gente tomou muitos logares ao rei de Narsinga, e se fez grande senhor no reino de Daquem. E despois dos Portuguezes serem entrados na India, os Malabares, que eram os maiores imigos que o Sabaio tinha, se confederaram com elle, e o fizeram seu capitão-geral, e lhe offereceram muito dinheiro, e gente, e toda a outra mais adjuda, que lhe fôsse necessaria contra nós : e pera esta empresa tinha o Sabaio feito uma armada mui grossa de naus, navios, e galés no rio de Goa; a qual se stava acabando, quando o grande Afonso d'Alboquerque entrou a cidade. N'esta costa do reino de Goa ha outros portos, nos quaes, antes que fôsse tomada dos Portuguezes, havia naus, e mercadores, que agora não ha, com mêdo das nossas armadas; e tambem por-

que Afonso d'Alboquerque não consentia que houvesse nenhum tracto per toda aquella costa, senão em Goa.

Commentarios de Afonso d'Alboquerque, tom. II, capit. 20.

ENTREGA DE GOA

A AFONSO D'ALBOQUERQUE.

Partidos D. Jeronimo, e Garcia de Sousa pera vigiarem a fortaleza, (como atraz tenho dicto), steve o grande Afonso d'Alboquerque quedo toda a noite esperando que amanhecesse, e avisou os capitães do que haviam de fazer, se houvesse resistencia na entrada da cidade; e começando amanhecer, mandou-lhes fazer o signal, que lhes tinha dado. Os capitães, como o ouviram, levaram suas amarras, e vieram-se com toda a gente, (que seriam milhomens portuguezes, e duzentos Malabares), ter á galé, onde Afonso d'Alboquerque stava; e d'alli partiram, e chegando á cidade era ja menhã clara : e por não acharem nenhuma resistencia, entraram pelas portas com uma cruz diante de si : e aqui se assentou o grande Afonso d'Alboquerque em joelhos; e chorando muitas lagrymas, deu graças a Nosso Senhor por aquella mercê, que lhe fizera, em lhe dar uma cidade tammanha, e tam poderosa, sem trabalho, nem morte de ninguem : a qual cruz levava um frade de san' Domingos, e após ella ia a bandeira real, que era

de setim branco, com uma cruz de Christus no meio: e n'esta ordem foram athé á porta do castello, onde o stavam esperando os Mouros principaes da cidade, e governadores d'ella; e lançados a seus pés, lhe entregaram as chaves da fortaleza, e pediram-lhe muito por mercê, que lhes guardasse o seguro, que lhes tinha dado. Como Afonso d'Alboquerque entrou dentro na fortaleza, porque o vinha seguindo muita gente da cidade, mandou a D. Antonio de Noronha, que ficasse com cincoenta homens á porta, e não deixasse entrar nenhum Mouro dentro. Os gentios, que stavam dentro, vieram-se a elle com suas cortezias, como é seu costume, e disseram-lhe, « que elles queriam ser vassallos d'el-rei de Portugal, e star á sua obediencia: » e elle os recebeu com muito amor, e gasalhado, e mandou apregoar, sob pena de morte, que nenhuma pessoa tocasse em nenhuma cousa dos Mouros, e gentios, que stavam em Goa; mas que os tractassem como vassallos d'el-rei de Portugal seu senhor. Acabado isto, andou vendo a fortaleza, e os paços do Sabaio, que eram todos lavrados de macenaria, com jardins, e poços de água dentro: e d'alli foi ter a umas tercenas grandes, onde achou muitos mantimentos, muita polvora, e muitos materiaes pera a fazer, e muitas armas de gente de pe, e de cavallo, e muita quantidade de mercadorias, e em umas estrebarias grandes cento e sessenta cavallos; e em diversas partes da cidade se tomaram quarenta bombardas grossas, e cincoenta e cinco fal-

cões; e d'outra artilheria miuda grande quantidade: e outras muitas cousas, que deixo de screver, por não enfadar quem ler. Na ribeira stavam quarenta naus varadas, antre grandes, e pequenas, e déseseis fustas, e muita enxarcia, pregadura, e tudo o mais que era necessario pera ellas: e alli achou Afonso d'Alboquerque todas as mulheres, e filhos dos Turcos, e Rumes, que não poderam levar com a pressa, que tiveram em fugir com Milique Çufegurgi; o qual, chegando ao passo do Gondali pera passar á terra firme, foi tam grande a pressa, que muitos se afogaram no rio, e outros perderam os cavallos, e muito fato, que levavam, por não terem em que passar, senão paus atravessados uns nos outros. Afonso d'Alboquerque, como teve recolhido as mulheres, e os filhos dos Turcos, mandou-os pôr a bom recado, e guardar; e na segunda tomada d'esta cidade as fez Christãs, e casou com Portuguezes.

Commentarios de Afonso d'Alboquerque, tom. II, capit. 21.

MORTE DE AFONSO D'ALBOQUERQUE.

Afonso d'Alboquerque, como soube que era chegado outro governador, e seus imigos muito favorecidos d'el-rei, alevantou as mãos, e deu graças a Nosso Senhor, e disse: « Mal com os homens por amor d'el-rei, e mal com el-rei por amor dos homens: bom é acabar. » Dicto isto, mandou to-

mar aos Mouros todas as cartas, que levavam pera mercadores de Ormuz, em que diziam, « que se não tinham dado fortaleza a Afonso d'Alboquerque, que lh'a não dessem; porque era vindo outro governador, que faria tudo o que elles quizessem. » E porque estas novas não dessem torvação á fortaleza, que se ficava acabando, mandou-as Afonso d'Alboquerque queimar todas, e despediu os Mouros, que se fôssem; e ficou so com o secretario: e tendo ja feito seu testamento, em que se mandava enterrar na sua capella, que tinha feito em Goa, que elle ganhara aos Mouros, fez uma sedula, em que mandou que os seus ossos, despois da carne gastada, se trouxessem a Portugal; e outras palavras, que houve por escusado screver. E acabado isto, screveu uma carta pera el-rei D. Manuel, que dizia assi:

« Senhor, quando esta screvo a Vossa Alteza, stou com um soluço, que é signal de morte. N'esses reinos tenho um filho: peço a Vossa Alteza que m'o faça grande, como meus serviços merecem, que lhe tenho feito com minha serviçal condição; porque a elle mando, sob pena de minha benção, que vol-os requeira. E quanto ás cousas da India, não digo nada; porque ella fallará por si, e por mi. »

E n'este tempo stava ja tam fraco, que se não podia ter em pe, pedindo sempre a Nosso Senhor, que o levasse a Goa, e alli fizesse d'elle o que fôsse mais seu serviço: e sendo tres, ou quatro leguas da barra, mandou que lhe fôssem chamar

Fr. Domingos, vigairo-geral, e mestre Afonso, physico. E porque, com a grande fraqueza que tinha, não comia nada, mandou que lhe trouxessem um pouco de vinho vermelho, do que viera aquelle anno de Portugal. Partido o bergantim pera Goa, foi a nau surgir na barra, sabbado de noite, quinze dias do mez de dezembro. Quando disseram a Afonso d'Alboquerque que stava alli, alevantou as mãos, e deu muitas graças a Nosso Senhor, por lhe fazer aquella mercê, que elle tanto desejava : e steve assi toda aquella noite, (com o vigairo-geral, que era ja vindo de terra, e Pero d'Alpõe, secretario da India, que elle deixou por seu testamenteiro), abraçado com o crucifixo; e fallando sempre, disse ao vigairo-geral, que era seu confessor, « que lhe rezasse a paixão de Nosso Senhor, feita per san' João, de que fôra sempre muito devoto; porque n'ella, e n'aquella cruz, que era similhança da em que Nosso Senhor padecera, e nas suas chagas levava toda a sperança de sua salvação : » e mandou que lhe vestissem o habito de sanct' Iago (de que era commendador), pera morrer n'elle; e ao domingo, uma hora ante menhã, deu a alma a Deus : e alli acabaram todos seus trabalhos, sem ver nenhuma satisfação d'elles.

Commentarios de Afonso d'Alboquerque, tom. IV, capit. 45.

DESCRIPÇÃO DE SUÉS.

O logar de Sués, bemque ja fôsse grande e nobre, no dia de hoje é assás pequeno; e creio que ja fôra de todo apagado, se a armada do Turco não residira ahi. O sítio d'elle é d'esta maneira: Na frontaria e tôpo da terra, que se oppoem á parte do meio-dia, onde se vai cabar este mar, sôbre um boqueirão não muito grande, pelo qual entrando pouco spaço pela terra dentro um esteiro, ou braço de mar, vira logo incontinente ao longo da praya, caminhando escontra o logar do poimento do sol, athé se lhe oppor um montesinho, que somente, n'esta parte, se alevanta: do qual athé á bôcca, e entrada do esteiro, ficando da banda do Norte o esteiro, e terra firme; e da parte do sul a enseiada, e cabo d'este mar, todo o spaço que se contem é uma lingua, ou ponta d'arêia, muito comprida e estreita, onde as galés, e armada do Turco está varada, e situado o guerreiro, e muito antiguo logar de Sués, no qual um peueno castello, o dia de hoje, apparece; e de fóra duas tôrres altas e antiguas, como que deviam ser reliquias da grande cidade dos Heroas, que ja foi. Mas na ponta d'arêia, per onde o esteiro se mette, está um grande, e poderoso baluarte, obra moderna, que defende a entrada, e bôcca do rio; e assi mesmo vareja a praya do mar per detraz das poppas das galés, querendo desembarcar per esta parte: e álêm d'isto corre, per entre as galés, e a

praya um fossado, e per cima um vallo muito alto, que faz uma mostra como de ribanceira : de sorte que, assi tanto pelo beneficio dos homens, como pelo sítio, o logar é grandemente forte e defensavel. Ora, considerando eu na desembarcação d'este logar, pera o poder entrar, parece-me per toda a parte não ser possibil; somente per detraz do montesinho, e banda d'Aloeste; porque aqui staremos seguros da artilheria; e, apoderando-nos do monte, será grande parte pera alcançar a victoria. Porêm havemos de notar que, ao longo d'esta praya é aparcellado, obra de um tiro de bésta, e o fundo uma arêia molle atoladiça, segundo senti, apalpando o fundo, de dentro do catur; o que é assás prejudicial aos que houverem de desembarcar. A'cêrca das antigualhas e cousas, que pude saber de Sués, me foram contadas per algumas pessoas do Estreito, principalmente pelo Mouro, que me informou das particularidades do Toro; e todas ellas são as seguintes : Que de Sués tres leguas, escontra o Toro, stava a fonte de Moysés; e confessam os Mouros, e visinhos, dál-a Nosso Senhor aos Judeus per milagre : e assi mesmo teem em suas memorias, que n'este logar houve antiguamente uma grande cidade, da qual, dizem, inda agora parecerem alguns edificios : o nome d'ella me não souberam dizer. Tambem me contaram, que n'outro tempo os rêis do Egypto quizeram abrir umas fossas do Nilo, onde stá a cidade do Cairo, athé Sués, pera fazer em estes mares navegaveis; e que inda se pareciam o dia d'hoje; pos-

toque a longura do tempo as tinha quasi gastadas, e entupidas : e que, os que caminhavam do Toro pera o Cairo, de necessidade haviam de passar per ellas. Alguns me disseram, « que a occasião d'esta aberta não fôra fazer communicar o Estreito com o rio Nilo; mas trazerem água do rio á cidade, que hi stava. Perguntei-lhes, « que terra ia de Sués athé o Cairo? » Disseram-me, « que um campo muito chão, cheio d'arêias e sterile, sem nenhuma agua; e que de um logar athé o outro era caminho de tres dias, andando muito de vagar, em que podia haver obra de quinze leguas : e que em Sués, e assi per derredor, chovia mui raramente; e quando acontecia, se tinha em muito : e que todo o anno ventavam n'elle os ventos nortes com grande força. » Isto é o que pude tirar ácêrca d'este logar.

D. João de Castro. — *Roteiro.*

REFLEXÕES A EL-REI D. SEBASTIÃO

A'CÊRCA DA JORNADA DE AFRICA.

Dizem os prudentes, « que o officio de bom rei, mais consiste em defender os seus, que offender os imigos : e que tanto é isto verdade, que nenhuma cousa ganhariam os principes illustres nas victorias havidas contra os seus imigos, se d'ellas não resultasse a seguridade de seus vassallos. » N'este ponto se lamentam muitos; porque vêem ao pre-

sente que toda a guerra, que se ha-de fazer a Mouros, se faz antes, sem Vossa Alteza o saber, a Portuguezes : e por conclusão, não falta quem diga « que antre pressa, e diligencia ha grande differença; porque a diligencia não perde occasião, e a pressa não espera por ella : e muito maiores inconvenientes se seguem da muita pressa, que da pouca diligencia; porque os muito accelerados choram o que perdem de seu, e os pouco diligentes o que não ganham de alheio. »

Estes são os principaes artigos do libello, que se fórma contra Vossa Alteza : agora direi, o que por parte de Vossa Alteza, se póde dizer :

Primeiramente digo, que os grandes spiritus são acompanhados de grandes speranças; polo que, mais cuidam nas grandes empresas, que na facilidade d'ellas; e pola maior parte pensam que aos grandes acommettimentos, quando não vão de todo fóra do caminho da natural razão, não faltam favores divinos. Vossa Alteza, fundado n'esta opinião, como se determinou, com vida honrada, ou com morte gloriosa, dar signal de seu spiritu, não póde soffrer dilação, e crê que a victoria não stá nas mãos dos homens, mas na vontade de Deus : polo que, offício de principe magnanimo é perder o mêdo a grandes empresas, por perigosas que sejam; e o successo d'ellas deixal-o á disposição do Senhor.

Digo tambem, como se não póde sempre acertar; que são mais toleraveis os erros commettidos com sobejo esfôrço, que os em que muitos cahem per

fraqueza : porque nas cousas grandes, grandes perigos nunca carecem de louvor; e a fraqueza é acompanhada de perpétuo vituperio.

Tambem se póde dizer que, quando Vossa Alteza se não póssa purgar de algum erro, a culpa se póde diminuir com o exemplo de grandes principes, que com o mesmo spiritu cahiram em grandes trabalhos. San' Luis, rei de França, por fazer guerra com mais ardente zêlo, que conselho, foi de uma vez captivo, e de outra morreu de peste sôbre Tunes. Imitou n'isto o sancto rei Josias, que, por entrar em batalha, (que podia mui bem excusar), morreu elle, e com elle toda a sperança de Jerusalem.

Passo por muitos exemplos antiguos, por não enfadar a Vossa Alteza : dos modernos direi alguns. O imperador Maximiliano, sendo mui illustre principe, fez entradas em Italia, e em algumas outras partes, não somente sem fruito, mas tambem com alguma diminuíção dos principes do imperio, e do seu credito. Tenho dicto o necessario. Que diremos do imperador vosso avô? Comtudo não deixou de commetter cousas dignas de reprehensão, e de receber d'ellas mui graves damnos : como foi a entrada, que fez em Provença : como foi a empresa d'Argel, fóra de tempo : e como foi tambem o cêrco de Metz.

Dir-me-hão, de que servem estes exemplos? responderei, de se ver que se n'esta passada de Vossa Alteza houver algum erro, este fica desculpado com o exemplo e auctoridade de tam excel-

lentes principes, que com muito maior experiencia, foram enganados com os cegar o demasiado desejo de glória: e não é para espantar de Vossa Alteza, com muito menos edade, e com o mesmo ardor de spiritu, cahir em os mesmos inconvenientes: quanto mais, que esta passada não será de todo sem fruito; porque haverá visto com os olhos o sítio d'Africa, como n'esta prophecia de trabalhos vê quanto se deve aos homens, que padecem fomes, sêdes, frios, calmas ardentissimas, e poem a vida todas as horas em risco por serviço de Deus, e de Vossa Alteza: intenderá tambem como se a guerra d'aqui per diante ha-de fazer: aprenderá tanta doctrina, que por ella se póssa dizer, que foi a jornada mui bem empregada.

Esta a defesa com que venho por parte de Vossa Alteza: athé-qui chegam minhas lettras; se d'aqui per diante Vossa Alteza insistir em contrastar o tempo a que a lei de Deus quer obedeçamos, busque-se outro melhor lettrado; porque não me atrevo a defender a causa: pois se faltar dinheiro, se faltarem mantimentos, e não se podendo remediar a gente que stá juncta, se ajunctar outra; muito mais se vier uma grande hinvernada; se, assi pola falta de cousas necessarias, como pola contrariedade do tempo, começarem a morrer as bêstas, e despois os homens; veja Vossa Alteza quam grande será a festa dos Mouros, e quanta a tribulação dos Christãos!

Não tenho os Mouros por tam pouco guerreiros que sperem batalha campal, vendo que sem lança,

e sem espada podem ser desbaratados os nossos. Os frios, as chuvas, as lamas, as serras, o hinverno defendem as terras. Marchar ao presente não é possibil : star encerrados nas cidades não é honra : pera combater Féz ao presente, não ha tempo, nem apparelho ; e aindaque se despejasse, não era prudente tomar uma tam grande cidade em tempo, que se não podesse logo fortificar.

Pois, senhor, de que servirá logo tanto trabalho, e tanta despesa sem fruito? Não fallo dos juros, que fidalgos teem vendido; nas joias empenhadas; nas lagrymas das mulheres; na pobreza da gente nobre; na miseria dos que pouco podem. Gaste-se tudo, e consuma-se por serviço de Deus, e de Vossa Alteza; mas seja em tempo que aproveite : em tempo porêm que a perda stá tam manifesta, o ganh o tam duvidoso, pera que quererá Vossa Alteza que, quando o senhor Deus offerecer uma occasião pera seu serviço, não haja em Portugal forças pera se lançar mão d'ellas?

Da guerra não se desista : haja os fronteiros necessarios : os exercitos vão per diante : haja menos damascos, e mais caçoletes : menos perfumes, e mais lanças : tenha-se muita conta com a justiça, porque não falte o favor divino; com a fazenda, porque não falte o melhor, e mais necessario; e que, com a grande vexação dos pobres, não haja de se offender gravemente a Deus : ajuncte-se dinheiro de vagar; o que se poderá mui bem fazer, se a arithmetica fôr melhor executada, que ora é : cresçam as speranças pera quem as merecer : e

sobretudo os olhos stejam sempre firmes no ceo: sperem-se conjunções que não poderão muitos annos tardar. D'esta maneira quem poderá, quando fôr tempo, resistir a Vossa Alteza?

Entretanto, vença-se a si mesmo Vossa Alteza; que é a mais illustre victoria que póde ser: dome seu spiritu; amanse a grandeza de seu coração. Nas fronteiras se aquente a guerra o melhor que fôr possibil: o metter de resto se guarde pera quando o senhor Deus offerecer melhor e mais conveniente tempo; porque quem não o spera, não somente vai contra a regra da prudencia; mas tambem corre grande risco de, com o pretexto da fe, tentar a Deus.

D'esta maneira alcançará Vossa Alteza as victorias, que pertende, com glorioso nome seu, e com muito accrescentamento da sancta fe catholica.

D. Hieronymo Osorio, *Carta a el-rei D. Sebastião.*

EVORA GANHADA AOS MOUROS

PER GERARDO GIRALDES, POR ALCUNHA *SEM PAVOR.*

Reinando em Portugal el-rei D. Afonso Henriques, houve um homem de geração nobilissima, natural da Beira, chamado Gerardo Giraldes, ao qual, por ser animoso e arriscado nas batalhas, deram por alcunha *sem pavor.* Este cavalleiro tendo

servido animosamente a seu rei, e ganhado pera si grande fama, succedeu commetter um crime, por onde intendeu, que sendo preso, perderia a vida: e, postoque alguns calem a qualidade do delicto, não faltam outros, a quem pareça que foi morte de um grande privado d'el-rei, ao qual Gerardo matara em desafio. Fôsse o crime de qualquer qualidade, e condição que quizesse, elle se não teve por seguro nas terras d'el-rei D. Afonso; e com muitos homiziados, e gente perdida, se lançou em Alemtejo, onde fazia grandes roubos, tanto nas terras dos Mouros, como nas dos Christãos; polo que, de uns e outros, era seu nome temido em todo extremo: e tanta gente acudiu a lhe fazer companhia, convidada de sua fama, que chegou a ter quinhentos e vinte e seis de cavallo, e grande numero de infanteria; em fórma que ja não commettia assaltos escondidos, a modo de salteador; mas publicamente dava rebates, como imigo favorecido da fortuna. Alguns logares de Mouros o tinham por amigo, e lhe acudiam com certas medidas de pão, e cevada, porque lhe não destruisse as novidades: e com estas gages, e outras similhantes, trazia os seus prosperos e bem guarnecidos; mas, como aquelle offício não era conforme com a nobreza de seu animo, nem com o amor, que tinha a seu rei, e á sua patria, determinou fazer alguma obra famosa, com que se recompensassem os desserviços passados, e se pozesse em esquecimento a quebra recebida em sua reputação: e despois de varios discursos feitos sôbre esta materia, deliberou comsigo

uma façanha egual á grandeza de seu animo, qual foi cobrar de podêr de Mouros a insigne cidade de Evora, antigua morada do capitão Sertorio, e uma das mais nobres e leaes do reino. Era o caso arduo, e requeria muita vigilancia na execução; porque se havia de fazer mais per manha, e ardil de guerra, que per fôrça de combates; e se o negocio lhe sahisse em vão, temia perder-se de todo ponto; porque se haviam de conjurar em sua destruíção todos os Mouros de Alemtejo, que então o tinham por amigo, e o consentiam viver dentro em suas comarcas. Todos estes inconvenientes occorriam ao animo de Gerardo, e a todas as grandezas d'elle dava gentil sahida, e buscava vasão. Vivia elle com todos os seus em um castello, que fundara na serra que chamam de Montemouso, na propria provincia de Alemtejo, cujas ruínas se vêem no tempo d'agora; conservando em si o nome de seu fundador : e deixando n'elle seus companheiros, tomando so cinco em sua companhia, se foi á cidade de Evora, com pretexto de fallar com o alcaide d'ella, e tractar alguns negocios de importancia : e postoque os Mouros se não fiassem muito d'elle, temendo que, á conta de seu damno, quizesse adquirir a graça d'elrei D. Afonso, que ja trazia as armas victoriosas pelas terras de Alemtejo; todavia o deixaram entrar na cidade, vendo que vinha pouco acompanhado, e queria negociar com quem se não enganaria facilmente. Tractou Gerardo com o alcaide muitas cousas encaminhadas á conservação e prosperidade dos Mouros, tractando duramente as cousas d'el-

rei D. Afonso, e publicando mil males d'elle; tudo a fim de segurar seu partido : e despois de ver o barbaro inclinado á sua parte, lhe disse : — « Que determinava, com um ardid de guerra, desbaratar a el-rei de modo que em muitos annos não erguesse cabeça, pedindo que, pera esta occasião, lhe não faltasse com algum soccorro de gente bem encavalgada; porque os seus favorecidos emprendessem o negocio mais facilmente. » Deu o Mouro credito a tudo; e prometteu de lhe não faltar, sendo requerido : e tractando-o como amigo, o teve comsigo dous dias, nos quaes Gerardo, sem descobrir seu animo, ponderou miudamente a fortaleza da cidade, e a vigilancia que havia em sua guarda, com todas as mais cousas tocantes á sua defensão : e despois de se partir do alcaide, virando os olhos uma, e muitas vezes pera a cidade, acabou de assentar comsigo o modo de a conquistar per um ardid subtilissimo, e cheio de grandeza de animo; o qual nunca fiou de outro nenhum, senão de si proprio. Tornando Gerardo a seu castello, e chamando seus companheiros, lhes fallou assi :

— « A experiencia das cousas, o discurso do tempo, e a companhia dos trabalhos, vos terão abonado minha vontade e animo, de modo que tenho por desnecessarias palavras pera me acreditar comvosco; e fundado n'esta verdade, vos confesso que nunca tive tanto gôsto de vossa companhia, que no meio d'elle me não sobresaltassem mil temores do perigo de cadaum de vós, polo remedio do qual

eu dera quinhentas vidas. Vejo que a ventura nos favorece de modo, que vivendo entre imigos, somos amados, e temidos d'elles: e sahindo de nossas terras, so com armas vestidas, e alguns sem ellas, stamos todos ricos, e senhores dos campos, em que vivemos: mas juncto com isto me lembro, que a prosperidade da ventura não é, nem póde ser mui duravel; porque os Mouros, que hoje nos favorecem, como é mais per odio d'el-rei D. Afonso, que per amor que nos tenham, facilmente nos procurarão todo o mal, que poderem, tanto que o tempo fizer alguma mudança. Vejo tambem, d'outra parte, a fortuna próspera do rei a que temos offendido, e a quem devemos sujeição, e vassallagem; em cujas mãos se cahirmos, é certa a pena merecida polos desserviços, que fizemos athé-gora: e o que sôbretudo sinto, é o affrontoso nome de ladrões e rebeldes, com que seremos tractados em quanto durar o tempo; o qual nos fará indignos, por nos terem por parentes, e amigos aquelles que na verdade o são. Per onde andei sempre buscando algum meio, que nos livrasse d'estes inconvenientes, e fôsse bastante a nos restituir a honra perdida, o qual tenho entre mãos tam accommodado, que duvido se se poderá achar outro similhante; e tanto o tenho por mais certo, quanto o fim d'elle stá pôsto na fortaleza de vossos braços, costumados a sahir vencedores de todos os perigos: e porque na brevidade da obra stá grande parte do bom successo, vos não detenho a contar qual a empresa seja, nem o modo, que se ha-de guardar no stylo

d'ella; porque como vos hei-de acompanhar em tudo, em mi vereis o que vos convem fazer. Agora vos encommendo, que provídos de armas, e mantimentos pera dous dias, stejaes promptos pera nos partirmos a noite seguinte a cobrar nossa honra, e fazer a Deus, e a el-rei D. Afonso um serviço merecedor de perpétua fama, pelo qual ficaremos admittidos á sua graça. »

Feita esta breve práctica a seus companheiros, se começou Gerardo de armar, e prover todas as mais cousas necessarias ao combate; e cerrando-se a noite, sahiu de seu castello per caminhos differentes, d'onde levava o intento : e postoque os Mouros, que viviam perto, soubessem como sahia, cuidando que fôsse fazer alguma cavalgada em terra de Christãos, como costumava, não fizeram nenhum movimento. Na seguinte noite deu Gerardo volta sôbre a cidade de Evora, e chegando pouco menos de meia legua contra a parte occidental da cidade, pera onde agora stá fundado o mosteiro de san' Bento, que é de religiosas de san' Bernardo, se deteve detraz de um serro emboscado entre mattas de sôbro, e outras arvores, que alli havia, onde descobriu aos de sua companhia o proposito que trazia de ganhar a cidade de Evora; mandandolhes que o aguardassem alli com todo o silencio possibil, e se occupassem, entretanto, em cortar paus d'aquella matta, e afeiçoal-os a modo de trancas, pera o effeito que despois se viu; em quanto elle, sem nenhuma outra companhia, nem soccorro, ia descobrir as vélas de uma atalaya, que hoje se vê

no outeiro de san' Bento, onde stava por sentinella um Mouro com uma filha sua; e d'alli quando sentiam algum rumor, faziam suas almenaras a outra tôrre da cidade, e avisavam o que convinha. Cobriu-se Gerardo de ramas, por se não differençar do outro arvoredo, e chegou juncto da tôrre, a tempo tam venturoso, que o Mouro dormia, e a filha encostada na janella da tôrre, que ólha pera o nascente, stava presa de um saboroso somno; bem descuidada de quam perto tinha o fim da vida. Alegrou-se o animoso cavalleiro sôbre modo, vendo quam bem se lhe encaminhavam suas cousas: e lançando de si a rama, de que vinha coberto, subiu com ligeireza notavel pela parede da tôrre; que não tem porta, nem outra nenhuma entrada mais que a janella onde a Moura stava, e se subia a ella per uma scada de mão, que se recolhia dentro, tanto que subiam as vélas; e chegando á Moura, a lançou sôbre os penedos, em que a tôrre stá fundada, com tal impetu, que logo perdeu a vida; e achando dentro em uma pequena abobada, que tem, o pae entregue ao somno, lhe tirou a cabeça de um golpe, levando-a junctamente com a da môça nas mãos, pera próspero indicio de sua boaventura; e animando seus companheiros, apartou alguns cento e vinte de cavallo, mandando-lhes que fôssem fazer trilha contra aquella parte, onde agora stá fundada a casa de Nossa Senhora do Spinheiro, athé ouvirem o rumor e gritos da cidade; e elle, com o restante da gente, se foi direito á tôrre da atalaya, e subido n'ella, fez signal com o fogo que

accendeu, que havia Christãos contra aquella parte. Respondeu-lhe a tôrre da cidade; e logo se appellidou a gente toda; e o alcaide, póstos em som de guerra, sahiu ao rebate; mandando primeiro suas escutas, e descobridores, de quem foi avisado « que havia gente de cavallo no campo, aindaque a trilha não era de muita cópia » : e, certificado d'isto, o alcaide sahiu fóra dos muros com a principal gente-de-armas, que havia na cidade, cuidando de fazer uma gentil cavalgada; e com o alvorôço de seguir os Christãos, não advertiram em fechar as portas, nem houve quem se temesse de ser acommettido. Mas Gerardo, que não perdia ponto, acudindo pouco despois do alcaide ser partido, se apoderou da porta da cidade, e metteu per ella sua gente, sem alvorôço, e sem a escuridão da noite deixar ver o que era, nem reconhecer aos Mouros ser gente contrária, senão a tempo, que as mortes, e destruições lhe descobriram a verdade. A confusão era grandissima em todas partes; porque os Christãos mettiam a espada em quanta gente se lhes oerffecia; sem perdoarem a grandes, nem pequenos: e se achavam alguma porta com ferrolho, corrian-o, pera que os moradores não podessem acudir aos que appellidavam por soccorro; e ás outras, que tinham somente armellas, mettiam-lhe per ellas os paus feitiços, que traziam ja pera este fim : e com tanta ordem, e diligencia se fez tudo isto, que quando os gritos, e vozes das atalayas avisaram o alcaide do engano, ja os nossos stavam senhores de todas as fôrças : e quando quiz dar volta pera a

cidade, achou a Gerardo, e a seus companheiros, que lhe defenderam a porta com admirabil esfôrço, e o entretiveram ás lançadas; athé que, chegando os cento e vinte, que foram fazer a trilha, e dando-lhe pelas costas, os romperam, e pozeram em desbarato; accrescentando n'elles o temor, não so o damno, e perda da cidade, mas a confusão da noite, e gritos das mulheres, e mininos, que subiam ao ceo: e, desconfiando ja de cobrarem o perdido, se pozeram em fugida; tendo pera si que stava dentro na cidade D. Afonso: que de menor podêr não criam que se podesse ganhar cousa tam importante, nem que bastasse outrem a emprender tam arduo negocio como aquelle. Não curaram os nossos de seguir alcance; mas entrando dentro na cidade, acabaram de assegurar alguns logares fracos: e começando despois de ir abrindo cada porta per si, davam licença aos Mouros pera se irem onde quizessem, so com o vestido, que tinham: e lançando-os fóra poucos a poucos, acabaram de despejar a cidade d'elles; salvo alguns, que com o amor de seu nascimento, e creação, se deixaram ficar na terra, sujeitos aos Christãos; e viveram n'ella elles, e seus descendentes, athé o tempo d'el-rei D. Manuel, de gloriosa memoria, que os mandou lançar fóra do reino. Concluídas todas estas cousas, com gentil ordem, largou Gerardo o saque da cidade a seus companheiros, onde se alcançou um riquissimo despojo, com que todos ficaram aproveitados: e, quintando estas riquezas, se fez do quinto um famoso presente,

que mandou a el-rei D. Afonso, com as novas de sua próspera ventura; pedindo-lhe encarecidamente, que fôsse sua mercê de mandar pôr côbro na cidade, e provel-a de maior numero de defensores; e receber em sua graça a elle, e aos mais, que com elle se acharam em similhante feito. Tam alegre foi pera el-rei a nova d'esta empresa, que, além de lhe perdoar, e os admittir todos á sua graça, não quiz que outrem tivesse a alcaideria da cidade em sua mão, senão Gerardo Giraldes *sem pavor*, a quem fez outras muitas mercês; e a Pedr'Alves Cogominho (que foi o que levou a embaixada) fez doação de muitas herdades, na propria cidade, e outras vantajens dignas de tam alegre nova: e porque os Mouros não tornassem a pôr a cidade em apêrto, mandou el-rei muita gente-de-armas pera Evora, e com ella os cavalleiros da nova ordem, a quem se assignou uma parte da cidade, que hoje chamam a Freiria, onde tinham sua igreja, e um hospital pera curar os que sahiam feridos das batalhas, que tinham com os Mouros.

Fr. Bernardo de Brito. — *Chronica de Cister*, livro V, capit. XII.

O PALACIO DA CORTEZIA.

Apartaram-se as nuvens, de que o ceo todo stava toldado, como de negro lucto, e descobriram a

face do mais fermoso dia, que aos nossos olhos alumiou o mundo; e, á parte esquerda do penedo, a mais fermosa terra, que pisaram pés humanos. O mar não parecia ser aquelle, que pouco antes viramos, antes ja outro, nos dava licença, que per cima de suas ondas mui humildes, que pouco havia, de suberbas ameaçavam as strellas, o fôssemos passeiando em um batel pequeno, em que, com os brandos remos ferindo as ondas, que de crystal se afiguravam, desembarcámos na praia da ilha, que conhecida no mundo por fermosa, de fermosura propria, de *Fermosa* tomou o nome. Pela terra nos estendemos, desejosos de satisfazer, no terreno fresco, e amigo da propria natureza, o dispendio, que causou o mar, seu adversario. Não tinhamos andado da praia muito spaço, quando nos achámos n'um gracioso plaino que, alcatifado per uma parte, e toldado per outra de variedade de árvores, e flores, parecia stancia consagrada ao chôro das antiguas semideas. Aqui, se via o donzel fermoso, que na fonte fria accendeu em si o fogo de si mesmo, em que consumiu a vida miseravelmente: aqui, a namorada Clicie, com o rosto inclinado pera a parte do ceo, d'onde descobria o ingrato amante as douradas faces, que desdourou tammanha fermosura com tammanha ingratidão. Aqui, tambem se via o môço bello, por quem deixaste, o' bella Ericina! o teu Marte, e o teu Vulcano; e por quem, pola baixa terra, trocaste mil vezes o terceiro ceo. Aqui, finalmente, a cecem branca, o lirio roixo, a rubicunda rosa, o nardo alegre, e açafrão salutí-

fero, se viam desenrolar as tranças bellas, em companhia do murice precioso, e d'outras flores, que de mil côres variavam o prado, tam rico d'ellas, que com nenhum outro logar foi nunca o ceo tam liberal no mundo. Entre as hervas, e boninas, um ribeiro limpido, com um brando murmurinho, discorria, levando ao mar, de ouro, e de crystal, tributo rico; de que confessa Thetis, que de nenhum outro recebeu maior thesouro. Não faltavam no ameno bosque avesinhas que, brincando, viçosas, pelos ramos, despertavam nos corações, amorosos pensamentos, com o canto dos versos alternados, com que umas ás outras se respondiam; imitando a musica, de que usâmos no monte os pastores. Na frescura d'esta floresta graciosa, descuidados da ventura, que nos sperava n'ella, determinavamos passar a tarde; quando pelo recôsto abaixo de um alto monte, vimos descer duas donzellas sôbre palafrens acobertados de finissimo brocado; e em seu seguimento, cavalleiros que, ao parecer, traziam em sua guarda as armas aprestadas. Roupas roçagantes vestiam ambas, uma de verde, outra de téla branca recamada d'ouro que, com perolas, e pedraria, compunham graciosa laçaria, com taes lavores, que a materia, sendo tam rica, ficava ainda no preço inferior ao artificio. Despois que d'ellas fomos, na nossa lingua, cortezmente saudados, com semblante alegre nos disse a que chegou primeiro: — « Uma mercê vos venho a pedir, senhores, da minha parte, e de minha companheira; mas quero, primeiro que a peça, tomar-vos a palavra, que não

haveis, em nenhum caso, de negar-m'a.» A magestade, que cadauma representava na pessoa; a gentileza, que mostrava no aspeito; e a confiança com que fallou esta, que de mais edade parecia, nos tiveram suspensos o spaço, que bastava pera darmos a intender que, ou estranhavamos o caso, de pouco experimentados, ou de descortezes, commettiamos erro na policia. Eu então, que o senti mais, por menos confiado, tomando a mão aos companheiros, respondi:—«Se em nós ha cousa em que caiba satisfazermos ao desejo, que ja temos obrigado a vosso serviço, por tanta gentileza, podeis-nos mandar o que fôr mais vosso gôsto, com condição, que não ponhaes nome tam improprio de pedir mercê ao que da vossa parte propriamente será mandar, e da nossa obeceder ao que mandardes.» —«A graça, que de vós queremos (replicou donzella), e chamai-lhe vós como quizerdes, com tanto que se nos faça, é que façaes hoje digna de vossa presença a morada, em que habitâmos n'aquelle outeiro, que vos stá defronte. E não se vos faça difficultoso o trabalho da subida, que achareis la satisfação d'elle, polo menos na vontade dos que ja la por vós esperam.»—«A necessidade em que nos vemos (lhe respondi) nos obriga que acceitemos o gasalhado com que nos convidaes, quando nos faltara cortezia, ou confiança pera vos obedecer.» A estas palavras a dama respondeu sorrindo-se:— «Postoque quizera dever este favor á vossa vontade, antes que á vossa fortuna, eu comtudo me dou por satisfeita com o gôsto da vossa

companhia. » Com o remate d'estas ultimas palavras, tomaram a estrada pelo monte arriba, servindo-nos de guia no caminho, como strellas aos mareantes : e um pouco afastadas de nós, deixaram comnosco escudeiros de pe, que nos foram acompanhando athé o cume do monte. Não eramos bem chegados ao edificio, que de longe descobriamos, quando, ao som de uma corneta, enxergámos calar-se a ponte, que entestava no portal do pateo, e sahir per elle uma companhia de donzellas tam fermosas e bem ataviadas, que se via o monte alevantado em competencia com o ceo, que ja se vinha, por ser tarde, ornando tambem de suas strellas. Uma d'ellas, que na majestade e respeito com que a tractavam as outras, parecia superior a todas, com affabil aspeito nos recebeu : e com palavras de cortezia, que obrigam tanto peitos generosos, nos foi encaminhando pera o pateo, que servia de recebimento na entrada do sumptuoso edificio. De mistura comnosco ia a honesta companhia de donzellas, qual de um, qual d'outro travada, com mostras raras de amizade singular : e per uma scada spaçosa de porphydos, e alabastros finissimos fabricada, nos guiaram a uns aposentos, em que a industria humana se esmerou na obra, quanto a natureza na materia d'ella. Entrando em um aposento, que no coração stava de todo o edificio, descobrimos a imagem de uma donzella, que a cadaum dos que entravam, com honesto riso e presença graciosa, parecia offerecer o gasalhado, em que claramente viamos o retrato

da verdadeira *Cortezia*. Stava a imagem alevantada sôbre uma columna fermosissima de marmore, com uma lettra scripta ao redor por circulo, que dizia :

Nem morte mudará meu pensamento.

Era o retrato tam bello, que se afigurava, aos que de novo entrámos no aposento, que não carecia de spiritus vitaes, com que, como se cousa viva fôsse, ao parecer se meneava. Bem quizera cadaum de nós perguntar, no caso, pelo original de retrato tam raro, e qual fôsse a significação do mote, e de outras cousas, de muitas que na grande sala se nos offereciam. Mas a donzella, que das outras era superiora, conjecturando o desejo, que tinhamos, do espanto em que nos via, nos disse: — « No que desejaes saber, sereis com brevidade satisfeitos : tenha porêm agora, na satisfação, o primeiro logar nossa vontade, que é mais justiça que gôsto satisfazer-se primeiro.» Isto dicto, a um aceno seu, se descobriram as mesas, que umas com variedades de iguarias, e outras com vasos riquissimos, stavam ja na guarda-roupa postas : a que, assentados, nos serviram com tanta pontualidade, que nem ao desejo, nem ao appetito faltou cousa, que creasse a natureza, nem a industria humana inventasse no mundo. Em quanto durou o splendido banquete, ardiam no aposento riquissimas caçoulas, e soavam sonorosos instrumentos; porque nenhum dos sentidos mais nobres deixasse de ter, em tudo, sua particular satisfação. Levantadas

as toalhas, sôbre a mesa, Clemenia, que este era o nome da donzella principal, com muita graça começou uma historia, com que a todos deixou satisfeitos de tudo quanto desejavamos saber, dando-lhe principio d'esta maneira :

— « Sabereis, hospedes illustres, que este sumptuoso edificio, que vêdes, é consagrado á *Cortezia;* e foi edificado n'este monte per industria da fermosa Dinabella, princeza do gran' Catayo, cujo retrato é o que tendes diante. E porque do princípio saibaes o caso de cuja noticia vos vejo tam cubiçosos, do princípio vol-o quero referir. Reinava no reino antiquissimo do Catayo, n'estes annos ultimos de nossa edade Bellidoro, descendente do tronco illustre da fermosa Angelica, e de Medoro, o qual da raínha Floriana houve esta so filha, que per morte da mãe, que amava muito, lhe ficou no bêrço pera allívio de suas saudades. A princeza Dinabella, despois que chegou aos annos de discrição, sendo tam bella na pessoa, quam digna de imperio, como o proprio nome, e o retrato á vista, e aos ouvidos manifestam, era tam altiva de sua condição, ou tam affeiçoada á honestidade, que, resistindo á vontade do pae, não queria acceitar o stado, que ao proveito, e augmento de seus reinos competia. Respeitando o pae a futura successão, de que pendia a segurança de seus stados, por inclinar a princeza ao pensamento, que elle tinha, lhe offereceu a escolha do sposo, a que mais se affeiçoasse. Com este presupposto, fez apregoar umas festas na sua côrte, pera as quaes em-

prazou todos os rêis, e principes comarcãos, passados carteis, e seguranças, em que manifestava seu intento. De várias partes se ajunctaram na côrte d'el-rei Bellidoro, no termo aprazado, muitos cavalleiros de extremado preço em competencia de tam alto premio. Mas succedeu que, ficando elles rendidos á fermosura da princeza, ella com o pensamento livre, ficou triumphando de tantos corações, de que a fazia, com segurança sua, victoriosa tam extremada fermosura. E como o principe de Arima, insigne entre os principes das Platarias, assi nas justas, e torneios, como no serviço da princeza, mais que todos se assignalasse, lhe ficou ella menos affeiçoada, como aquelle em quem descobriu pensamentos tam encontrados a seu proposito. Vendo pois aquelles cavalleiros e senhores mal satisfeita Dinabella de suas pessoas, antes offendida de suas pertenções, escolheram por melhor partido tornarem-se pera suas provincias, que despender serviços sem speranca alguma de satisfação. Mas o principe de Arima, que determinava vencer a fôrça da ventura com o trabalho, e industria de sua pessoa, deixou-se ficar no Catayo, occupando-se em várias empresas de cavalleria, por dobrar, com o merecimento d'ellas, o animo de Dinabella á sua opinião. N'este tempo aconteceu, que el-rei Bellidoro rematou o curso da vida no porto da descançada morte, deixando primeiro á filha, que de coração amava, obrigação de obediencia paternal, que dentro do limite de tres annos, em que havia de cumprir os

vinte e um de sua edade, tomasse, pera o restante da vida, o stado, que a ella, e a seus povos mais convinha. Foi este termo allivio grande da mágoa, que a princeza sentiu, por não lhe ser possibil effeituar seu desenho em todo o discurso de seus dias. Em quanto pois lhe durava o prazo de sua liberdade, conformando-se com o que lhe pedia sua condição, se passou com sua côrte a esta ilha, uma das que stão sujeitas n'este archipelago a seu imperio: e nos dous primeiros annos, dos tres que ella chamava de sua liberdade, mandou edificar estes paços, a que deu por titulo — *Stancia da Cortezia.*—E porque respondesse ao nome, que poz ao logar, a obrigação dos moradores d'elle, o dotou largamente, pera, de seus rendimentos, se dar splendido gasalhado a quantos per aqui passassem, assi estrangeiros, como naturaes. E ordenou, que per nós, seja sempre administrado este ministerio com tanta diligencia, que não nos dêmos por satisfeitas de dar a hospedagem necessaria aos que, necessitados d'ella, a vierem buscar; mas que, com sollícito cuidado, andemos per várias partes, buscando de proposito donas, donzellas, e cavalleiros, que obrigados de nossa cortezia, queiram acceitar de nós o beneficio de nossa hospedaria: que é o que nós temos por mui grande beneficio. Pera este effeito, ajunctou a princeza, das damas que tinha deputadas a seu serviço, esta cópia, que vêdes, que aqui nunca faltará, succedendo em seu logar outras de egual nobreza, em quanto não faltar o sol com sua luz ao mundo. E porque da commu-

nicação de damas, e cavalleiros, que junctos vêdes n'estes paços, assi dos que habitam n'elles, como dos forasteiros, vos não fique algum scrupulo, sabereis, que é tam sagrado este logar que, a quem n'elle acontecesse effeituar alguma bruteza contra a honestidade, sería logo visibilmente do ceo, com tal aspereza castigado, que são, por este respeito, constrangidos todos, quando voluntariamente o não fizessem, a guardar as leis da modestia, e cortezia; que serve a quem as guarda por premio de si propria. Esta foi a causa porque, com admirabil artificio, a discreta Dinabella mandou edificar, na parte direita d'esta sala, o templo sumptuoso, que vêdes dedicado á *Honestidade;* pera o qual não ha outra entrada senão esta: pela qual, entrando ao sagrado templo, achareis dependurados, nas paredes d'elle, varios retratos de donas, e donzellas, que na nossa edade, e na passada, em honestidade, e cortezia mais se abalisaram. Acabada, com apparato real, a grande máchina, obrigada da paternal obediencia, nossa princeza quiz pôr em conclusão suas vodas, e entregar ao sancto hymeneu aquelles thesouros, de que foram com ella pródigas a fortuna, e a natureza. Mas, da honestidade, e cortezia (dous esmaltes da fermosura feminina) satisfeita, foi tam cortez, e tam honesta, que propoz comsigo acceitar por sposo o cavalleiro, que na cortezia, e no esfôrço (que são o lustro do valor dos homens) a todos se mostrasse avantajado. Levada d'este pensamento, mandou muitas damas suas pelo mundo: (damas de cujo preço se podia

fiar empresa tam perigosa), com intento de lhe descobrirem n'elle, em occasiões mais arriscadas, cavalleiro, que n'ellas maior primor mostrasse, e mais esfôrço: que a tal determinava entregar, com o dominio de seus reinos, o preço de sua pessoa; constrangida da vontade, que o pae, antes da morte, lhe mostrara. Várias cousas aconteceram pelo mundo ás donzellas, que per mandado de Dinabella, fomos em seguimento d'esta empresa. Mas a sorte, que eu passei, que é so a que faz ao caso da minha historia, somente vos quero referir. Na provincia, que rega o famoso Meçon, que foi chamado antiguamente — *o capitão das águas*, — fomos eu, e minhas companheiras desembarcar uma tarde; e stando em um valle fresco, ao longo de uma praia, com alguns da companhia, logrando-nos da frescura, com que a terra nos convidava, descuidados assás da sorte, que sobreveio, succedeu, que de tres fustas, que per detraz de uma ilheta aportaram na praia, vimos desembarcar mais de sessenta soldados, que debaixo de tres bandeiras, seguiam, em tres esquadras, os capitães d'ellas, que eram tres. E marchando sem ordem, a qual chegaria primeiro pera aquella parte, onde ja do mar tiveram vista da nossa descuidada e desditosa companhia, mostraram claramente ser cossarios, que do suor alheio sustentam vida tam miserabil. As donzellas nos soccorremos ás lagrymas, cahindo na terra esmorecidas, e privadas do juizo, e dos sentidos; mas os cavalleiros, que eram sette, recorreram ás armas: de que armados com pres-

teza, e acôrdo, se apparelharam á defensa; a que se offereceram com animo tam determinado, que lhe aconteceu, primeiro que entregassem a preza, renderem as vidas nas mãos dos imigos, vendidas por seu justo preço. Nós, que ao som das trombetas, com que os que ficaram vivos festejaram sua victoria, cobrámos o acôrdo, que tinhamos perdido, per uma parte nos vimos rodeados dos amigos mortos, e per outra de inimigos vencedores, que ja de nós lançavam as mãos ensanguentadas em nosso damno. Stando n'este conflicto, vimos vir pelo recosto de um monte abaixo um cavalleiro, correndo em um cavallo arabio á redea sôlta, com tanta ligeireza, e n'elle tam desinvolto, que podia pôr espanto o animo com que, por um perigo, se vinha metter em outro menos duvidoso: mas elle, com a diligencia que lhe foi possibil, se poz aonde todos lhe podémos ouvir estas palavras, que disse com a segurança, que de si seu animo lhe promettia: — « No mau tractamento que fazeis, canalha vil, a pessoas, que sendo indignas d'elle, são tambem incapazes de lhe resistir, se manifesta bem a vileza de quem sois: soltai logo a preza que levaes; pois sendo de damas tam illustres, é tam honrada, que não compete á villania, que tendes ja mostrado. » — « Se n'isso vos vai alguma cousa (respondeu um dos capitães cossarios) chegai depressa, pois stais a cavallo; e ficareis fazendo companhia, aos que ca ficam saudosos da vossa conversação. » O cavalleiro, sem dar a estas palavras outra resposta mais que

a de suas obras, arremeçou o cavallo, enrestando a lança, e do primeiro encontro, derribou em terra o primeiro, que a elle se lhe offereceu; e do segundo, alevantou outro enfiado n'ella, que, blasphemando nos ares, rendeu ao inferno alma tam miserabil : e sacudindo a hastea com muita presteza, do peso que lh'a embaraçava, a tornou a empregar em outros, com tanto esfôrço, que primeiro que se quebrasse, com o sangue de mais de dés, tinha feito a nossas lagrymas justissimo sacrificio. Confesso-vos, que n'este passo, quizeramos não ter visto o princípio de tam valerosa resistencia, de que collegiamos, que não colheriamos outro fruito mais que ver n'ella o fim desastrado de tam valeroso cavalleiro. Porque, sendo ainda os imigos, que stavam vivos, mais de quaranta, que podiam menear as armas, suspeitavamos, no caso, mais depressa qualquer successo infelice, que o fim ditoso, que lhe despois vimos.

N'este tempo, a maldicta caterva dos cossarios, todos de trepel, junctos n'um corpo, arremetteram contra o nosso combatente, e o rodearam per todas partes : mas elle se mostrou tam desinvolto que, recebendo com segurança em si os golpes dos imigos, e apertando na mão a espada, per entre todos lançou o cavallo, e atropellando, e ferindo a uma e outra parte aquella infernal esquadra, passou á carreira, e no remate d'ella, deixou o terreiro alastrado de mais de sette corpos desamparados das almas miseraveis. Não foi o

damno, que no fim d'esta jornada o cavalleiro recebeu, de mais quantia, que uma ferida pequena na perna esquerda, de que menos sangue se derramava, que nas lagrymas de nossos olhos, por se nos afigurar maior o damno : costume certo do damno, que muito se receia. Voltou com muita pressa o defensor da nossa liberdade sôbre os cossarios, que ja o serviam de mais longe com os tiros, escarmentados do prejuizo, que de perto os companheiros receberam no primeiro encontro: mas mui pouco lhe valeu a sua cautela; porque elle os buscava nos postos que tomavam por valhacouto, servindo-se da ligeireza do cavallo, que com ella a todas partes voltava. Mas um dos capitães, mais acordado, vendo aquelle destroço que, a cavallo, fazia nos seus o esforçado cavalleiro, com uma lança lh'o atravessou de parte a parte; parecendo-lhe que assi escaparia mais a seu salvo ao vigor de sua fortuna. O cavallo, da ferida, cahiu morto no campo; e o cavalleiro, com espantosa desinvoltura, desoccupou a sella; e, pôsto a pe, com a mesma destreza, maltractava os imigos de maneira, que não so desesperaram de ficar com a preza, e com a victoria, mas perderam as speranças de escapar algum a vida de braço tam valeroso. Levados d'esta desesperação, e da malicia propria, inventaram aquelles infames peitos um artificio, que a elles serviu de salvação, e a nós de sobresalto, em que bebemos outro trago de fel mais amargoso; e foi, que cadaum dos tres capitães se apartou com cadauma de nós a sua parte,

um desviado de outro distancia larga, em quanto o nosso cavalleiro com os outros se afrontava; e lançando mão de seus terçados, determinavam tomar vingança na nossa innocencia do sangue dos companheiros, que viam sparzido pela terra. E porque todas tres não podiamos junctamente ser soccorridas do nosso defensor, stavamos ja todas em um mortal trespasso. Vendo pois o cavalleiro, que toda a diligencia, que obrasse nas armas, não sería bastante á defensão d'aquellas vidas, que elle, com egual vontade, pertendia livrar de tam perigoso trance, recorrendo a outras armas, que mais depressa rendem corações, que as de ferro e aço aos que maltractam; com muita brandura, e cortezia disse aos capitães estas palavras: — « Da morte de donzellas innocentes me fazei mercê de me dizer, senhores, que gloria, ou que proveito vos resulta? Não ensanguenteis as mãos na innocencia d'essas damas, que vol-o não teem merecido; e eu vos prometto, á lei de cavalleiro, de vos dar em premio do dom, que peço, tal satisfação, que deis por bem empregado em mim este beneficio; e polo contrario, da vossa crueldade, não vos póde ficar outro preço mais que a perda da propria vida; e do sangue, per vós injustamente derramado, nódoa perpétua pera a fama. Os cossarios, ou movidos da promessa, que o cavalleiro lhe fazia, ou temorosos da morte, com que os ameaçava, fiando d'elle, que no peito em que tanto valor descobriram, não haveria menos punctualidade no cumprimento da palavra, com que se

obrigava, se abstiveram da injusta e cruel empresa; e de improviso renderam as armas, prostrados aos pés do cavalleiro; mas elle cortezmente os recebeu: e lançando a mão ao prescoço, tirou uma joya de muito preço, que trazia n'elle pendurada de uma cadeia de ouro per baixo da sôbreveste, e a deu aos cossarios, com outra copia grande de dinheiro amoedado, do que, pera sua despesa, traziam seus escudeiros nas maletas. O que feito, ou de cançado do trabalho, que tanto tempo, em pêso, sustentara na batalha, ou desfallecido ja do sangue, que esgotava pelas feridas, que n'ella recebera, se lançou no areial da praia, recostado ao tronco de uma palma; como se de todo lhe faltasse á vida. Eu, e minhas companheiras, reconhecendo ao nosso defensor tam grande obrigação, nos achegámos a elle; e desenlaçando-lhe o elmo pera restaurar, com o beneficio da medicina, a saúde á quem, com seu esfôrço, nos tinha resgatado á liberdade, e com sua cortezia restituído a vida, conhecemos ser aquelle o principe de Arima; de quem tantas proezas tinhamos visto na côrte d'el-rei Bellidoro, em serviço da fermosa Dinabella. Despois que, com a nossa industria (que na arte da cirurgia somos tam bem industriadas) se lhe curaram as feridas, e o cavalleiro tornou em si, ja guarecido, nos disse: — « Em premio do serviço fraco, que vos fiz, fermosas damas, vos peço, que exerciteis tambem essa arte vossa na cura d'estes feridos, que stão com gemidos enchendo a praia, e pedindo ao ceo soccorro de suas

chagas com queixas, que me lastimam o coração: porque, aindaque, no damno de que se sentem, receberam o castigo de sua malicia, não deixa de magoar-me ver que fui eu d'elle o executor. »Vendo nós ânimo tam generoso no principe, aindaque, per outra parte, mais desejosas de nossa vingança, que compassivas de sua necessidade, quizemos antes satisfazer ao gôsto primoroso do principe, que a nosso intento vingativo: e, com a mesma diligencia, postoque com differente vontade, curámos as feridas aos imigos. Per remate de tudo, se despediu o principe dos cossarios; e rogando-lhe que deixassem a continuação d'aquelle exercicio, tam perigoso pera as almas, quam custoso pera as vidas, lhe offereceu, nas suas terras, outra vivenda mais segura e descançada. Eu, emtanto, communicando a minhas companheiras o que determinava, imaginei uma traça, com que ao principe, mais a gôsto seu, podesse dar a satisfação d'aquelle beneficio n'aquillo, que elle desajava mais. E com este desenho, vendo que nos não conhecia, dissimulando seu conhecimento, lhe disse: — « Uma necessidade, senhor cavalleiro, nos traz pelo mundo em busca de quem, indo comnosco, nos póssa dar o remedio d'ella. E postoque da experiencia, que temos tomado de vossas obras, conhecemos que de vós se poderá confiar a empresa; por ser porêm mui arriscada, não vol-a queremos commetter; por não ver, em outro perigo maior, a vida, a que da nossa ja somos devedoras. Aindaque, per outra parte, não deixâmos de inten-

der, que fôra indicio de ânimo agradecido, querer dever mais beneficios a quem ja devemos tantos: mas, por agora, não determinâmos ser tam confiadas, aindaque nos custe mostrarmo-nos menos agradecidas. » O cavalleiro, que a estas palavras steve mui attento, revivendo com o gôsto de m'as ouvir, respondeu: — « Agora tenho eu por dita, damas illustres, vêr-me a pe n'esta deserta praia, onde a necessidade me obriga, quando a cortezia me faltara, a pedir-vos na vossa embarcação a honra de vossa companhia, que vós tam graciosamente me offereceis. E que o remate da jornada seja perder por vós a vida; bem satisfeita fica com o gôsto de ver que se acaba em vosso serviço. » — « Não engeitemos, pois assi é, (disse eu voltando pera minhas companheiras) tam boa occasião, qual o ceo nos offerece, pera execução do intento, que nos traz, ha tanto, peregrinas pelo mundo. » — « Pois assi é (disse o principe, vendo-nos conformes em o mesmo parecer) não dilatemos mais nossa viajem; que ja desejo vêr-me na occasião, em que vos mostre, quam pouco faço em aventurar por vós uma vida tam pouco venturosa. » N'este ponto, com muito aviso, dissimulou algumas lagrymas, com que acompanhou estas palavras; de que nós tambem nos mostrámos tam pouco advertidas, quanto stavamos desejosas ja de lh'as remediar. Em spaço de doze dias, com tempo próspero, concluímos a nossa navegação, na qual nunca poude alcançar de nós o cavalleiro, mais que ser nosso intento querermos alcançar

d'elle o fim de uma aventura mui perigosa, sem lhe offerecermos, da nossa parte, sperança de alguma satisfação. Era o sol ja quasi pôsto, quando desembarcámos um dia n'este nosso porto, aonde sendo conhecidas das donzellas de nossa companhia, fomos d'ellas, com extraordinario gôsto, festejadas; e ellas de nós em segredo advertidas, com particular cuidado, que não descobrissem á companhia que traziamos, a parte do mundo, em que stavamos, nem cuja fôsse a terra, e os aposentos em que tam cortezmente o recebiam. N'outros alojamentos d'estes paços foi o principe agasalhado, e recebido de todos com mostras de alegria, e de nós mais, que lhe stavamos em maior obrigação. Per industria minha, n'esta sala, se lhe concertou o leito, em que de noite repousasse, com a polícia, que n'esta casa se costuma. Recolhido pois o principe n'este aposento, despois de sumptuosa ceia, entrámos á princeza, que nos sperava ja, por saber da nossa vinda....

E como ja n'este tempo eram chegadas as donzellas, que comnosco partiram á mesma empresa, sem trazerem comsigo cavalleiro de que se dessem por satisfeitas, de todo se resolveu a princeza em fazer dono de sua pessoa, e senhor de seus reinos, aquelle de quem tantas grandezas lhe tinhamos referido. Eu, que posta via minha traça no ponto, que meus desejos, e desenhos debuxaram, disse, como zombando, á princeza: — « Uma cousa sinto ainda em tam bom successo, e é, ver quam mal satisfeito fica n'elle o valeroso principe de Arima, a

quem vossa alteza não póde negar, que fica devendo amor tammanho, que não tem outra satisfação : e ainda cuido que dos serviços, que vos fez, lhe ficaes, n'este caso, devedora. » — « Não me façaes lembrança (me respondeu a princeza) do que ja não póde ter remedio : nem eu fiquei tam penhorada, como vós agora me quereis fazer, a serviços, que tanto contra meu gôsto se me fizeram. Quanto mais, que vos affirmo, que se o cavalleiro, que comvosco veio, fôra esse principe que me vós dizeis, cujos importunos requerimentos m'o fizeram tam odioso, eu o antepozera a todos os do mundo, polas virtudes, que d'elle me contastes. N'este encarecimento julgai, se em presença d'este, terá ess'outro, no meu pensamento, um logar mui pequeno. » — « Pois, sabei, senhora (lhe repliquei então muito contente) que o cavalleiro, que agora tam esforçado, e tam cortez se mostrou na defensão de vossas damas, é o mesmo principe de Arima, que ja em vosso serviço tem mostrado as finezas, que vós sabeis. » — « Bem me parecia (me disse Dinabella um pouco alterada) que não podiam caber em outro peito quantas excellencias me contastes. E sabei que estimo em muito a occasião, em que elle receba o premio de seus merecimentos, e em mim se veja quanta estima faço de tam altas virtudes, que me fazem pôr em esquecimento o ódio, que tinha á pessoa, de quem as fez. » Deixando eu n'este passo, com estranho alvoroço, a princeza que repousasse (se per ventura pensamentos novos lhe consentissem logar de al-

gum repouso) antes da menhã entrei n'este aposento aonde o principe se alojara, e achei-o encostado á parede em uma d'estas cadeiras, feito um Pygmalião de sua imagem, tam embebido na vista d'ella, que de puramente transportado, não deu fe de minha vinda, athé que lhe fallei d'esta maneira: — « Pera quem tem á sua conta, senhor cavalleiro, perigo tam arriscado, como é o a que vos offerecestes, vindo a este logar, por me fazer mercê, parece-me que vos mostraes mais descuidado do que o caso pede. » — « Que perigo se me póde offerecer, que ja não vença (me respondeu elle) se me ficar d'este, em que me vejo, em salvo a vida, que aqui steve mais arriscada que a de Theseu na empresa do vellocino de ouro, que conquistou. Dizei-me ja, senhora, o que de mi quereis, se não quereis que diga de vós, que enganado me trouxestes a perigos maiores do que eu podera imaginar. »—« Tendes ja, principe valeroso (lhe disse então, lançando-me a seus pés) tendes vencido a empresa, pera que vos truxe: vossa é a victoria da batalha, e a princeza Dinabella o premio do vencimento: que a tam esforçado cavalleiro não é razão, que coroe outro louro no triumpho de suas obras valerosas. » Levando-me nos braços então o principe, com muita cortezia, quando eu o tractava ja com respeito de senhor, suspenso em tam estranha novidade, me pediu que lhe declarasse o que elle não acabava de intender, incredulo (como acontece no que muito se deseja) que haveria pera elle sorte tam venturosa. Mas, despois que o fiz mais certo d'ella, con-

tando-lhe, per extenso, tudo o de que elle tinha tam alheio o pensamento, lhe roguei que repousasse; pois ja tinha alcançado, com o remate de seus trabalhos, o effeito de seus desejos, quando stava d'elle mais desesperado. Primeiro que as vodas se celebrassem, foi apregoado o dia do baptismo da princeza, que recebeu a verdadeira fe tambem na dita de sposo tam excellente, que a professava. E antes que os tres annos do prazo da obediencia paternal se concluissem, se concluiu o casamento, e se festejaram os solemnes sposorios com a pompa, e apparato, que a grandeza de tam altos principes requeria. Ficámos todos com a satisfação e gôsto, de que successo tam venturoso nos promettia mui grande segurança. Mas, pera que saibaes, quam incertos são os bens de vida tam incerta, e quam perto stá n'ella o bem, que se possue, do mal, que se não enxerga, quero concluir com o remate d'esta minha historia. Determinaram os novos sposados, alguns dias despois de seu recebimento, passarem-se com sua côrte á terra firme do Catayo, pera que d'ella, como parte mais conveniente, podessem dar expediencia aos negocios do govêrno de seus stados, saneando suas cousas com madura deliberação. Mas, determinou o principe fazer edificar primeiro, como logo fez, o templo da *Fortaleza*, que stá a ess'outra parte d'esta sala, correspondente ao da *Honestidade*: pera o qual, como vêdes, so per esta stancia da *Cortezia* tem tambem sua entrada. E ordenou, que pera se ornarem as paredes d'este templo seu, se tirassem com a mesma

diligencia os retratos dos cavalleiros no esfôrço e contezia mais afamados pelo mundo. Mas, ah triste condição de vida tam miserabil, que em spaço de dous annos (haverá oito) a princeza obrigada d'aquelle universal decreto, que contra os humanos instituiu a natureza, se passou pera o ceo, e deixou aos seus no mundo magoa de sua falta, e a elles saudosos de sua presença, e necessitados de sua companhia! Do segundo parto falleceu; tendo-nos dado, do primeiro, dous retratos dos que o geraram.

FERNÃO D'ALVARES DO ORIENTE. — *Lusitania transformada*, livro II.

A ILHA DE CALEMPLUÍ, NA CHINA.

Dobrada, como tenho dicto, esta ponta de Guinaytarão, descobrimos adiante, obra de duas leguas, uma terra rasa, a modo de lezira, situada no meio do rio; a qual, segundo as mostras de fóra, podia ser de pouco mais de uma legua em roda. Antonio de Faria se chegou bem a ella com muito alvorôço, misturado com não pequeno receio; porque athé então não intendera ainda o grande perigo, em que se mettera a si, e a todos: e sendo ja passadas mais de tres horas da noite, surgiu obra de um tiro de bêrço d'ella; e como a menhã foi clara, junctos em conselho todos os que pera isso foram chamados, assentaram, « que visto como

uma cousa tam grandissima, como aquella, e que de si mostrava um apparato e magestade tam manha, não parecia possibil que estivesse sem alguma gente, que a guardasse, lhes parecia bom conselho que, com todo o silencio possibil, se rodeasse primeiro toda por fóra, para se ver as entradas, que tinha, ou que impedimento podia ter a nossa desembarcação; e que, segundo o que se visse, se determinaria o que se havia de fazer. Com esta resolução se mandou Antonio de Faria levar; e sem estrondo, nem rumor algum, se chegou bem á terra; e rodeando-a toda á sua vontade, notou particularmente n'ella tudo o que a vista podia alcançar. Era esta ilha toda fechada em roda com um terrapleno de cantaria de jaspe de vinte e seis palmos em alto, feito de lageas tam primas, e bem assentadas, que todo o muro parecia uma so peça: cousa de que todos se espantaram muito; porque athé então não tinham visto em nenhuma parte, nem na India, nem fóra d'ella, cousa que se parecesse com aquella. Este muro vinha creado de todo o fundo do rio athé chegar acima á água, em altura de outros vinte e seis palmos; de maneira, que sua altura era de cincoenta e dous palmos; e em cima, no andar de terrapleno em que o muro acabava sua altura, tinha uma borda da mesma cantaria roliça, como cordão de frade, da grossura de um barril de quatro almudes, que a cingia em roda, sôbre a qual iam assentadas umas grades de latão feitas ao tôrno, que, per quarteis de seis em seis braças, fechavam uns baluartes do

mesmo latão; em cadaum dos quaes stava um idolo de mulher com uma borla redonda nas mãos, que por então, se não poude intender o que isto significava. D'estas grades a dentro ia uma fileira de grandissima quantidade de monstros de ferro coado que, a modo de dança, com as mãos dadas de uns aos outros, fechavam toda a redondeza da ilha; que, como digo, sería de quasi uma legua em roda. D'estes monstruosos idolos a dentro, pela mesma ordem, e fileira, em que elles cingiam esta lezira, havia outra de arcos, de obra riquissima, em que os olhos tinham assás que ver, e em que se deleitar: e tudo o mais, d'aqui pera dentro, era um bosque de laranjeiras mui basto, sem outra mistura de arvore nenhuma; no meio da qual stavam fabricadas trezentas e sessenta ermidas dedicadas aos deuses do anno; de que esta gentilidade, nas suas historias, conta grandes patranhas, em ratificação de sua cegueira. Mais acima, obra de um quarto de legua, sôbre um teso, que a terra fazia pera a banda do Léste, appareciam uns edificios com sette frontarias de casas a modo de igrejas, todos de alto abaixo, quanto a vista podia alcançar, cozidos em ouro, com suas tôrres muito altas que, segundo o que parecia, deviam de ser campanarios; e per fóra duas ruas de arcos, que cingiam estes edificios: os quaes arcos eram do mesmo theor das sette frontarias das casas: e todos, desd'o mais alto do spigão dos curucheos athé baixo, cozidos em ouro: polo que de todos se julgou, que devia isto de ser algum templo mui sumptuoso, e de

grandissima riqueza. Despois de ser bem vista, e examinada esta ilha, Antonio de Faria se determinou, ainda que era ja tarde, de sahir em terra, pera ver se podia tomar lingua em alguma d'aquellas ermidas, que o certificasse do que lhe era necessario saber; porque, segundo a informação que tivesse, assim se determinasse, ou em ir per diante, ou em se recolher.

FERNÃO MENDES PINTO. — *Peregrinações*, capit. 75.

UMA GRANDE TORMENTA.

Ao outro dia pela menhã, despois que o nosso sancto padre, com todos os Portuguezes, se despediu d'el-rei; o qual, n'esta despedida, lhe fez as honras, e o agasalho, que sempre costumara, nos viemos embarcar, e nos partimos d'esta cidade Fuchêo, e velejámos per nossa derrota, á vista de terra, athé uma ilha d'el-rei de Minaco, chamada Meleitor: atravessando d'aqui, com ventos de monção tendente, continuámos nosso caminho spaço de sette dias; no fim dos quaes o tempo, com a conjunção da lua nova, nos saltou ao sul, e ameaçando-nos com chuveiros, e mostras de hinverno, veio em tammanho crescimento, que nos foi forçado arribar emfim de roda, com a proa ao rumo de nornordésto, per mar incognito, e nunca navegado de nação alguma, sem sabermos per onde iamos, entregues de todo ao arbitrio da fortuna,

e do tempo, com uma tam brava e tam excessiva tormenta, qual os homens nunca imaginaram: e como, em todos elles, nunca vimos o sol, pera o piloto saber per que altura caminhava, so pela sua fraca estimativa, sem conta de graus, nem de minutos, pouco mais, ou menos, foi demandar a paragem das ilhas dos Papuás, Selebres, e Mindanous, que distavam d'alli seiscentas leguas. No segundo dia d'esta tormenta, ja sobol-a tarde, foi crescendo o mar de escarceo com vagas tam altas, que o impetu da nau as não podia romper; polo que se assentou, per parecer dos officiaes, que as obras do chapiteo, e dos castellos d'avante se arrasassem athé o andar do convés; pera que assi podesse a nau ficar mais desafrontada, e obedecer aos lanços do leme. Feito isto com toda a presteza possibil; porque todos, sem ficar nenhum, se occuparam n'este trabalho, se intendeu logo em se segurar o batel; o qual, com assás trabalho, foi atracado a bordo, e lhe guarneceram logo um ahuste de duas amarras de cairo novas. E porque ja, quando esta obra se acabou, a cerração da noite era muito grande, não foi possibil recolher-se á nau a gente que stava n'elle; polo que, foi forçado ficarem aquella noite la todos, que foram quinze; de que os cinco eram Portuguezes, e os outros escravos, e marinheiros. Em todos estes trabalhos, e infortunios nos acompanhou sempre este bemaventurado padre *, assi de noite como de dia, per uma

* San' Francisco Xavier.

parte trabalhando per sua pessoa, como cadaum dos outros, e per outra animando, e consolando a todos: de maneira, que despois de Deus, elle so era o capitão, que nos esforçava, e nos dava alento, pera de todo nos não rendermos ao trabalho, e nos entregarmos de todo á ventura, como alguns quizeram fazer algumas vezes, se elle não fôra. Sendo ja quasi meia noite, os treze, que iam no batel, deram um grande grito de « Senhor Deus misericordia! » e acudindo toda a gente da nau a saber o que aquillo era, viram ao horizonte do mar o batel ir atravessado; porque lhe quebraram os bragueiros ambos com que stava amarrado. O capitão, com a dôr d'aquelle desastre, sem consideração alguma, nem attentar o que fazia, mandou arribar a nau pela esteira do batel, parecendo-lhe que o poderia salvar: mas, como ella era má de govêrno, e acudia devagar ao leme, por causa da pouca véla, de que era adjudada, ficou atravessada entre duas vagas, aonde a encapellou uma grande serra per cima da poppa, e lhe lançou no convés tammanho pêso de água, que de todo a teve soçobrada: a que a gente, com uma grande grita que rompia o ar, chamou com muita instancia por Nossa Senhora, que lhe valesse. A isto acudiu o padre muito depressa, que n'este tempo stava pôsto de joelhos debruçado sôbre uma caixa na camara do capitão; e vendo a nau da maneira que stava, e nós pelas amuradas uns sôbre os outros, escalavrados os mais d'elles das capoeiras do convés, levantando as mãos ao ceo, disse alto: — « O' Jesu-Christo!

amores de minha alma, valei-nos, Senhor, polas cinco chagas, que por nós padecestes na árvore da vera cruz: » e logo, n'aquelle breve instante, milagrosamente a nau tornou a surdir sôbre a vaga do mar; e acudindo logo, com muita pressa, a marear a moneta, que ia guarnecida per papafigo ao pe do traquete, prouve a Nosso Senhor, que ficou direita, e logo mareada em poppa; e o batel desappareceu de todo pela esteira da nau: de que todos ficaram chorando, e rezando polas almas dós que iam n'elle. D'esta maneira corremos tudo o que restava da noite com assás trabalho; e quando foi menhã clara, em todo o mar quanto alcançava a vista de cima da gavea, não appareeia cousa alguma mais que somente o escarceo da tormenta, que arrebentava em flor; e sendo passado pouco mais de meia hora, de dia, o padre, que então stava recolhido na camara do capitão, se veio ao chapiteo aonde stava o mestre, e o piloto com mais outros seis, ou sette Portuguezes; e despois de dar a todos os bons dias, com semblante alegre e quieto, perguntou « se apparecia o batel? » e lhe foi respondido « que não; » e rogando ao mestre « que quizesse mandar á gavea, pera que visse se apparecia de la de cima; » um dos que alli stavam lhe disse, « que appareceria quando se perdesse outro: » a que o padre, pezando-lhe do que lhe ouvira, respondeu: — « O' irmão Pedro Velho! (que assi se chamava elle) muito pequena fe é essa que tendes; e duvidaes vós per ventura, que póde ser alguma cousa impossibil a Deus Nosso Senhor? Pois con-

fio n'elle, e na Sacratissima Virgem Maria sua mãe, a quem por elle tenho promettido tres missas na sua bemdicta casa do Outeiro em Malaca, que ha-de permittir que aquellas almas, que vão n'elle, se não percam: » de que o Pedro Velho ficou corrido, e não fallou mais palavra alguma. O mestre então, por satisfazer melhor ao rogo do padre, elle em pessoa, com outro marinheiro, se foram á gavea, e vigiando de la de cima, por spaço de quasi meia hora, disseram, « que em todo o mar, quanto se descobria, não apparecia cousa alguma; » e o padre lhe respondeu: — « Ora descei-vos, pois não ha ja que fazer. ». E chamando-me então pera o chapiteo, aonde elle stava (e, ao parecer de todos, bem triste) me disse « se lhe queria mandar aquentar uma pouca de agua pera beber, porque trazia o stomago muito desconsolado: » a que eu, por meus peccados, não satisfiz, por não haver fogão na nau; porque se tinha lançado ao mar o dia d'antes, quando se alijou o convés, no principio da tormenta. E queixando-se-me elle então, « que andava muito desvaído da cabeça, e com vágados, que lhe acudiam de quando em quando, lhe respondi eu: — « Não é muito andar V. Reverencia d'essa maneira, pois ha tres noites que não dorme, e talvez que nem comeria bocado; porque assi m'o disse um môço de Duarte da Gama. » A que elle respondeu: — « Certifico-vos que tenho dó d'elle, por quam desconsolado o vejo; porque toda esta noite, despois que se perdeu o batel, nunca deixou de chorar por seu sobrinho Afonso Calvo, que vai n'elle

com os mais companheiros. » Eu então (porque vi o padre bocejar muitas vezes) lhe disse : — « Va-se V. Reverencia encostar um pouco alli n'aquelle meu camarote, e talvez que repousará ; » o que elle acceitou dizendo :— « Que fôsse polo amor de Deus, e que me pedia muito que mandasse ao meu Chim, que lhe fechasse a porta, e se não fôsse d'alli ; porque, quando o chamasse, lhe abrisse » : e isto podia ser das seis athé ás sette horas da menhã, pouco mais, ou menos : e recolhido no camarote, steve n'elle todo o dia athé quasi sol pôsto ; e, acertando eu n'este comenos de chamar o Chim, que stava á porta da banda de fóra, pera que me désse um pucaro de água, lhe perguntei « se dormia ainda o padre, e elle me respondeu : — « Nunca dormiu ; mas stá de joelhos chorando debruços sôbre o catre : » e eu lhe disse então, « que se tornasse a assentar á porta, e que lhe acudisse quando chamasse. » D'esta maneira steve o padre recolhido na sua oração athé quasi sol pôsto ; e então se sahiu do camarote, e se foi acima ao chapiteo, aonde os Portuguezes todos stavam assentados no chão, por causa dos grandes pendores, e balanços, que dava a nau ; e despois de os saudar a todos, perguntou ao piloto « se apparecia o batel? » e elle lhe respondeu, « que por natural razão era impossibil deixar de ser perdido, com mares tam grossos como aquelles, e que presupposto que Deus milagrosamente o quizesse salvar, nos ficava ja mais de cincoenta leguas. » A que o padre lhe tornou :— « Assi parece naturalmente ; mas folgaria eu, piloto, ja que

n'isso se não perde nada, que por amor de Deus, quizesseis ir á gavea, ou mandar la algum marinheiro, que de la de cima vigie todo o mar, pera que, ao menos, nos não fique isto por fazer: » e o piloto lhe disse, « que elle iria la de boa vontade. » E subindo acima, e o mestre com elle (mais por satisfazerem ao desejo, que viam no padre, que por lhes parecer que podiam ver alguma cousa, como parecia que stava em razão) se detiveram la um grande spaço; e, emfim, affirmaram « que em todo o mar não viam cousa alguma: » de que o padre, ao parecer de todos, ficou assás triste. E encostando a cabeça no prepau do chapiteo, steve assi, com aquella tristeza, um pouco himpando, como quem queria chorar; e ja, per derradeiro, abrindo a bocca, e tomando o folego, como que desabafava d'aquella tristeza, que tinha, e levantando as mãos ao ceo, disse com lagrymas:—« Jesu-Christo, meu verdadeiro Deus e Senhor, peço-vos, polas dôres de vossa sacratissima morte e paixão, que hajaes misericordia de nós, e nos salveis as almas dos fieis, que vão n'aquelle batel: » e, tornando com isto a reclinar a cabeça sôbre o prepau, a que stava encostado, se deixou assi star, como que dormia, obra de dous, ou tres credos, quando um minino começou a gritar, dizendo:— « Milagre! milagre! que eis-aqui o nosso batel. » A esta voz, arremetteu toda a gente, assi como stava, pera a parte de bombordo, aonde o minino gritava, e viu vir o batel afastado da nau obra de um tiro de espingarda pouco mais, ou menos; e espantados todos de tam

novo e desacostumado caso, choravam uns com os outros como crianças; de maneira que não havia quem se podesse intender em toda a nau, com o pranto da gente. Todos arremetteram então ao padre, pera se lhe lançarem aos pés; porêm elle o não consentiu, e se recolheu pera a camara do capitão, e se fechou per dentro, pera que ninguem lhe fallasse. Os companheiros, que vinham no batel, foram logo recolhidos dentro na nau, com aquelle gôsto, e alvorôço, que todos podem intender: e por isso tambem deixo agora de contar aqui as particularidades d'este recebimento; porque são ellas mais pera se cuidarem, que pera se screverem. Passado assi aquelle pequeno spaço, em que a noite se cerrou de todo, que podia ser de pouco mais de meia hora, mandou o padre, per um minino, chamar o piloto, e lhe disse: —« Que louvasse a Deus Nosso Senhor, cujas eram aquellas obras, e mandasse logo fazer a nau prestes, porque aquelle contraste não duraria muito.. » E satisfazendo-se com toda a presteza possibil, e com muita devoção ao que o padre mandara, prouve a Nosso Senhor, que logo de improviso, antes que a vêrga grande fôsse em cima, e as vélas fôssem mareadas, a tormenta acalmou de todo, e nos saltou o vento ao norte; com o qual, per monção tendente, seguimos nossa viajem com bem de alegria e contentamento de todos: e este milagre, que contei, aconteceu a 17 de dezembro de 1551.

FERNÃO MENDES PINTO. — *Peregrinações*, capit. 214.

UM CONVITE DO SOPHI.

Em este campo stivemos alguns dias, sem o embaixador fallar ao Sophi*, nem a seus governadores, pola occupação, que tinham em ordenar um grande convite, que o Sophi mandou dar geralmente a todos os grandes, e pequenos de seus reinos e senhorios, que alli eram chamados, em que entravam tres réis, a saber, o rei de Guilão, e o rei de Xirvão, e o rei de Mazandrão, e dous embaixadores do reino dos Xurgis, que são Christãos, e confinam com as ultimas terras do Sophi pera a banda do norte; os quaes eu vi, e assi outros grandes senhores mouros, que traziam grande stado. A este convite chamam elles, em sua linguagem *mouros*, que quer dizer, dia primeiro do anno; pera o qual tinha o Sophi muitas provisões, e mantimentos, e vinhos muito finos. E assi vestidos de seda, e brocadilhos, espadas guarnecidas de ouro, e turquezas, rubis, cavallos ajaezados com sellas forradas de prata, e em forros d'arminhos, martas, e grifas, de outras sortes de muitos preços. E isto pera se repartir, e dar a cadaum dos senhores, segundo seu stado, e merecimento. Logo aquelle dia pela menhã foram armadas tendas novas pera o Sophi muito ricas, e muito grandes, entre as quaes havia uma, onde elle stava, extremada de grandeza : sería como a mór sala de um rei de Hespanha, redonda com um esteio no meio tam grosso, como a perna de um

* Rei de Persia.

homem pela coxa, pintado de ouro, e de azul, e de tinetas finas, e oleos. A tenda toda entretalhada de setim de côres com muitas laçarias, e alcatifada de ricas alcatifas, e com muitos coxins de seda. As paredes da tenda alevantadas, que faziam a tenda muito maior, em que cabiam todos os rêis, e grandes senhores, assentados em ordem, e o Sophi mais adiante de todos : e per diante da dicta tenda um alpendre do mesmo jaez, que occupava grande spaço do campo, e ficava como per terreiro da tenda do Sophi, alcatifado de ricas alcatifas, per onde lhe faziam o serviço, e traziam as iguarias. E a uma parte, e á outra da dicta tenda, stavam muitas alcatifas, e sôbre ellas fotas de seda estendidas, e per ellas postas muitas garrafas grandes de prata cheias de vinho, e pequenas escudelas de prata pera beberem. E diante do Sophi garrafas de ouro, e de prata com turquezas, e rubis em ellas encastoados, com vasos de ouro, per que bebia. E d'esta maneira se fez o convite. Ao embaixador mandou que, com alguns Portuguezes (entre os quaes eu fui) se assentassem defronte dos paços; e em quanto comemos sempre teve os olhos postos no embaixador, e per vezes lhe mandou iguarias. As mesas, que stavam pera as ilhargas, no campo, tomariam de spaço, a cada parte, dous tiros de bésta. As iguarias, que se deram geralmente, foram carneiro, e arroz guisado de muitas côres : a saber, preto, branco, amarello, e outras mais côres; tortas, e mal-assadas de ovos com açucar per cima; pão de trigo feito á maneira de bolos mui delgados.

gallinhas não houvé; porque n'esta terra se faz pouca conta d'ellas, e são pouco usadas. N'este convite pozeram grande spaço do dia: e ao Sophi lhe davam de beber todos aquelles rêis, e senhores, cadaum per sua vez; e um filho, que ahi tinha, de edade de déseseis annos, o continuava mais, e bebia tambem como seu pae ao som de muitos instrumentos musicos: a saber, harpas, frautas, clavezingos, e outros, que não usâmos todos; muitos musicos, e acordados com fallas mui acordadas, e musicas. Este dia se acabou assi; e ao outro dia seguinte foram repartidos per officiaes do Sophi os vestidos, e mercês, que mandava dar. E ao embaixador trouxeram uma cabaya de brocadilho, e uma capa feita á sua guisa; e pera os Portuguezes, que o acompanhavam, e stiveram no convite, cabayas de setim de côres, no mais. Em o mesmo dia mandou o Sophi metter dous mastos muito altos e direitos, afastados das suas tendas, e em a ponta de cadaum uma vara tesa e delgada, na qual stava mettida uma maçã de ouro, tammanha como uma laranja meã; juncto do qual masto mandou armar um seibão de seda muito rico, que é como alpendre: e elle, e os dictos rêis, e senhores stavam debaixo, e com os arcos atiravam á maçã, a qual poucos acertavam; e n'isto se passou a maior parte do dia: e logo vieram muitos Mouros fidalgos muito bem vestidos, e com pennachos nas toucas a cavallo, e se pozeram a uma parte uma carreira boa de cavallo, e um a um vinham correndo, e juncto do dicto masto atiravam á maçã; e alguns

déstres e manhosos acertavam, e a derribavam. E o que a derribava, se descia logo do cavallo, e a tomava, e fazia uma grande reverencia ao Sophi, e lhe davam uma taça de vinho; e logo desciam a vara per um cordel, e tornavam a pôr outra maçã. Pesava cada maçã trinta cruzados, e stavam cheios diante do Sophi dous caixões d'ellas, que em este dia se gastaram. Da maneira acima dicta, ao seguinte dia, mandou o Sophi « que lhe levassem o presente, que lhe mandava o governador D. Duarte de Menezes, e el-rei de Ormuz : » o qual era muitas peças de beatilha de Bengala muito finas; jarras de gengibre de conserva; um pedaço de ambar, tammanho como a cabeça de um homem; alguns anneis de ricos rubis, e diamantes; uma porcelana grande enlada do tammanho de uma roda de carro. O presente de D. Duarte era uma baixella de prata de bastiães muito dourada, a saber : uma bacia de água ás mãos, gumil, e saleiro, e duas taças grandes; uma sella, cinta com estribeiras, e caixa, e peitoral de filagrana muito dourado; duas peças de côres de seda, e as cortinas, e comprimento pera um leito de seda feito á portugueza, e um corpo inteiro de armas brancas muito ricas. E pôsto isto em item, lhe foi mettido na mão : visto, se sahiu fóra da tenda, e assentou-se sôbre um leito, que lhe alli armaram, onde veio o embaixador, e fez passar todo o presente per Mouros, que o levavam, um diante do outro. E pera nenhuma d'aquellas peças olhou o Sophi, nem mostrou fazer conta d'ellas, somente pera as armas, em que eu ia ar-

mado. E por mostrar quanto folgava de as ver, me fez deter, e steve fallando commigo, e me tirou uma manopla, e a metteu na sua mão; e logo chamou um seu privado, e o fez armar nas armas, e lhe disse: — « Tu irás assi commigo esta jornada. » E logo mandou vir a porcelana, e disse, « que lh'a enchessem de vinho, porque todo havia de beber. Costume antiguo dos rêis da Persia, que quanto mais bebiam, sem se embebedar, tanto mais estimados eram. E assi encheram a porcelana, e levou uma boa cópia de vinho; e o Sophi bebeu per vezes do vinho da porcelana, mas de todas ellas pouca móça. E n'este spaço, os senhores que stavam de redor, lhe diziam graças, e chocarrices. Despois de a encetar, entregou-a aos rêis, e senhores, que stavam de redor d'elle, dizendo chocarrices, ao que parecia, que eu bem ouvia, por star juncto com elle. Isto acabado, se poz a cavallo, e com Mouros, e senhores seus privados começou a caminhar desviado do caminho, que levava o arrayal; e levava comsigo falcões, e cães. Em este arrayal nos disseram, « que andariam bem trinta mil de cavallo, e mais de vinte mil tendas; que andavam de contínuo tres, ou quatro grandes senhores com tendas tammanhas quasi como as do Sophi, e traziam comsigo trombetas, anafiles, atabales grandes, e pequenos; os quaes lhe tangiam pela menhã ao nascer do sol, e ao pôr d'elle, uma grande hora: » trazem tambem comsigo suas mulheres em outras tendas, tammanhas como as suas, que se armam per detraz das suas pegadas com

ellas. Quando se alevanta o arrayal, se ajunctam todas as mulheres dos criados do Sophi a uma parte detraz das suas mulheres. Vão muito bem vestidas, e nos melhores cavallos, que teem seus maridos, e de melhores jaezes cavalgadas em elles, como homens; e em o vestido não teem differença d'elles, somente na cabeça trazem uns gravins * com trançados per detraz, e no rosto rebuço. E diante, entre ellas, e o arção, umas almofadinhas de setim, sôbre que se vão debruçando, per gentileza. Os homens, pela mesma maneira, vestidos dos melhores vestidos que teem, a saber: cabayas de seda, e roupões de veludo, e escarlata, e pannos roixos; e os que não alcançam seda, de lenço azul e branco muito fino acolchoado, e capas de Londres de panno azul forradas, meias calças sôbre ceroulas de panno tambem azul de piar inteiro, e sapatos de couro muito fortes, e pregados em as solas com muitos preguinhos de ferro, e no calcanhar um scudete de ferro pregado; que tem um bico de uma pollegada, que serve de espora: cingem uns talabartes de couro estreito, e dobrados, guarnecidos de ferro, em que trazem a espada, que será de quatro palmos, de um gume, e marcada pela cota, e de aceiro muito fino; cai-lhe atravessada sôbre a coxa. Andam sempre rapados cabeça, e barba; somente o beiço de riba deixam sempre por rapar: e isto em quanto são mancebos, e lhe não nascem cãs, e despois que lhe nascem, a criam, e trazem comprida. Os cavallos são grandes e fortes, e os jaezes d'elles

* Coifa de retroz com lavores de fio de ouro, etc.

são as sellas á estardiota com loros, e cilha como de gineta. Os stribos são como arriçaveis de bêstas do tempo antiguo, porém de mais ferro; e o freio é quasi ginete, e de menos ferro, com cabeçadas, e retrancas, e peitoral, tudo pespontado, e d'elles pintados de azul, e de oleo; de que alguns trazem as sellas: e nas ancas dos cavallos trazem uns xareis de seda, ou brocadilho, que lh'a cobre toda, com torcedura de retroz de côres: os mais d'elles trazem arcos, e frechas comsigo em o tempo da paz; e da guerra accrescentam saia de malha muito forte, e meias lanças, que teem os ferros como zarguncho, de hastes pintadas de vermelho e verde, e com bandeirinhas de seda de côres. Quando este arrayal assenta em terra chã (o que poucas vezes acontece) toma tanto spaço de terra, que muitas vezes vi as aves, que iam voando pera o atravessar, com lhe bradarem os Mouros de todas as partes, cahirem-lhe entre as tendas, e tomarem-as ás mãos. Afastado d'este arrayal* de tendas ricas, em que andam muitos mercadores, que trazem todos mercadorias, a saber: vestidos feitos de seda em forros; ricos jaezes de cavallos; e sellas feitas; trigo, cevada, e carnes, manteiga, e fruitas, e arroz; e cuzinheiros, que vendem o comer muito bem guisado. Chamam a este arrayal *ostubuzar*, que quer dizer, arraial de prata, onde de continuo concorrem muitos Mouros; e parece uma grande feira: d'este arrayal se proveu o do Sophi.

ANTONIO TENREIRO. — *Itinerario*, capit. 17.

* Stá outro.

VIDA PASTORIL.

Sabereis, irmãos, que eu sou aquelle antiquissimo pastor que, com pescoço e mãos vellosas, pera succeder na benção, seu pae enganou; e, polos amores de uma fermosa pastora, sette e sette annos, nos viçosos pastos da Mesopotamia apascentei. D'alli partindo com um rico e fermoso rebanho de cabras, e ovelhas de diversas e manchadas côres, vim a herdar os spaçosos campos, e felice terra de Chanaan; bens de meus padres: recebi da divina mão doze filhos, robustos varões; e com tantas e tam viçosas riquezas, entre elles, alegre me gozava: e uns, mais deleitando-se da guarda das simples e graciosas ovelhas, em rompendo a alva da menhã, antes que no Oriente o sereno ceo de sanguinea côr se manchasse, sahiam com seu rebanho: e com vagaroso passo pisando as orvalhadas hervas, e ouvindo o doce chilrar dos passarinhos, pacífica e socegadamente o guiavam contra algum fresco e deleitoso prado; onde, arribados que eram, sentando-se sôbre a verdura d'algum pequeno outeiro, pera melhor contemplarem na manada, viam as ovelhinhas, umas em prado chão, as verdes e miudas hervas pascendo; outras, subindo em logares asperos, se dependuravam a roer algum novo arvoresinho, que então tenro se levantava da terra; outra se empinava pera alcançar um ramo de figueira: qual mordendo os tenros gomos das parreirinhas bravas; qual tascando a penca do selva-

tico cardo : alli os pequenos e tenros cordeiros, de poucos dias antes nascidos, arremettiam ás cheias têtas das piedosas madres, apressurosamente mammando, com aquelle gôsto, e sabor, que quasi parecia lhe quererem as longas mammas arrancar. Muitas outras, ja contentes do pasto, bebendo nos claros ribeiros, se alegravam verem-se no fundo como vivas : e, alguns carneiros, irando-se, arremettiam de quando em quando á sua figura; e, achando-se despois escarnecidos, ficavam com a cabeça molhada, como attonitos.

Ora assi passando viçosamente a fresca menhã, quando ja o sol, e sua sêcca calma embebido havia nas verdes hervas o orvalho, se abalavam e punham em caminho com o rebanho de suas mansas ovelhas, a buscar ás deleitosas sombras onde a fresca e temperada viração os recréiasse : e la, ao cabo d'um alegre valle, um fermoso e mui basto arvoredo os recebia, regado e viçoso co'as doces águas d'uma fonte, que ao pe d'um altissimo acypreste, aos borbulhões, e com alegria, rebentava: juncto da qual, vinda a hora de comer, ordenadamente se sentavam; e, abrindo seus vellosos surrões, que ao esquerdo lado do pescoço lhe pendiam (qual feito da branca pelle do tenro cordeiro, que o cruel lobo arrebatou; qual da ruiva pelle do movido bezerro) tirava pera a mesa cadaum de suas viandas gostosas e naturaes, ajunctando-as com o mel, que n'este bom tempo, stava das arvores grossos fios estillando : e, com o branco leite, que as gordas ovelhas, das mammas, sôbre as hervas,

pascendo, lhes gottejava, saborosamente comiam: e ja que eram da fome despedidos, sentiam um fresco ar, que com suave ruído, o cume dos altos alamos, e dos viçosos e grandes freixos andava movendo, e docemente as mais altas ramas brandindo, com um descanço, e tam mavioso compasso, que parecia darem-se umas a outras paz secretamente: e n'este meio, as palavrosas mélroas, os namorados e musicos rouxinoes, com muitos outros graciosos passarinhos, que á sombra se vinham acolhendo da aspera calma, todo aquelle logar, respondendo-se uns a outros, com diversas vozes, adjudando-lhe o murmurio da viva fonte, enchiam de harmonia: e d'elles tangendo, uns docemente com suas frautas, e vilhanescos instrumentos; outros, ao som, contra as namoradas pastoras, amorosamente cantavam: quaes, com rusticas manhas, e pés luctando; e quaes os fortes e ousados carneiros, uns contra outros atiçando, stavam vendo marrar duramente: e, alguns vencidos do somno, com a cabeça juncto do ruído da clara fonte, de viçosos, se dormiam.

Ja n'este tempo o sol, feita sua obra, na fertil terra d'aquelle seu particular hemispherio, se havia recolhido debaixo das águas do Ponente, e variando o ceo de inflammadas nuvens, umas louras na côr do puro ouro d'Ophir, e Sofala; outras sanguineas, qual a fina escarlata, e preciosos rubis; entre negras, algumas com longos raios; muitas como montanhas de neve, ou branca lã escarmeada, sôbre verdoengas águas do mar; e á

maneira de longas serras; algumas cinzentas, bordadas d'ouro, com frescos ares, e quietas sombras, deixavam os altos montes, e verdes campos, n'uma deleitosa temperança: e, recolhendo as vagabundas ovelhas, que per entre aquelle arvoredo spalhadas andavam pascendo, e sahidos per outra parte do bosque a uma verde e fermosa varzea, que sem trilhado caminho thé ás choupanas, direita, se estendia, toda aquella companha alegre, vagarosamente com seus cajados guiando, tornava em suas malhadas a descançar: e, renovando novos jogos de passo, iam tirando co'as fundas a algum alvo: e quem mais perto, com duro seixo lhe chegava, todos os outros, com bater de palmas, e alegre grita, o levavam ás costas thé um signal: e deixando este jôgo, ora saltando, ora tirando á barra, e luctando, ao vencedor coroavam com capellas de verde louro, tangendo-lhe com suas gaitas, e rebecas, em signal de victoria: e assi pouco a pouco ás choças alegremente se iam chegando; thé que, ja fartos de tanto viço do dia (quando nos charcos cobertos de miuda hervinha, as rãs, com rouca voz gritando, e com um contínuo e penoso som os gryllos, escondidos nas covas, a uma e outra parte do caminho, chirriando, e toda a campina retinnindo) contentes arribavam: e despois de agasalhado e recolhido em seus curraes o velloso rebanho, deixando os surrões, e cajados, se aparelhavam pera a desejada ceia, ao portal de suas ramosas choupanas, fundadas á beira do claro rio Jordão, onde, ordenadamente, se sentavam a

comer. A claridade da lua, que á quella hora, reverberando nas águas, uns raios como de crystal aos olhos formava, acabando com grandissimo deleite, despois de muito jôgo, sendo gran' pedaço da noite passado, ao sereno do ceo coberto de strellas, uns fóra sôbre as hervas, e outros dentro nas choças aqui e alli (como temelentos) dormindo, se cahiam.

CAÇA DE COELHOS, E LEBRES.

Passando assi alguns tempos esta edade d'ouro, debaixo do cajado do summo pastor, cujos rebanhos pascem todo o universo, d'outros terrestres que de sua mão postos eram, e fielmente guardavam as ovelhas, levantou-se d'estes proprios meus filhos, d'alli a alguns annos, uma companhia de pessimos pastores, que não curando do gado, o deixavam pascer hervas peçonhentas, e beber águas amargas; e elles tomavam outra vida aspera e gentia, caçando e perseguindo silvestres animaes: e pela frescura da madrugada, antes que o sol descesse sôbre o orvalho dos asperos serros, e verdes outeiros, com seus furões em trella, os cajados ás costas, as redes nas cevadeiras, e ante si, seus cães presos de dous em dous; mettendo-se no spesso matto, iam tocando a uma e outra parte, thé que o podengo, pelo rasto, vendo comer, na verde herva, o manso coelho, a seu latido os outros cães acudindo, e todos furiosamente cor-

rendo; algumas vezes escapando-lhe, thé o encovarem, pressurosamente o seguiam; e, em quanto uns, per entre as moutas, andavam luctando, e outros á bôcça da cova, indignados, arremettiam ladrando, tapados os buracos, dous somente deixavam abertos, lançando-lhe per um d'elles o agudo furão; e no outro armando-lhe a enganosa rede, mansamente ás mãos se vinham entregar. Per esta banda os gentis e delicados galgos, descobrindo-lhe os cães as medrosas lebres, que pela estrada-real, ligeiramente se punham em fugida, traz ellas, como voando, meia, e uma legua, as corriam; thé que, ja de cançadas e medrosas, vendo-se o imigo juncto, muitas vezes, no caminho, umas nas abas da montesinha mulher, e outras aos pés do afadigado caminhante, piedosamente, se acolhiam.

CAÇA DE CERVOS.

Estes caçadores, n'este viço passando a fresca menhã, empinando-se o sol nas fôrças da calma, nas mãos seus longos remessões; na cabeça verdes gualteiras; ao lado as cheias borrachas, e alforjes, em suas bem acevadadas eguas, n'uma grandissima e fermosa gandra *, de pequenos cervos, e tenros corços toda semeada, a logares, e rasa; de cheirosos poejos **, e doce madresilva, e d'ou-

* Charneca.

** Herva assi chamada.

tras montesinhas hervas coberta. Aqui, aprazíveis cabeços (com umas certas sombras e maravilhosa graça da propria natureza) levantando-se; alli frescos e verdes valles, sentados sôbre a água de correntes ribeiros que, per todo aquelle logar, conservando-lhe a viçosa verdura, se spalhavam descendo; quarenta, ou cincoenta outros monteiros então appareciam, e, com gostosa disputa, tomando o vento á emprazada caça, e afastando-se um do outro certo spaço, armavam seu monte, onde arremettendo, a bater, a mais ligeira egua da companhia, co'a barba no ar, sahia o ligeiro veado; e, correndo desatinadamente, ou como impetuosa setta voando, o sagaz monteiro, trabalhando de o metter pelo meio da armada, a uma e outra parte o acareava, thé o chegar ao pôsto do segundo companheiro; que muitas vezes, de sperar enfadado, co' a barbella da egua presa na cinta, e a borracha per cabeceira, ao pe da crescida mouta, se lançava a dormir; ao qual (despois que seu proprio cavallo, sentindo o primeiro apupo, que polo muito uso naturalmente intendia) meio arrastando, espertava; e o somnolento monteiro traz o furioso veado seguia: e assi cadaum, e um dos outros, calcando seus passos sôbre as pegadas do perseguido animal, egualmente corriam todos sua parada; tanto que, ja cançada a caça, facilmente o derradeiro matava; e com grandissimo gôsto da havida victoria, se desciam. Uns, das muitas mordeduras da egua d'algum cahido monteiro, que ao morto veado nas

ancas achavam, alegrando-se; outros, no contar os annos do grandissimo cervo, pelos esgalhos e pontas dos duros cornos, gostosamente refertando, E despois que tornavam a cavalgar, estes de quando em quando, a gentil egua, graciosamente iam arremeçando; aquelles, com doce passo, o ginete passeando; e assi todos, com grande festa, e alvoroço, á terra ou povoado, o levavam.

A esta hora ja uma temperada sombra, com deleitoso silencio, todos aquelles alegres valles occupava: e sôbre ligeiros ginetes, ou mansas eguas, nas mãos seus esfaimados falcões, ás ilhargas suas cevadeiras, n'um airoso e verde descampado, doze ou quinze caçadores, per outra parte, se descobriam: e passeando gentilmente o gracioso campo, viam de longe, a real e delicada garça, que com suas azas, docemente brandindo-as, aquelles subtis delgados ares, voando, cortava: e despois de desamparado o grande e ligeiro nebri, dando-lhe a vista da gentil ave, o atrevido falcão a ella impetuosamente sai, fazendo a ponta contraria, per spaço d'uma larga legua; e, pera melhor se ensenhorear, d'alli pelo alto, voando, tornava sôbre ella: e por mais que a perseguida garça se ia enfunando em alteza, ja, pela grande ponta, do imigo ficava sopeada: e tanto, que achando-se ja juncta do perigo, á sua defesa, per derradeiro remedio, corria: e virando pera riba a delicada ave o tenro peito, co' o duro bico e longos pés sperando, irosa se armava. A uma e outra parte, sôbre ella o animoso falcão arremeçando-

se, e a nobre caça não podendo resistir a seu furioso impetu, da primeira pelotada, que recebia, humana e piedosamente se queixava; e, ao mais alto, por se escapulir, empinando-se, e após ella o imigo sempre subindo-se, e sojigando-a, asperamente a tornava a ferir: de tal maneira, aqui ligeiramente sahindo, e alli manhosamente acommettendo, a ia, com suas longas e agudas unhas, continuo, acutilando; que muitas vezes os pedaços da vencida e cançada garça, vinham abaixo; e de suas pombinhas pennas, umas per aquelles claros e frescos ares andavam vagando; outras sôbre a verdura, aqui e alli, espalhando-se, desciam. Algumas vezes n'este passo (pera mais saborosamente se fartar a vista) aos lastimosos gritos da ferida garça, acudia grosseiro e grande milhano a soccorrel-a; mas os astuciosos caçadores lançavam-lhe então o animoso bafori.

SAMUEL USQUE. — *Consolação ás tribulações d'Israel.*

BATALHA DE ALCACER,

E MORTE D'EL-REI D. SEBASTIÃO *.

Logo se moveram os esquadrões, convem a saber, o dos ventureiros portuguezes, os Castelhanos, que stavam á mão esquerda, e os Tudescos, e Italianos

* Trascurei, n'este extracto, a longa nomenclatura dos fidalgos, que morreram; e so me cingi aos factos principaes.

á mão direita: el-rei, n'esta conjunção, pouco mais ou menos, foi ao estandarte da gente de cavallo, que á banda esquerda stava, no qual eram os fidalgos velhos e de mais experiencia, e lhes disse (fallando particularmente com D. Luis de Meneses, alferes-mor) « que sob pena de caso maior, ninguem se bolisse d'aquelle logar, nem se abalasse o estandarte, senão quando elle em pessoa o mandasse: » e passando á mão direita, onde stava o duque de Aveiro com muitos fidalgos (porêm os mais d' elles, ou quasi todos mancebos) despois de lhe louvar muito a ordem, em que o duque os tinha postos, lhe disse, « que se não bolissem d' aquelle logar, sem que elle, de sua propria bôcca, lh' o dissesse; » determinando, parece, escolher o melhor tempo pera isso: e d' esta maneira andava, per todo o campo, fazendo quasi todos os officios; per cujo respeito, parece, que por andar mais solto e desoccupado, não ordenou cavalleiros de sua guarda: que foi um dos maiores erros, que jamais principe commetteu no mundo; pois não somente com quatrocentos homens escolhidos, que comsigo podera trazer, se livrara da morte; mas se pozera em salvo a todo tempo: mas, emfim, faltou isto; sendo cousa tam dura como o mais, per vontade so d'el-rei, que em tudo se encaminhava ao que Deus d'elle tinha determinado.

N'este comenos os Mouros, que haviam mui bem considerado haver mais fraqueza na retaguarda, começaram primeiro a pelejar n'ella, por divertir a el-rei; o qual, vendo a escaramuça, como andasse

tam desejoso de pelejar, acudiu com o seu guião somente, que levava D. Jorge Tello, e Christovão de Tavora, a dar calor á gente de Diogo Lopes de Sequeira, e Francisco de Tavora; onde, aos primeiros encontros, lhe mataram um cavallo, pelejando a gente, per bem grande spaço, com muito valor.

N'este tempo o esquadrão dos ventureiros, e os mais, que dos lados o seguiam, despois de desparar em toda a escopetaria, com grande impetu e valor, nos Mouros (que da mesma maneira haviam desparado a sua) começaram a caminhar, derribando, e matando com tanto furor e ousadia os Mouros arcabuzeiros de pe, que stavam sem piqueiros, que os defendessem, que os de cavallo, vendo o desbarate dos seus, começaram a fugir de maneira, que Mulei Moluco, a quem se deu conta, por vir (como stá dicto) mui enfermo em uma liteira, se sahiu d'ella; e vendo-se desamparado quasi de todos, se poz a cavallo, pera os obrigar, com morrer diante, á tornarem á batalha: e vendo que nenhuma cousa aproveitava, levando o alfange contra os nossos (por achar a morte, antes que o buscasse) cahiu do cavallo, e foi secretamente mettido na liteira com um mancebo Elche, per nome Mançorico, onde falleceu de pura coraje e desesperação, adjudado tambem da enfermidade, que trazia; avisando primeiro, o melhor que poude, que se tivesse em segredo sua morte: e o Elche o soube fazer de maneira, que fez parecer a todos que Mulei Moluco stava vivo, dando as ordens em seu nome, que mais convenientes lhe pareciam á batalha.

Foi esta fugida, que os Mouros fizeram, de maneira que muitos não pararam senão em Fez, e n'outros logares mais longe ainda; d'onde se publicou o vencimento dos Christãos; e no campo se ouviu, per grande spaço, victoria! victoria! dizendo ser Mulei Moluco morto; que não faltou quem viesse dar esta nova: e Mulei Hamet, que despois foi rei (como em seu logar se dirá) fugiu com toda sua gente; e não foi esta fugida occasionada de alguns Alarves, que roubaram a bagage de Mulei Moluco (como Jeronymo Franqui diz); antes os mesmos Alarves, que stavam espiando o que aconteceria, vendo fugir os seus (como confessa Fr. Antonio) deram o negocio por concluído, e como cousa que julgaram por de Christãos, queriam aproveitar pera si. N'esta conjunção, como os Mouros eram sem conto, os que stavam na retaguarda iam levando o melhor dos Portuguezes, sem saberem o que na sua vanguarda passava: e o mesmo acontecia nas partes do meio; porque per todas eram commettidos. N'este tempo o duque de Aveiro, e os fidalgos da companhia da bandeira real, como el-rei lhes havia mandado, « que se não bolissem sem elle mesmo lh'o mandar; « vendo que não apparecia, stavam em grande confusão; porque per uma parte viam quanto effeito fizeram n'esta hora, e por outra não tinham paciencia com tanta observancia: porêm não ousavam bolir-se como el-rei lhes havia dicto. N'este comenos o esquadrão dos ventureiros, que com estranho valor se havia de todos adiantado, chegou a ganhar a artilheria

de Mulei Moluco; e tam perto da liteira onde elle stava morto, que de cinco pendões verdes, que juncto d'ella stavam, foram tomados dous pelos Portuguezes; quando se levantou uma maldicta voz, que um capitão per nome Pero Lopes, que sargenteava o terço, infelicemente pronunciou dizendo: —« Ter! ter! » pondo uma alabarda atrevessada diante a primeira fileira, ou por cuidar que levados do impetu e furor os ventureiros, haviam passado além do que convinha, ou (segundo dizem) por acudir a Alvaro Pires de Tavora, capitão do terço; postoque elle o não provocasse a isso; antes (segundo se tem) estranhasse despois muito: ao qual (remettendo valerosamente com os imigos, e esforçando os seus diante de todos) deram uma arcabuzada, de que despois morreu: de maneira, que os ventureiros, tam valerosos, quam pouco exercitados, pararam, retirando-se sem a devída ordem: o que, se não acontecera, fôra mui facil cousa cortarem a cabeça a Mulei Moluco, e posta (como determinavam) em um alto pique, desenganados os Mouros da morte, que sempre lhes encobriram, deixariam totalmente o campo, passando-se ao Xarife, que com os Portuguezes ia. E per aqui se verá de quam pequenas cousas nasce ás vezes tanta desventura; da qual este homem, por tam leve occasião, foi causa.

N'esta conjunção chegou a el-rei um fidalgo, e lhe disse, « que os Mouros tinham quasi tomada a artilheria; que sua Alteza désse ordem pera se lhe fazer resistencia: » o que vendo el-rei, acom-

panhado de muitos fidalgos, e outros cavalleiros, se lançou entre os Mouros, que stavam sôbre ella pelejando, com tanto valor, que com muito damno dos imigos, lhe fez logo largar a preza; e com a mesma gente, que o seguiu, e outra que se lhe ajunctou, em differentes partes, quasi sem ordem fez algumas entradas nos Mouros.

Desceram então os grossos esquadrões dos imigos per tantas partes sôbre os Portuguezes, que os mais d'elles ficaram mortos no campo; e o Duque de Aveiro, não podendo com tam pouca gente soffrer o peso de tammanha multidão, se retirou de maneira, que investiu, forçado dos imigos, per uma parte do esquadrão dos Tudescos, desordenando os piqueiros, e despois d'isto perguntando por el-rei, com a pouca gente, que lhe ficava, e com outra a quem persuadiu que o seguisse, entrou nos Mouros outra vez; d'onde, perdendo a vida, em tam pequeno spaço mostrou quantos processos de infinito valor houve no mundo : e assi foi tammanha a perda d'este principe, em que a virtude egualava o animo, que se uma so podera ter egual, nenhuma fôra maior.

N'esta conjunção tambem o Xarife, com sua gente, acossado dos imigos, investiu sem ordem pelo corpo da batalha; de modo que tudo ja começava a ser confusão, e desventura.

N'este tempo os ventureiros stavam quedos e mal-ordenados em seu retirado esquadrão, feitos barreira aos escopeteiros de cavallo, sem lhe poderem, com os piques, fazer algum damno; porque,

remettendo com elles, viravam n'um momento; o que era realmente um bem lastimoso spectaculo; porque, n'um certo modo, se viam aferrolhados, sem poderem tomar satisfação de seus imigos. Aqui foi morto, diante de todos, o capitão Alexandre: com grande esfôrço se defendeu muito tempo; mas tanto que foi conhecido, polo mortal ódio que lhe tinham, carregaram de maneira os Mouros sôbre elle, que acabou a vida, não podendo resistir a tantos. Tambem foi morto, de uma escopetada, Alvaro Pires de Tavora da Pesqueira, que n'este esquadrão ia: e sendo mortos emfim muitos Italianos, que bem haviam pelejado como déstros soldados, e o Marques Thomaz, seu capitão, e muita parte dos Castelhanos, que tambem o fizeram valerosamente; e os mais dos soldados das fronteiras de Africa que, com estranho valor, pelejaram; por serem, como eram cada dia, exercidos com estas gentes; e outros homens nobres, e soldados de valor. A gente de Vasco da Silveira, e D. Miguel de Noronha, que era realmente a de menos valor, por serem homens quasi todos colhidos per fôrça, pelejavam no meio mui frouxamente; stando todos amontoados, sem ousarem sahir ao campo adjudar seus companheiros, por mais que seus capitães, e coroneis os incitassem e movessem. Não deixava, em todo este tempo, a gente de Hamet Lataba de perseguir a todos; que mui sôlta e déstra descorria tudo, e foi realmente o remate da perdição de todo o campo.

El-rei, n'este tempo, andava per toda a parte pe-

lejando pessoalmente : como se so no valor de seu braço stivera o remedio de todos; e havia tomado, com suas mãos, duas bandeiras aos Mouros, e lhe haviam morto outro cavallo : e andando d'esta maneira em um, que lhe deu Jorge d'Alboquerque, com Christovão de Tavora sempre a seu lado, e D. Jorge Tello, page de guião (que estranhas maravilhas havia feito) bem certificado dos termos, em que as cousas stavam, quiz tentar a ultima fortuna; mais desdenhando a dilatada vida, que presuppondo novas speranças. E assi, com os mais fidalgos e cavalleiros, que se poderam ajunctar, entrou nos Mouros com tanto valor e ousadia, que todos, a custa de muitas vidas, lhe davam largo caminho, não ousando a sperar o desesperado encontro; porêm não tardou muito que tanto esfôrço, em numero tam pouco, cedesse á multidão dos imigos, retirando-se el-rei ferido no rosto, e fenecendo os mais dos cavalleiros, e fidalgos, que n'esta volta o acompanharam.

Ja n'este tempo, os que ficaram vivos, andavam sem ordem pelejando, cadaum na parte onde se achava : e os fronteiros de D. Duarte de Meneses, que em sua companhia fizeram maravilhas nas armas, tambem eram quasi todos acabados, e os Mouros do Xarife.

N'este tempo foram mortos grande parte dos Tudescos, com Monsieur de Tamberg seu capitão, de infinito numero de Alarves, que com elles investiram, sentindo a fraqueza em que stavam. Na retaguarda era ja morto Francisco de Tavora, que

sustentou, com grande valor, aquella parte; a qual se havia mui fracamente n'este stado, por serem ja muitos mortos; e os mais, entrados do temor e espanto da morte, não faziam mais que buscar remedio á vida. Vendo os Mouros n'este tempo a gente tam cançada, e ja tam pouca, como a cercassem de todas partes, por se aproveitarem da occàsião, que a fortuna lhes offerecia, apertaram de novo rijamente; andando sempre Hamet Lataba fazendo irreparaveis damnos com o grosso batalhão dos escopeteiros de cavallo: de modo que, per muitas partes, começaram a romper o campo; postoque n'outras se pelejava ainda, porêm mais por venderem bem as vidas, que com speranças de victoria. E sendo emfim quatro ou cinco horas da tarde, havendo-se começado a batalha ás onze, se acabou de declarar a desventura dos Portuguezes: e não (como diz Franqui) em pouquissimo spaço; antes cuido certo, que nunca se viu tam pouca gente, sendo o mór numero d'ella tam mal exercitada, e de tam fraca calidade, sustentar tanto tempo o grosso pêso de tantas gentes, sendo per tantas partes combatidos, que todos careciam de soccorro, e ninguem podia soccorrer seus companheiros: e assi os mal-reparados esquadrões começaram a encolher-se desordenamente, havendo grande confusão, e miseria em toda parte; porque cadaum procurava não se achar da banda de fóra: e querendo todos star de dentro, como não podia ser, cahiam uns sôbre outros desordenamente, e muitos se mettiam debaixo das carretas; outros

buscavam alguma boa occasião de se salvarem em cavallos, que no campo andavam sem dono: de maneira, que não havendo ja defensão, usavam os Mouros, a seu alvedrio, ou de piedade, captivando, ou sem ella, matando covardemente ousados: polo que, era tanta a confusão e desventura, que nem póde ter nome, nem contar-se.

El-rei, n'este tempo, bem certificado de tanta desventura, despois de lhe matarem outro cavallo, fazendo as maravilhas, que todo o mundo viu, andava acompanhado de alguns fidalgos, que pertendiam salval-o, a trôco de suas vidas; quando se viu cercado de uma multidão de Alarves: d'onde não sentindo, os que o acompanhavam, algum remedio á sua salvação, se apartou um d'elles, per conselhò dos mais, com um lenço pôsto na ponta da espada, e dando conta aos Mouros como alli stava el-rei, no melhor modo que lhe foi possibil, lhe responderam, « que largassem as armas primeiro, e então poderiam tractar do que lhe convinha. » A qual resposta el-rei sentiu de maneira, que sem escuitar mais acôrdo, se lançou a elles furiosamente, acompanhado dos que o seguiam, pelejando todos com desesperada ousadia por sua salvação, onde dizem que cahiu, despois de morto o cavallo.

O' miserabil vida, caducas speranças, desenganado spelho da presumpção humana! Quem viu o dia de antes um rei mancebo tam amado, e tam temído, senhor de um reino tam rico, e tam honrado, sôbre um suberbo cavallo pisando o imigo campo livre e seguro entre seus vassallos, todo ro-

deado de luzentes armas, e o vê agora pôsto em uma humilde cavalgadura atado com uma corda, coberto de sangue, suor, e terra, com o rosto disforme do transito mortal, e de uma ferida que na testa tinha, e outra mui grande debaixo do braço direito, que parecia de azagaya, por certo que não ha mister pouco soccorro do ceo um pobre intendimento pera se abater humilmente debaixo da incomprehensibil ordem e govêrno da providencia divina, vendo, em um so momento, sepultada a honra das gloriosas armas dos Portuguezes; as speranças de um rei tam valeroso; o perpétuo amparo e consolação de tantos; e de todo emfim cifrado, e perdido n'esta so vida, quanto nem cuidar se sabe.

HIERONYMO DE MENDONÇA. — *Jornada de Africa*, capit. 6.

COMBATE NAVAL DOS PORTUGUEZES

COM OS ACHENS.

Dada ordem a isto, e a tudo o mais, na noite do sabbado, quando veio entre as nove, e dés horas da menhã do domingo, os nossos balões, que eram idos a escutar pelo rio acima, tornam de voga arrancada dobrando a ponta, e gritando, « prestes, prestes com o nome de Jesu, que aqui temos os imigos. » Acudiu com grande alvorôço, ao rebate, a armada toda; á qual o capitão-mor logo correu sal-

tando, com um montante nas mãos, n'uma manchua: e chegando á falla com cada navio, é bem pera notar, que sendo, em taes passos, o stylo dos capitães animar, e obrigar aos soldados, lembrando-lhes « que pelejam polos altares, e casas de sua adoração, e habitação, polo rei, que os póde castigar, e ha-de premiar, polos filhos, e mulheres, patria, e republica, a que tanto querem, e a quem tanto devem, e, emfim, pola propria liberdade, honra, e vida: » D. Francisco Deça, como se ante elle, e os seus não pesara menos que todos estas cousas, so o nome e respeito do P. M. Francisco, d'elle somente, parece, tirava pera si, e pertendia tirassem os companheiros o esfôrço e obrigação de o mostrar n'aquella hora. Que assi acho scripto, lhes não trouxe á memoria mais que a valia do padre com Deus, o credito de cadaum pera com o padre; a doctrina, o appellido, o voto, o juramento, que lhe ouviram, que da sua bócca receberam, que ante elle fizeram ao eterno Deus. Mas tam liberal é com seus servos, ainda da propria gloria este Senhor, que devendo-se-lhe a elle inteiramente, per todas as vias (como a de todos os mais) a d'este feito, comtudo, pera que, ante os homens, tivesse n'ella uma gran' parte seu servo Francisco, despois de o fazer, quando era presente seu vedor-da-fazenda, e armador-mor, pera que a elle se atribuisse a obra e sahida da armada: ordena que, com ello, ainda ausente, se animem hoje os soldados á peleja; porque tambem cuidem que lhe devem a honra da victoria. — « Todos sabemos, senhores, e irmãos

(dizia o capitão) da grande sanctidade do P. M. Francisco; toda é por nós; aqui o temos comnosco: a sua oração, as suas lagrymas, o seu spiritu, são ferro, fogo, morte aos imigos. E por nós veem, com elle, os anjos conjurados, e o mesmo Deus a pelejar, a vencer, a triumphar; que por isso nos chamou o sancto armada, e soldados de Jesu: porque lhe ficasse sendo o mesmo sahir por seu nome, e acudir polo nosso. Eia, senhores, que derramando o sangue, ganhou, e consagrou Jesu-Christo o sanctissimo nome de Jesu; ou não poupemos o proprio sangue, ou lhe larguemos seu divino nome. Mas quem escolherá viver, nem ousará d'apparecer ante o padre Francisco sem o appellido de soldado de Jesu? Qué do sacrificio? qué do juramento, que em sua presença fizemos de morrer todos polo Senhor? Assi o votámos, assi o cumprâmos. Pera que é vida sem honra? e que mór honra que morte tam devída? » A's quaes palavras, dictas com uma alegria e esfôrço verdadeiramente christão, respondeu toda a armada juncta n'uma grita desfeita, que assombrava ao inferno, e alvoroçova o paraíso: — « Todos, como o jurámos, e como verdadeiros Christãos, pelejaremos athé morrer por Jesu-Christo. » A este tempo (faltando elle ja quasi a D. Francisco pera se recolher á sua fusta) vinham os Mouros descobrindo, repartidos em dés fileiras; as nove de seis navios cadauma; e a de diante de tres galeotas de Turcos em companhia da lanchara do general intitulado rei de Pedir. Que tomando logo á nossa primeira vista fogo de íra e sanha, mandou o des-

sem tambem furiosamente a toda a artilheria. E postoque a carga, por ser anticipada (ordenando-o assi Deus em nosso favor) nos não fizesse nojo algum com os pelouros; as nuvens porêm do fumo; os relampagos da polvora accesa; os trovões, com que desparavam as peças; a grita da gente, que sôbrelevava a artilheria, despedindo os homens toda quanta voz tinham d'involta com as trombetas, tambores, e outros instrumentos, que espertavam á guerra, e retumbavam per toda a madre do rio, não podiam deixar de ser temor aos olhos, espanto aos ouvidos, e confusão aos animos de todos. Adiantaram-se logo as duas capitainas; e chegando-se uma á outra, d'ambas se pelejava esforçadamente: sendo tam spessos os chuveiros de settas, e pelouros sôbre D. Francisco, que muitos dos seus ficariam sem dúvida d'alli encravados ou mortos, se Deus Nosso Senhor não guiara da fusta de João Soares um tiro de camelo, tanto a ponto e a tempo, que deixou no fundo a lanchara do rei de Pedir com morte de cento e tantos Mouros. E foi não somente bom pronostico; mas todo o fundamento da perdição dos imigos. Porque as tres galeotas turquiscas, que vinham como em guarda do seu general, pera o buscarem, e tomarem na água, antes que se afogasse, e recolherem junctamente os amigos, que viam andar nadando e morrendo, assi se travaram entre si, e atravessaram no rio, que não o podendo impedir, nem prever as da segunda fileira, vieram a cahir sôbre ellas: o mesmo aconteceu á terceira, á quarta, e ás mais.

Porque, como os navios vinham todos bem esquipados; a voga mais que esforçada; o tesão d'água grande; a furia cega; o caso subito, e não-sperado; quando se queriam pôr sôbre o remo, tinham ja descahido uns sôbre outros, de maneira que n'um momento ficaram todos tam confusos e baralhados, como se brigaram entre si mesmos, e feitos barreiras dos nossos, que tiveram tempo pera, muito a seu salvo, empregarem tres cargas de toda a artilheira, sem perderem tiro; e com tam bom effeito, que das lancharas, nove ficaram no fundo; e todas as mais, quasi destroçadas; e da gente morta um grande numero. Vendo os soldados de Jesu, que, a olhos vistos, pelejava por elles o mesmo Senhor, chamando todos, a uma voz, per seu invictissimo nome, arremetteram aos imigos; como se quizeram com as óbras das proprias mãos e esfôrço vencer (postoque com seu perigo) as que fizera a artilheria com tanta ventura. Quatro das nossas fustas abalroaram seis dos Mouros matando a fogo de arcabuz, e a ferro de lança e espada perto de dous mil em spaço de meia hora. Os que ficavam, despois de alguns pelejarem bem animosamente, temendo comtudo mais a furia dos nossos, que o salto do rio, assi se arremessavam n'elle, que em breve foram os navios enxorados de todos os vivos soldados e chusma. Dos quaes, porêm, como iam cançados da briga, meios mortos de mêdo, uns queimados da polvora, outros mal-feridos, nenhum sahiu d'água com vida. Aqui morreram os quinhen-

tos Orobalões de manilha d'ouro, os Janiçaros, e Turcos das naus de Judá; e por todos foi o numero dos mortos, na armada imiga, quatro mil homens: a mór parte gente limpa da creação do rei de Achem; segundo confessaram quinze dos seus, que, despois de tudo acabado, foram tomados n'um parau, e postos a tormento. Dos nossos faltaram quatro homens, um por milhar; que so do trabalho de matar tanta gente poderam morrer mais, se o sanctissimo nome de Jesu não fôra aos seus guerreiros fôrças e armas de prova defensivas, a quem nada quebranta, nem podêr algum empece: e junctamente offensivas, a quem imigo nenhum resiste. Assi o intenderam os capitães, e soldados de Jesu, que não consentindo que outrem, que o mesmo Senhor, e os merecimentos de seu servo o P. M. Francisco, tivesse parte na honra da victoria, lhe davam por ella infinitas graças com os corações e bôccas cheias d'aquellas palavras: « Não a nós Senhor, não a nós, mas a vosso nome dai a gloria. » A preza podera ser das mais ricas, que houve na India, aos imigos não terem ja d'antes mandado ao Achem a maior parte da pimenta, drogas, e outras fazendas de preço: bastou porêm o que ainda havia pera todos irem contentes da jornada. A armada ficou toda em nosso podêr, na qual se acharam trezentas peças de artilheria, a maior parte falcões, e berços; espingardas oitocentas; zargunchos, lanças, terçados, arcos turquiscos, crises, e azagayas guarnecidas d'ouro em grande quantidade. Sôbretudo o rei de Parles, co-

brando animo, á voz da milagrosa victoria, sahiu dos mattos com quinhentos homens, que brevemente ajunctou; e despois de matar dentro na tranqueira todos a um, quantos Achens ficaram em guarda d'ella, foi visitar a D. Francisco; não se fartando d'alevantar as mãos ao ceo, dando graças a Deus, e aos Portuguezes polo restituírem á posse do seu reino, sujeitando-se livre e liberalmente, a si, e aos rêis seus successores, por vassallos d' el-rei de Portugal, d'aquella hora pera todo sempre, com tributo de dous cates d'ouro todos os annos; de que se fez assento assignado per elle, e os melhores dos seus. Acabado o qual auto, e despedido primeiro Manuel Godinho n'um balão bem esquipado, que fôsse dar a boa nova, e pedir as alviçaras a Simão de Mello, ao padre Francisco, e a toda Malaca; D. Francisco se fez á véla com vinte e cinco navios dos imigos, em que entravam as tres galeotas, e quatorze fustas, deixando as mais queimadas por falta de gente, que as mareasse: e levando a toda sua armada de Jesu inteira, e carregada d'honra e proveito; que so se ajunctam quando menos se buscam.

LUCENA. — *Vida de san' Francisco Xavier*, livro V, capit. 14.

UMA FORTALEZA.

Seis leguas de Congoxima stá uma fortaleza sujeita ao mesmo rei de Sacçuma, que se pode contar entre as maravilhas de Japão: nem das

d'esta sorte haverá muitas no mundo; porque, se n'outras partes se esmerou a arte, e industria humana em mostrar o saber, e ingenho com que contrafaz as cousas naturaes, aqui deu todas as mostras da força e violencia, que póde fazer á mesma natureza. É o sítio uma alta e grande serra de rocha viva, onde está em roda, feita ao picão, uma cava mui larga, e tam profunda, que mais parece se abria pera ir fazer guerra aos demonios no inferno, que pera os homens se defenderem uns dos outros na terra: ficaram no meio do vão, e largura d'esta cava desapegados e postos, como insulas no mar, dés baluartes, que tendo no baixo o mesmo firme com élla, veem subindo, em boa proporção, solidos e massiços thé o alto, onde são vasados quanto basta pera commoda habitação da gente, que os defende. Ha d'uns aos outros boa distancia; porque assi é mui grande o circuíto da espantosa cava: mas todos se correm com pontes levadiças; e da mesma maneira se passa de cadaum ao campo do meio, onde está o forte principal, a quem estes de fóra servem somente de muro. A obra do de dentro, aos que viram, não pareceu feita per homens. Ao buril, nos cabos d'uma espada, abre um ourives, entre nós, difficultosamente, o que alli se mostra feito ao picão, e aberto na rocha ao scopro; pateos, salas, camaras, varandas, tôrres, corredores, como se lavraram em cêra, sendo a pedra mui rija.

LUCENA. — *Vida de san' Francisco Xavier*, livro VII, capit. 21.

QUALIDADES DO SOLO CHINEZ.

A'lêm das vantajens, que a respeito dos pólos, a China faz á Europa, se as que chamam influencias, são de mór efficacia e vigor nas terras orientaes (como o presumiram os philosophos que, a esta conta, chamaram ao Oriente a parte direita do ceo, e ao Occidente esquerda) a China é a provincia d'elle mais favorecida e mimosa; pois nenhuma outra lhe fica ao Levante. Nem a adjudam pouco (despois das strellas) o mar, que per aqui a rodeia toda, e os montes, e serranias que a cercam ao Poente; tendo assi, d'uma das bandas, quanto podia desejar do refresco e virações do Oceano, e do commercio do infinito numero de ilhas, e outros proveitos de muito momento: e sendo-lhe, pela outra, as suas montanhas não menos favoraveis á saúde da gente, do que Plinio fez os outeiros dos Alpes ao imperio romano. Que lhe não servem somente de amparo e defensão dos imigos fronteiros, senão que, lançando muitos braços ou ramos de menos aspereza per toda a China, n'elles se acha toda sorte de minas, betas, e vieiros de ricos metaes, e mineraes: elles fazem os campos mais abrigados dos ventos; recolhem e manteem grande multidão de animaes feros e silvestres, que monteam os Chins: e botando de si muitos, e mui caudalosos rios, de tal maneira engrossam e fertilizam a terra, que não ha no mundo herva, hortaliça, fruita, semente, planta, árvore, nem animal, de que não seja caroavel; sendo-lhe, de todas

estas cousas, muitas tam proprias, que se não dão em outra alguma provincia. E assi não ha que perguntar pelos nossos melões, miraolhos, berjaçotes, canas-d'assucar, uvas (postoque não façam vinho d'ellas) limões, cidras, laranjas as mais, e melhores do mundo, amendoas, nozes, castanhas, avelãs, pinhões, que de quanto em Italia e Hespanha dão os mattos, ou se cria nos pomares, ha na China tanta abundancia, como das mangas, carambolas, jacas, patecas, bananas, e todas as fruitas indianas: não se achando nem na India, nem n'outra alguma região as suas lechias, e naiyecas tam nomeadas em todo Oriente pola suavidade do sabor, e pouco pejo, que fazem no stomago por mais que se comam em quantidade: são as maiores do tammanho das ameixas, que chamamos saragoçanas; a côr de fóra vermelha como de medronho; a carne de dentro como de uvas; e caroço comprido ao modo de tamaras: nascem em árvores mui frescas, que são as que plantam ás portas, nas ruas principaes. De trigo, centeio, arroz, e todas as mais sementes, e legumes, que ca conhecemos por mantimento dos homens, e animaes, e do Orido, Nachanim, Mungo, e outros particulares da India, a ella, e ao mundo todo, assi podera ser a China celleiro, como n'algum tempo o foi Sicilia a Roma. São calvos, e sem lenha os montes em França, Flandes, Alemanha, e todas as ilhas de Hollanda, Dinamarca, a respeito dos pinhaes, mattas, e devezas de toda sorte de madeira e arvoredo, de que sempre stá

alli povoado e verde tudo o de que menos se spera pola agricultura. Aqui nasce todo o rhuibarbo com a lançoa, que se parece ás raizes do nosso aipo; e aquelle medicamento, que nomeâmos por pau da China; deixando infinitos outros simplices medicinaes, de que os herbolarios do proprio reino teem scriptos grandes volumes, em nada somenos aos de Theophrasto, Dioscorides, e Galeno. Os bichos, que criam a sêda; os enxames das abelhas não teem conto: e álêm dos leões, rhenocerotes ou badas, tigres, reimões, ussos, lobos, porcos-montezes, veados, gazellas, nervus, lebres, coelhos, e quantos animaes passem a Hespanha: as pelles das martas, e arminhos, de que os Chins se forram, não devem nada ás mais finas zebellinas, e armellinas, que veem ás feiras de toda a Gocia, e Scrifinia: são innumeraveis umas como raposas na feição e tammanho; de cuja carne e sangue se faz o almiscre: as vaccas, bufaros, porcos mansos, de que os Chins são grandes comedores; ovelhas, cabras, cavallos mais pequenos, mas não menos rijos e andadores que os nossos. Na creação de gallinhas, pavões, gansos, adens, e todas as aves domesticas, não se lhe póde comparar terra nenhuma, avantajando-a a todas a natureza na quantidade e sorte das silvestres: porque não lhe sendo nova alguma das nossas, nos são a nós muitas das suas estranhas, pola diversidade das figuras, variedade das pennas e côres fermosissima: umas que se comem por iguaria de preço; outras a que o dá a suavidade do

seu canto. Servindo tambem os ares, e a terra, nas provincias da China, á vida e recreação humana: não tem nada menos por si a água; que parece andarem ás invejas cadaum d'estes elementos sôbre qual lhe sería mais favoravel, e de maior proveito. É incomparabil a abundancia das fontes perennes, umas frias, doces, suavissimas, em que se refrescam a gente, e os animaes, regam de pe os campos; outras quentes, e de propriedades tam certas e efficazes na cura, e remedio de muitas enfermidades, que negam a vantajem ás virtudes, que pera os mesmos effeitos teem da terra as hervas, e as plantas. E quanto á fertilidade, e riquezas, de mais da terra dever, n'esta parte, muito á água, não sabemos, no descoberto, rios, nem mares mais abundantes de pescados, e mariscos, nem onde sejam tam rendosos os mineiros das perolas: que por seus quilates, e valor não montam menos que o muito ouro, e prata, que se tira das minas da mesma terra. Bem considerado, emfim, o que de seu tem a China, e comparando-a, não ja com os desertos da Arabia, e areiaes da Libya, mas com a abastança da Pulha, delícias da Campania, frescuras da Lombardia, grossura do Egypto, sempre nos parecerá, que so com ella se houve a natureza como mãe, tractando todas as mais como madrasta, e desherdando a umas d'uns de seus bens, e a outras d'outros, polos ajunctar pera ella, e lh'os dar todos em dote.

LUCENA. — *Vida de san' Francisco Xavier*, livro X, capit. 18.

NUMERO, E INDUSTRIA DOS MORADORES

DA CHINA.

Mas, o em que mais se vê alli a abundancia da terra, a boa adjuda das águas, a benignidade dos ares, a clemencia do ceo, é a creação da gente, e moradores; cujo numero, sendo mui difficultoso de crer, o é muito mais de encarecer: que não so pelas ruas, e praças das villas, e cidades, mas nem pelas estradas, e caminhos, que vão d'umas pera as outras, cabe ordinariamente o povo, recovas, e cargas; nem ha, a todas as horas, na entrada, e portas dos logares, menos aperto, e grita, que ás das nossas igrejas, quando as visitâmos, com maior concurso, no dia do orago. Livros teem os Chins, em que mui curiosa e particularmente stão os nomes dos vassallos, assi pera a arrecadação dos tributos, e direitos reaes, como pera outros effeitos. Mas, per estas matriculas, póde-se mal saber o numero da gente pelo modo, que elles guardam em a contar: não é per cabeças, ou fogos, como se usa entre nós; mas somente assentam certos, de cada familia, ou apellido; que vem a ser, de cada dés pessoas menos de quatro, e de tres: nem entram n'este numero os officiaes, e ministros da justiça, e fazenda do rei, que são em grandissima quantidade, nem os capitães com toda a gente-de-guerra; de que ha mais de seis milhões e settecentos mil. Per onde, a somma que

do immenso povo da China se póde tirar d'aquelles seus livros, contem so uma parte mui pequena do que elle em si é. E comtudo sabemos certo que passam, os assi matriculados, de settenta milhões duzentas e cincoenta mil almas: os quaes, junctos á multidão dos que ficam por assentar, so os algarismos d'Archimedes, no livro do numero das arcas, parece que bastava a lhe tirar, e saber o seu. D'aqui vinha espantarem-se os Portuguezes, que entraram mais pelo sertão, dos bandos de mininos, e crianças: e affirmavam que não podiam cuidar, senão que nasciam sempre cinco e cinco do mesmo ventre; como se contava (segundo Estrabo refere) das mulheres do Egypto. São estas crianças, n'aquella primeira edade, lindissimas; porque em muitos a côr é branca, como a dos Hespanhoes, e nos de Pekin não menos que a dos Italianos, e Francezes: as feições, antes de vultarem muito, são apraziveis, athé que, alargando nos rostos, e ficando-lhes os narizes amassados, com que os olhos parecem ainda mais pequenos, se fazem menos gentis-homens. Não falta porêm na China muita gente de rostos compridos, em boa proporção, olhos grandes, narizes afilados, barbas bempostas; que, por serem os menos, parece descenderem dos estrangeiros, que houve no mesmo reino, ao tempo que se communicava mais com os outros. No valor do animo, e na viveza dos ingenhos, são bom exemplo do juizo, que Aristoteles fez dos moradores da Asia, e da Europa, dizendo: — « Que a vantajem que os do Poente tinham

no esfôrço, lhes faziam os Orientaes na subtileza dos intendimentos. » Ao menos, na mechanica de todas as artes, a ninguem a dão os Chins. Na pintura so lhes faltam as sombras: a infernal invenção da artilheria la a introduziu o demonio primeiro que em Europa: sem embargo do que alguns quizeram addivinhar dos relampagos, e trovões de Salmoneu, referidos per Virgilio no sexto da Eneida: não attentando (de mais do poeta se declarar logo a si mesmo) que das cousas d'este rei, nem Herodoto faz menção; e que, como fabulosas, as largaram os historiadores de todo aos poetas: e constando-nos, além d'isso, que tambem de Claudio imperador se screve o mesmo (tanto que veio a sahir em proverbio, trovões claudianos, como o conta Plutarco); sendo porêm certo, que não so não inventou, mas nem usou elle nunca a artilheria. Da qual, emfim, entre nós, não sabemos outro princípio, nem mais certo, nem mais antiguo, que o que lhe dá Antonio Sabellico, em Alemanha. Onde tambem diz, « que começou a impressão, » havendo-a na China, junctamente com a fundição dos sinos, muitas eras antes. No tecer das sedas, na fábrica dos edificios, no assento e ordem das povoações, e em quanto finalmente se póde sperar da industria humana, é tal a dos Chins, que por muito que ella deva sua grande abundancia e riqueza aos elementos, não é menos obrigada á diligencia e trabalho, com que seus moradores industriam, e fazem muito mais fertiles e rendosas a terra, e água. Teem reduzido a agri-

cultura a regras d'arte; e é entre elles estimada, e privilegiada sôbre todas as mechanicas; porque dizem: — « Que sem as outras se póde, em alguma maneira, passar a vida (como na verdade, sem muitas d'ellas viveram ditosa e saborosamente os que lograram a edade d'ouro); mas não sem lavrar, e cultivar os campos. » E assi não teem logar entre os Chins os queixumes, que n'esta parte ja fazia, e com muita razão, da nossa Europa, Junio Moderato Columela, quando ainda havia menos annos, que os arados andavam nas mãos dos Camillos, Curios, Cincinnatos. Não ha palmo de terra, com que não intendam; fazendo das steriles, fertiles, a podêr de beneficio: e tirando com o mesmo, das que de si deram uma, muitas novidades; servindo-lhe muito pera isso a grande cópia de rios, que descem dos montes: o que mais monta são as voltas, que lhes fazem dar, abrindo, sangrando, derivando as águas de maneira que quasi todo o habitado fica uma horta regada, e tam facil de navegar, como de passeiar. Porque, a esta conta, quasi não ha cidade, nem villa, a que se não póssa ir, e vir, de qualquer outra, tam bem per água, como per terra: e postoque os lagos, e esteiros não teem conto; como os não deixam star apaulados e mortos, antes os trazem em contínuo movimento, dando-lhes, per várias partes, corrente e vida, mais adjudam, que prejudicam aos bons ares e saúde da provincia: de que é bastante argumento aquella infinita multidão de gente, que conserva; sôbre nos constar, per seus annaes, que

de dous mil annos, a esta parte, não houve peste na China. As cidades, villas, e logares são tam frequentes e visinhos uns dos outros, que muitas, vistas de longe, parecem uma so; e as mais pequenas, arrabaldes das maiores: nem os campos ficam desertos e despovoados de moradores; se não que são tantos os casaes, dos que os lavram, e as quintas, e casas-de-prazer dos ricos, que fazem per todo o reino muita vantajem á ribeira de Genova, e termo de Florença, em Italia, e ao da nossa Lisboa, em Hespanha. Mas não se contentam os Chins de edificar, e morar somente na terra, egualmente o fazem na água; obrigando-a a lhes pagar, com esta usura, o muito que pola grande multidão dos rios lhes occupa. E assi os trazem a todos coalhados de embarcações feitas e dedicadas egualmente ao serviço e tracto de passageiros, e mercadores, e á propria habitação, e vivenda de seus donos. Os quaes, não tendo outra fazenda, nem herança na terra, n'estas embarcações trazem mulher, filhos, alfaias com todo seu haver; ordenando-as per tal modo, que no meio fica uma casa de madeira mui bem coberta, repartida em seus aposentos; uns em que passamos estrangeiros, outros em que vive á parte a familia, sem lhe faltar commodidade alguma: porque alli teem onde criem as gallinhas, tragam as adens, cevem os porcos, e ainda suas como hortas, e jardins de recreação; que são uns alegretes grandes da banda de fóra da poppa, plantados de romeiras, maceiras, e laranjeiras anãs, e cheios de toda

variedade de flores, boninas, salutiferas hervas, e verdura. Emfim, como Bias* se gloriava de trazer comsigo todos seus bens, não fazendo caso mais que dos da alma; assi trazem estes os do corpo, que somente conhecem, todos nos seus barcos: dentro dos quaes (como os herdem dos paes os filhos) ha muitos homens, e mulheres, que por serem n'elles nascidos e creados, e sahirem menos a terra, do que outros entram na água, com razão se póde duvidar de qual dos dous elementos sejam mais naturaes. O numero d'estas embarcações é inestimabil: porque, com serem tantas as que servam de passar d'umas partes ás outras, não são menos as que, a paradas, stão quêdas pelos rios, a modo das vendas das estradas per terra; nas quaes os passageiros, e navegantes teem tudo prestes, sem lhes ser necessario ir carregados de matalotagem. E da mesma maneira é infinita a multidão das que stão anchoradas não so juncto ás cidades, e villas, mas a qualquer logar, ou ponte. E d'aqui se intende aquelle enigma d'um nosso Portuguez, que entre outras cousas maravilhosas da China, affirmava víra n'ella cidades situadas sôbre água, que se abalavam, e moviam todas as luas. E é o caso, que se fazem cada mez, ora n'uma parte, ora n'outra, nos rios, umas feiras geraes, onde concorre grande multidão de toda sorte de embarcações; que surgindo ao largo, se ordenam como as casas d'uma cidade bem edificada,

* Sabio da Grecia.

deixando ruas, travessas, praças per onde passem, e onde se ajunctam, em seus barcos, os que veem a feirar. E acham-se aqui, não somente toda provisão de mercadorias, joyas, brincos, curiosidades, mas os mesmos officiaes arruados, que actualmente stão trabalhando em suas tendas, como nas cidades da terra melhor governadas, e mais ricas. E porque estas feiras não duram ordinariamente, n'uma parte, mais de quinze dias, e no cabo d'elles se vão fazer a outras; por isso as chamava bem, o auctor do enigma, cidades sôbre água, e movediças.

LUCENA. — *Vida de san' Francisco Xavier*, livro X, capit. 19.

RENDIMENTOS, PROVINCIAS, LOGARES,

E MANDARINS DA CHINA.

De toda esta tam grande, tam rica, tam deleitosa terra, a quem por certo cabia melhor o nome de *bem-afortunada*, que ás ilhas a que o pozeram os antiguos, e o titulo de *felice* e *ditosa*, que não á Arabia, onde hoje se não vê parte, nem cousa, que bem o mereça: de toda aquella tam immensa multidão de povo, que não cabendo nas cidades, nas villas, nos campos, povôa egualmente os esteiros, os rios, e os lagos, é um so homem univer-

sal rei e senhor das fazendas, da honra, das pessoas, com soberano e absoluto podêr sôbre a morte e vida de todos. Arriscaria a fe da historia, se screvesse o que se conta; postoque, per bem fieis informações, da magestade de sua côrte, do apparato do serviço, das delicias dos jardins, da grandeza dos paços, em que ha settenta e nove salas, todas de inestimabil fábrica, assi na materia, como na architectura; mas quatro principaes (se nos não enganam os que assi screveram, e imprimiram) cujas paredes e forros dos telhados, dizem, que são n'uma, metal de mil lavores; n'outra, prata finissima; na terceira, ouro de martello, com todos os esmaltes e feitio, a que a arte póde chegar; na quarta, um mosaico sem preço, lavrado de diamantes ardentissimos, rubis, carbunculos, saphyras, esmeraldas, e todo o melhor da pedraria do Oriente. Mas, porquè se não represente a alguem, que fingimos, e não referimos o que lemos, digo somente, que em todo o universo não ha principe tam rico como o rei da China. O padre Alexandre Valignano, que com sanctos intentos, fez grandes diligencias por tirar a limpo, dos livros de seus tributos, e direitos reaes, o que tem de renda em cadaum anno, affirma ser mais que toda a de quantos rêis, e senhores ha na Europa, feita n'uma massa; e per ventura, diz, aindaque lhe ajunctemos a de todos os da Africa, so o tributo da vassallagem, por cujo respeito se matricúla a gente, da maneira que dissemos, importa averiguadamente todos os annos trinta milhões d'ouro;

e somente dos foros, do que colhem da terra os lavradores, passa de vinte milhões o que pagam a el-rei em cada novidade; não entrando aqui o que lhe vem das minas do ouro, e prata, da pescaria das perolas, e da pedraria de toda sorte, do ambar, do almiscre, das porçolanas, que acho sommado em mais de treze milhões. Mas a renda das alfandegas é a principal; porque sabemos que so as da provincia de Cantão, que sem dúvida é uma das menores, e de menos tracto entre as quinze, quando menos importam, valem a el-rei, de janeiro a janeiro, tres mil picos de prata; que são, da nossa moeda, passante de sette milhões e quatrocentos mil cruzados. D'onde parece com quanta cautela e cuidado de conservar o credito, fallou n'esta materia, quem poz toda a renda da China em cento e vinte contos d'ouro; mostrando que assás a encarecia com a comparar a quanto o imperador Vespasiano, per todo o tempo de seu imperio, e com sua grande cubiça ajunctou, e deixou no thesouro, e erario romano. Que por grande e rico que alguma hora fôsse, nunca chegou, sendo um so, a nenhum dos quinze, que este barbaro tem nas quinze provincias do stado; onde a prata, que na China corre somente por moeda e preço das mais cousas, ja não tem nem pêso, nem conto. É cada provincia, ou governança d'aquellas, respeitando á grossura das rendas, e ao numero dos logares, per si, um grande reino: que não ha nenhuma que não tenha debaixo de sua jurisdicção muitas cidades de trinta

mil visinhos, e algumas de sessenta, settenta, e cem mil; afora outras innumeraveis de menos auctoridade. Porque, ácêrca dos Chins, ha seis sortes de povoações, umas por murar, e as cinco todas muradas, de obra de cantaria athé certa altura, e despois de ladrilho, tam forte, e bem fabricada, e, o que mais importa, tam vigiada e reformada dos que a teem a seu cargo, que em dous mil annos se lhe não enxerga fenda, nem signal de ruína: são todas tam bem edificadas, que aqui parece se poz per obra quanto, entre nós, os philosophos, e mathematicos poderam somente imaginar e pintar nos livros de suas politicas, e architecturas. O sítio é ordinariamente pela margem dos rios navegaveis; com que ganham a frescura dos ares, a commodidade do serviço, a limpeza da terra. São os muros, da banda de fóra, de boa altura, e tam bem entulhados per dentro, que quasi lhes ficam as casas no mesmo andar; e assi mais desabafadas e lavadas dos ventos, com a vista menos tomada, e menos sujeitas ás baterias. Todas teem suas cavas mui largas per dentro, e per fóra; e sôbre ellas pontes de cantaria com os terços do meio de madeira e levadiços, pera mór resguardo: ás portas principaes ha tôrres altas e fortes com a entrada requestada per diversos portaes; de modo que, passado um, fique defensão no outro. São as mesmas portas todas chapeadas de ferro; umas firmes, outras sempre alevantadas no ar, e prestes pera se descerem quando for necessario: as ruas lageadas, e com sua corrente d'uma parte e d'outra pera

o meio : muitos arcos triumphaes, que as atravessam e ornam; e árvores que, sem as assombrarem, as fazem mais frescas e apraziveis. E de tal maneira stão lançadas, que ha poucas cidades entre os Chins, onde se não ache o que se screve, por cousa muito rara, de Nicea metropoli de Bithynia; que stando n'um campo raso, e em figura quadrada, tinha duas ruas eguaes : as quaes, de tal maneira se cortavam no meio em cruz, que d'uma pedra, que alli stava por centro, ficavam á vista todas as quatro portas de Nicea. Assi se cruzam ordinariamente as duas principaes ruas nas cidades da China; e assi se vêem do logar, onde uma passa pela outra, as portas, e sahidas de todas; e finalmente estas, e as travessas, que vão fundadas sôbre ellas, ficam tam compassadas e direitas, que parece primeiro se cordearam, que fôssem edificados os logares. Entre os quaes, dos que não teem muros, se não faz conta na China, nem elles em si teem conto; postoque muitos sejam tam grandes como as maiores villas d'Europa; e que ca poderam pertender privilegio de cidades. Os cercados passam de quatro mil quinhentos e quarenta; e distinguen-os conforme suas preeminencias, ajunctando, no fim do nome proprio de cadaum, uma d'estas palavras Fu, Cheu, Hieu, Ilui. Fu é nota de cidade principal na jurisdicção, govêrno, honras do rei, e quantidade do povo. E assi dizem Cantão Fu, Pekim Fu, Nanquim Fu, pera dizer cidade de Cantão, de Pekim, de Nanquim; com alguma similhança á composição gre-

ga, em que tambem o *polis* vai detraz, dizendo: Alexandrinopolis, Adrianopolis. Os Cheus são tambem cidades pouco, ou nada menores, que os Fus; mas com menos jurisdicção e preeminencias. Respondem os Hieus a villas d'Hespanha, na subordinação do governo; postoque, no apparato e grandeza, se possam comparar ás nossas cidades. Iluis chamam os logares de guarnição d'aquelles milhões de gente-de-guerra, que diziamos haver em todo o reino. Dos quaes, uns stão per si apartados, outros encorporados, ao modo de cidadellas, nos mesmos Fus, Cheus, e Hieus. As provincias são quinze; que ordinariamente intitulam com o nome do Fu, principal, e cabeça dos mais. Assi se chama Cantão, adonde hoje temos o commercio: e parece ser aquella, que antiguamente foi tam celebrada com o nome de Catayo; e, por cujo respeito, chamavam os Orientaes geralmente aos Chins, Cataynos, e Catayo a toda região: d'onde tambem o poeta toscano disse *de Catayo o Gadi*, pera dizer dos fins de Levante aos de Poente. Mas as duas principaes são Pekim, e Nanquim. E é Pekim, sem dúvida, o mesmo Fu, a que Marco Paulo Veneto chama Quinsai, e interpreta cidade do ceo; dando-lhe por sítio um quadro de trinta e duas leguas ao todo, e de oito em cada lado: que é o maior campo, que no mundo teve outro algum logar; pois nem o do Ninive passou, segundo Estrabo, de sessenta e seis milhas. Mas a grandeza é o menos, que se screve da cidade Quinsai; a qual, por isso, affirmo ser o Pekim: porque d'ella

se chama ainda hoje a mesma provincia Quincy; álêm de contestarem com as maravilhas do Quinsai de Marco Paulo as muitas e mui estranhas, que os nossos Portuguezes, e outros modernos contam do Pekim; como é não podêr um cavallo, por andador que seja, fazer maior jornada de sol a sol, que atravessal-a d'uma porta á outra. Aqui são aquelles famosos paços das settenta e nove salas, cercados em roda de tres muros mui altos e mui fortes, e mais spaçosos que os de qualquer grande cidade de Europa; dentro dos quaes não ha umas casas-reaes somente, mas quinze distinctas com seus termos, que teem os proprios nomes, e representam as quinze provincias do imperio quanto póde ser ao natural, assi nos aposentos, e repartição de cadauma das fábricas, que respondem aos Fus, e Cheus das mesmas provincias, como nos campos, bosques, parques, jardins, hortas, fontes, ribeiras, tanques, lagos; em que se retrata, com toda a propriedade possibil, o paiz do districto de cadauma: e isto, pera que o rei tenha recopilado, e logre dentro d'aquelles muros, quanto ha fóra d'elles em todo o reino; cuja parte mais septentrional é a mesma provincia do Pekim, e a propria cidade a mais fronteira aos Tartaros, com quem os Chins teem perpétua guerra: que foi tambem a causa do rei passar a ella sua côrte do anno de mil e quinhentos e vinte e um a esta parte; tendo-a antiguamente em Nanquim, por star mais no coração do reino: e polo mesmo respeito, ficou alli uma chancellaria, ou relação-suprema, onde

se terminam as causas de seis provincias : salvo quando parecesse dever-se recorrer, n'alguma, a el-rei, e ao seu conselho-real de Pekim; que consta de oito conselheiros-de-stado, e é todo o govêrno e podêr absoluto da China. A'lêm d'estes dous senados principaes, ha em cada provincia seu proprio viso-rei, com titulo de Tutão, e auctoridade e jurisdicção universal sôbre tudo. Após o qual é um como vedor-da-fazenda do rei, que pera a receita e despesa d'ella tem debaixo de si grande numero de scrivães, contadores, thesoureiros, e outros ministros maiores e menores. Segue-se o regedor, ou presidente-do-conselho de justiça nas causas civeis e crimes, onde não são menos os officiaes; e, finalmente, o Aytan, que é o generalissimo nas cousas da guerra, debaixo do qual ficam os capitães da terra e do mar. De cada sorte d'estes Mandarins particulares (que assi se chamam todos geralmente) ha uma infinita multidão pelos Fus, Cheus, e mais logares de cada provincia, com esta differença, que os que servem na guerra, succedem per sangue e herança, os filhos aos paes, nos cargos e dignidades; mas os de justiça, e fazenda somente se dão por lettras, e merecimentos, sem nenhum outro respeito. Duram nos officios tres annos : nem podem ser naturaes d'onde governam. Vivem de tal maneira da despesa-real, que nenhuma cousa trazem comsigo quando veem de novo aos logares; se não que alli acham casas nobilissimas ornadas e cheias de todos os moveis, com servidores, que o mesmo rei lhe escolhe; e paga provisão de

mesa, e recreações, conforme á dignidade de seu mando. No qual, como lhe succede outro, acabado seu tempo, assi lhe deixa elle a casa, sem levar comsigo mais do que trouxe: e seguem-se d'este stylo dous grandes bens; porque, sendo-lhes assi a todos, e em tudo taxado o modo de seu tractamento, nem a vaidade tem logar pera os Mandarins, por propria ambição, se metterem uns, ás invejas dos outros, em fausto, e gastos demasiados (que são de grande escandalo na republica); nem ficam tam sujeitos á tentação das peitas, a quem a necessidade e falta tiram o pejo, e abrem de par em par as portas. Aindaque, nem esta provisão tam larga, nem a grande vigia, e espias, que sôbre isso andam, e devassas publicas e secretas, que cada dia se tiram per ministros particulares, mandados da côrte, e muitas vezes disfarçados, e sem se darem a conhecer, senão despois de feita a diligencia, nem os gravissimos castigos, que dão aos comprehendidos, basta pera os mesmos Mandarins deixarem de ser os maiores ladrões da propria justiça, que administram; e mais levados do que lhe dão por ella, que ha no descoberto: porque se intenda que onde não houver fe, nem temor de Deus, por grande que seja o que se tem dos homens, e muito que n'elles alcance a razão natural, poder-se-hão os vicios esconder, mas não acabar.

LUCENA. — *Vida de san' Francisco Xavier*, livro X, capit. 21.

ORDEM E DILIGENCIA DOS CHINS

EM SEU GOVÊRNO :

CAUTELA COM OS ESTRANGEIROS.

Na polícia dos Chins ha, todavia, algumas cousas bem notaveis; e a que mór louvor merece é a grande ordem d'esta máchina de ministros, e sujeição que uns teem aos outros, e todos ao rei : o qual, de tal maneira o é, que não ha em toda a China um so palmo de terra, de que não seja proprio senhor, ou onde outrem tenha algum modo de jurisdicção, podêr e auctoridade, mais que os seus Mandarins, a quem a elle dá. Porque, ainda-que haja muita nobreza, fazendas grossas, e morgados ricos e antiguos, com successão de paes e avós, a filhos e a netos, não são porêm duques, nem condes, como entre nós, nem Jacatás, ou Tonos, como em Japão, com logares, e vassallos, onde, e sôbre quem possam pôr tributos, ou mandar no crime, nem no civel cousa alguma. Os Mandarins somente governam, e meneam tudo com tam grande auctoridade, que mais os tractam os outros Chins como a idolos, que como a homens da sua mesma nação e natureza. Ninguem requere ante elle senão com ambos os joelhos em terra : a linguagem não é a vulgar; mas, como entre nós, a latina : e aquella so corre per todo

o reino, havendo muitas particulares e proprias, que se practicam n'umas provincias, e não nas outras; postoque, o que se screve, por as lettras serem jeroglyficas, e mais figuras das cousas, que signaes das palavras, egualmente o intendem todos os que o leem. Saiem os Mandarins em ricos andores com grande côrte, e acompanhamento; e pera se fazerem mais temer, levam adiante a guarda d'homens-d'armas, e os algozes ordinarios, a que chamam Upos. Vão estes dando brados espantosos em signal de vir, ou passar Mandarim: aos quaes a gente se retira, e deixa a rua despejada; e os que a caso acertam de se encontrar com elle, não o speram em pe, senão que, afastando-se a uma parte, se poem de joelhos athé o perderem de vista. Trazem os Upos, como antiguamente os beleguins, que chamavam lictores dos consules, e pretores romanos, uns mólhos de bambus, ou cannas massiças, de largura de tres e quatro dedos, e de comprimento de uma braça, com que os Mandarins fazem mui facilmente açoutar toda a pessoa: e são os açoutes tam crueis, que poucos bastam pera deixar um homem aleijado das pernas; e, muitos com uma duzia de golpes, deixam a vida. Mas tornando ao que começavamos a dizer da ordem, que ha entre todos estes ministros, e o rei, screvia o padre Alexandre, que em uma religião muito bem governada a não podia haver maior entre os subditos, prelados, particulares, e geral. O rei, postoque em tudo soberano e absoluto, nenhuma cousa faz, senão segundo a

disposição das leis, e acordo do conselho-do-stado. Ao qual os viso-reis das provincias seguem tam pontualmente como se não tiveram outro intendimento, nem inclinação; e com a mesma obediencia lhe respondem a estes os a elle sujeitos, e subordinados, correndo-se, e intendendo-se todos entre si com tanta facilidade e suavidade, que lhe parecerá, a quem o bem considerar, meneio d'uma casa, e familia de pouca e boa gente; e não, como o é, govêrno d'um imperio o maior, e dos mais maliciosos idolatras do mundo. Conforme a esta ordem, e obediencia, é incrivel a presteza da execução de quanto se ordena: a que serve um infinito numero de correios d'el-rei; stando sempre a ponto com cavallos, que mudam ás postas; onde, antes de chegarem, fazem signal com a trombeta, como se costuma entre nós, pera lh'os terem prestes: por elles dão os viso-rêis, todos os mezes, conta ao conselho-do-stado de quanto passa em cada provincia; recebem da côrte os despachos ordinarios; e mandam executar os proprios nas cidades, e logares de suas governanças. E como nem pera as despesas d'estes ministros, nem pera os gastos do que se manda, falte dinheiro, ou outra alguma cousa, em todas fica sendo quasi o mesmo o dizer, e o fazer; ou sejam fábricas, e edificios mui custosos, ou exercitos per terra d'um, e dous milhões d'homens, com tudo quanto hão mister pera comer, marchar, e pelejar; ou armadas de quinhentas e mais vélas grossas cheias de mantimentos, munições, artilheria, gente-de-mar,

e de-guerra. Despois d'esta ordem, obediencia, e presteza, tam importante a todo bom govêrno, é maravilhosa a cautela, e resguardo, com que tractam, no seu, os Chins da paz, e quietação da republica; não se velando n'esta parte menos dos proprios naturaes, do mais interior do reino, que dos imigos fronteiros. Pera que todo o stado em roda ficasse, quanto podia ser, seguro e fechado pelos confins da terra, alevantaram, contra os Tartaros, na parte onde lhes faltavam montes, um muro de cantaria; a cuja sombra nada montaram, nem os de Babylonia, nem todas as fábricas de pyramides, e colisseus, que os poetas celebraram por milagres do mundo. Corre o monstruoso edificio quasi per trezentas leguas, athé ir dar as mãos a duas altissimas serranias, e fechar com ellas d'uma banda, e da outra tudo o que ha da China ao Poente. É a obra tam forte, alta e larga que, como suppre, assi arremeda a firmeza, altura e vastidão dos montes. Não deixando de ter suas tôrres, a passos, e gente de guarnição em todas ellas; como se somente fôra cêrca d'um castello, ou cidade pequena. E ninguem se espante dos Chins continuarem as montanhas com muros, na terra firme; pois não duvidaram dê a podêr unir ás ilhas, bem distantes, com navios no mar. Contava D. Fernando de Castro, filho de D. Garcia de Castro, d'Evora, a quem eu dou todo o credito; porque, alêm de se dever ás grandes qualidades de sua fidalguia e virtude, sei quanto fez na India, onde foi capitão de Chaul, por tirar á luz as cousas de todo aquelle Oriente;

e em special as da China; adjudando-se, pera isso, da muita notícia, que ja de ca levou da historia, geographia, astrologia, e outras artes, e sciencias; e da communicação dos naturaes das mesmas partes: de cuja práctica, e interpretação de seus annaes, alcançou muitas antiguidades, e novidades mui notaveis e curiosas. Contava, como digo, este fidalgo, per relação d'um d'aquelles interpretes, ou Jurubassas (que assi lhe chamam os Chins) de que se fiava, que vendo-se os governadores da provincia de Fuquiem, ou Chincheo, cujo sítio é entre a de Liampó, e a de Cantão, affrontados dos saltos, e entradas, que os cossairos Japões faziam nas suas terras, screveram ao conselho-real do Pekim, que importava mandar um exercito a Japão, pera que, destruindo-o, e despovoando-o de todo, ficassem livres d'aquelle cuidado. E vindo-se a tractar da passagem da gente, assentaram que, per mostras do grande podêr e magestade d'el-rei da China, não fôsse em armada; mas se fizesse uma ponte sôbre embarcações da costa de Liampó, que fica ao norte do mesmo Fuquiem, athé Japão, per distancia de cem leguas: bem differente travessa, por certo, da de Sésto a Abido, per onde Xerxes, quando passou a Europa o seu exercito, quanto a assombrou com elle, tam attonito deixou o mundo so com a passagem. « Nem desagradou o alvitre (dizia o Jurubassa) por impossibil; antes se houve por averiguado, que ametade das embarcações, que havia, era bastante a fazer a ponte mui larga, e ainda mais comprida: » o que, dado que

a nós nos pareça encarecimento, não pareceu a D. Fernando senão possibil, e ainda certo; considerada a infinita multidão de bancões, juncos, e outras sortes de navios, de que os rios, esteiros, portos, e o mar, per toda a costa, andam coalhados. Mas por isso el-rei não veio na fábrica da ponte; porque, como pela parte do Occidente tem o reino fechado aos Tartaros, com as trezentas leguas de muro, fazendo todo o caso de lhe não entrarem os imigos nas proprias terras, e nenhum de sahir a lhes conquistar as suas, assi quer os seus navios, e armadas pera se murar, e cercar com ellas da parte de Levante, contra os Japões, e quaesquer outros cossairos; e não pera os ir buscar ás suas ilhas: as quaes largaram os Chins, ha muitos annos com o mesmo intento, que diziamos, de lograr o stado, e governar a republica, quanto póde ser, pacífica e seguramente.

LUCENA. — *Vida de San' Francisco Xavier*, liv. X, capit. 21.

STADO PRIMITIVO DA INDIA.

O stado da India se ganhou com muita verdade, fidelidade, liberalidade, valor, e esfôrço: ora vêde se o stado em que stá não é pelo contrario d'estas cousas. Aqui me cai a proposito um dicto mui avisado de um rei de Cochim; o qual, vendo ir aquelle

stado peiorando, disse « logo elle começara a descahir, tantoque de Portugal deixaram de vir estas tres cousas, verdade, espadas largas, e Portuguezes de ouro. » Ora quero mostrar a vossas mercês, como da falta d'estas cousas nasceram todos os males da India. Vamos á primeira, que é verdade: as verdades com que este stado se ganhou, foram viso-rêis embarcados, armas vestidas, fazendo guerra aos imigos, accrescentando o patrimonio real, e enriquecendo o stado, e os vassallos: e se não vêde como steve a India no tempo dos que seguiram estas verdades, que foram D. Francisco de Almeida, Afonso de Alboquerque, e todos os mais viso-rêis, e governadores athé Jorge Cabral, e ainda, quero dizer, athé D. Constantino; mas despois que se deixou de usar d'esta verdade, e que ella se perdeu, aconteceu aos viso-rêis, e governadores aquillo que a Annibal: que, em quanto andou com as armas vestidas pelos exercitos, dormindo nos campos em um couro de boi, que era a sua cama mimosa, conquistou toda a Hespanha, e Italia, e ainda fôra senhor de Roma, e do mundo todo, se seguira sempre esta verdade; mas despois que a perdeu, e se recolheu ás delicias de Capua, e depoz as armas, logo tornou a perder quanto, em tantos annos, tinha ganhado: assi os viso-rêis, e governadores da India, em quanto seguiram esta verdade, foi ella próspera e temída; mas despois que ella se perdeu, e que despiram as armas, e se deixaram de embarcar, e se recolheram ás delicias da cidade de Goa, e se fizeram

veadores-da-fazenda, e presidentes-da-relação, logo a India foi de pernas acima, e nós todos nos acobardámos, e nos perderam tanto os imigos o respeito, que aquillo que nós primeiro faziamos, que era sustentarmo-nos de prezas suas, o fazem elles agora, que se sustentam de nossas prezas. Não quero aqui passar pelo dicto de um capitão turco, d'aquelles que foram contra a nossa fortaleza de Dio, sendo capitão Antonio da Silveira; no qual me quero tambem envergonhar a mi, e aos soldados da India, porque não fiquem sem sua ração. Este Turco, despois de passado aquelle espantoso cêrco, stando fallando n'elle com el-rei sultão Mamude, rei de Cambaya, contando-lhe as maravilhosas e altas cavallarias, que víra, n'ella, fazer aos Portuguezes, despois de em seus louvores gastar muito tempo, arrematou com dizer: — « E affirmo-te, poderoso rei, que polo que vi fazer a estes homens, que elles so são merecedores de trazerem barbas no rôsto. » Ora vejam vossas mercês a que stado temos chegado, que aquillo que aquelle Turco notou em nós, mais pera louvar e temer, isso é o menos que hoje estimâmos: em quanto os capitães, e soldados tinham barbas largas, tinham vergonha, que não sei se hoje se achará: por certo que desejo ver resuscitado aquelle bom rei D. Manuel, e com elle um d'aquelles soldados veteranos com que a India se conquistou, com uma barba pelos peitos, um pelote pelo joelho, uns musgos * cor-

* Talvez calções.

tados, uma crangia ao peito, posta em um murrão, uma chuça ferrugenta nas mãos, ou uma bésta ás costas, e, a par d'elle, um dos soldados d'este tempo, com uma capa bandada de veludo, coura, e calções do mesmo, meias de retroz, chapeo com fitas de ouro, espada, e adaga dourada, barba rapada, ou muito tosada, topete muito alto: parece-me que tornaria aquelle bom rei logo a morrer de nojo, e que poderia pedir conta aos rêis, seus successores, de se descuidarem tanto nas cousas da India, e de não mandarem prover, que se torne tudo áquella primeira edade, se querem que a India torne a seu ser.

Dizei-me, senhores, ha hoje no mundo terra mais fronteira, e em que sejam necessarias andarem as armas mais na mão, que a India? por certo não: pois que descuido é não se attentar este negocio, e não haver um viso-rêi, que se ponha á testa da soldadesca, pera todos o seguirem, e querer parecer capitão, pera todos quererem parecer soldados? que esta é a segunda cousa, que aquelle rei de Cochim dizia, « que ja não vinha do reino, » n'aquella comparação das espadas largas: querendo-nos dar a intender quanto nos ia ja fallecendo aquelle antiguo brio e valor portuguez; quasi alludindo á quelle dicto do nosso bom rei D. João II, quando dizia: « que o bom Portuguez havia de ferir com os terços. » E assi despois que n'este stado entraram verdugos compridos, balonas, e trajos estrangeiros, logo tudo se perdeu; porque a guerra não se faz com invenções, senão com fortes corações:

e nenhuma cousa deitou mais a perder grandes imperios, que mudança de trajos, e de leis. E se não vejam aquelle grande da China, e a famosa republica veneziana, se se teem sustentado tantos milhares de annos com tammanha potencia, se é por outra cousa, senão por não consentirem nenhuma mudança d'estas. A terceira cousa, que dizia aquelle rei de Cochim « que ja não vinham do reino Portuguezes de ouro, » era moeda, com que então se fazia a carga de pimenta; e tam estimada de todos os rêis da India, que d'ella faziam seus thesouros : e assi despois que n'aquelle stado entraram moedas estrangeiras, logo elle começou de definhar; porêm eu cuido que aquelle rei o não dizia polos Portuguezes de ouro, senão porque os soldados d'aquelle tempo, capitães, e viso-rêis eram todos ouro na verdade, ouro na liberalidade, ouro na fidelidade, ouro no valor, ouro no primor, ouro no esfôrço : emfim que, d'aquella edade toda d'ouro, viemos a descahir n'esta toda de ferro, em que tudo isto falta : por onde receio que este negocio se va concluindo; porque vejo a justiça divina mui irada contra aquelle stado, em que ha annos que vai usando do rigor de seu juizo, que foi sempre castigar geraes e publicos peccadores : se não vêde se vos não castiga per mãos dos imigos, que sempre dominámos, e subjugámos; porque athé os mais coitados teem alevantado mãos contra aquelle pobre stado : por onde eu temo que se torne o seu a seu dono, se Deus n'isso não pro-

vêr, e não pozer os olhos de sua misericordia em muitos virtuosos, que n'ella ha.

Couto. — *Soldado práctico*, scena II, pag. 90.

PRODUCTOS DA INDIA.

É aquelle grande imperio da India tam rico, que não saberei dizer de cem partes uma : que maior riqueza quereis que o proveito das finas e curiosas roupas d'aquellas partes, das duas pescarias das fermosissimas e riquissimas perolas da costa de Manar, e ilha de Barem? Deixo outras muitas que ha pela India. Quem vos poderá encarecer a riqueza dos mineiros da pedraria da ilha de Ceilão, rubis, olhos-de-gato, jacinthos, saphyras, robas, amethystas, e todas as mais sortes d'ella? Quem não sabe a grandeza das minas de finissimos diamantes do reino de Bisnaga, d'onde cada dia, e cada hora se tiram peças de tammanho de um ovo, e muitas de sessenta, e oitenta mangelins?* Pois que direi dos finos e preciosos rubis de Pegu, que houve muitos de muito grande valor, e que aquelles rêis traziam ferrados pelo meio, e dependurados nas orelhas per arrecadas; e affirmaram-me, que de noite resplandeciam? Poderá dizer isto aquelle admirabil e riquissimo ornamento, que el-rei D. Manuel mandou

* Péso per que na India se pesam os diamantes.

ao sancto pontifice, das primicias da India, que espantou tanto mais, que o cofre da mina, ao sancto collegio dos cardeaes, que se não atreveram a lhe pôr preço; avaliando-o em quatrocentos, quinhentos, e seiscentos mil cruzados, e alguns em mais? Pois um so no mundo, o d'este nosso rei D. Sebastião, cousa foi que admirou os principes, e imperadores do mundo. Deixo as pedras particulares, que da India vieram; a de D. Antonio de Noronha, a de Francisco Barreto, a de D. Antonio de Noronha, que stá em podêr do conde de Cascaes, seu genro, e outras de sessenta, ou oitenta mangelins; polas quaes se dava, por cadauma, sessenta, ou oitenta mil pardaus: e assi se não achava rei, e senhor na Europa, que as podesse comprar. Pois que vos direi das riquezas, que vossas mulheres, e filhas, e que as raínhas da Europa trazem em seus collares, cintos, braceletes, pendentes, anneis, botoaduras, e em todas as mais partes, que não teem estimação? vieram-vos de Africa, ou da India? Vamos ás minas de ouro: quaes do mundo chegam á quarta parte das que ja disse de Monomotapa, e outras de Africa; das quaes todos os annos saiem pera a India duzentos mil maticaes de ouro, que são mais de quinhentos mil xerafins; afóra mais de duzentos bares de marfim, que valem derredor de oitenta mil pardaus? e o que é muito pera admirar o mundo, que ha bar de trinta dentes, bar de vinte, bar de dés, e bar de cinco, e seis: pola qual conta, cuido que veem todos os annos, d'aquellas partes, ao redor de tres mil dentes, pera os quaes era neces-

sario morrerem, cada anno, mil e quinhentos elephantes. Pois da China vos digo eu poder-se-hão carregar naus de pães de ouro de feição de bateis, que teem cadaum ao redor de dous marcos: e assi valerá cada pão duzentos e oitenta pardaus, de que virão somente oitocentos cada anno; porque antes querem os mercadores trazer seda sôlta, peças de damascos, setins, tafetás de todas as côres, e outras muitas sortes de sedas de ouro, e de prata, porcelanas, muitas, e mui differentes mercadorias, em que se interessam muito. Não fallo na grande prosperidade das minas de Monancabo, na contra-costa de Malaca; d'onde é mui sabido, que iam todos os annos a Malaca muitas embarcações de remo carregadas de ouro: e ainda despois de nós entrarmos na India, havia Chatins, que são mercadores, que não fallavam senão per bares de ouro; que tem cada bar quatro quintaes: e sôbre todas as grandezas, se podem contar, por mais admiraveis, as de umas ilhas, que ficam ao nascente de Solor, onde temos forteleza, e uma grande christandade, administrada pelos padres de san' Domingos; á qual ilha foi ter desgarrada uma embarcação com um Portuguez, ou dous, e viram tammanha quantidade de ouro, que pasmaram; porque as armas, á feição das nossas armilhas, ou scudos, e as azagayas, era tudo de finissimo ouro: e segundo presumpção, ficam estas ilhas pegadas ás de Salomão, que descobriu Alvaro de Mendanha, senão forem ellas. Pois que vos direi da cidade de Barcelor, na costa Canará, em que ainda, no tempo que a India se descobriu,

havia muitos Chatins, que são mercadores, que fallavam per candiz * de pagodes de ouro; que é uma moeda como tremoços, que tem a figura do pagode d'esta gentilidade, e val, cadaum, mais de quatrocentos réis, e o candil de um quarteirão de trigo d'esta nossa terra? Deixemos a prata, que vem de Japão todos os annos na nossa nau de tracto, que lá vai; poisque a carga d'ella toda se commuta por elle em bares, e montam mais de um milhão de ouro. E da que vem da Persia, e de todos aquelles reinos do sertão á nossa fortaleza de Ormuz a comprar todas as cousas, que da India vão em dés, e doze naus, que chegam carregadas de drogas, roupas, aguila, sandalo, camphora, porcelanas, e outras muitas sortes de cousas ricas, que todas se commutam por larins, por cavallos, por alcatifas, damascos, brocados, e outras louçanias: que vos hei de dizer, senhores? Cança o intendimento em fallar nas riquezas do Oriente. Se não dizei-me: onde mandava el-rei Salomão suas armadas a buscar ouro, e todas as mais cousas preciosas pera o templo, á India, ou á Africa? É seguido, entre os auctores de melhor nota, que da costa de Africa ia toda a immensa quantidade do ouro, que carregavam os navios, que Salomão mandava de Esiongaber, hoje chamado Sués; porto pertencente ao gran' turco, no mar-roixo.

Couto. — *Soldado práctico*, scena IV, pag. 154.

* Medida, que corresponde a meia-tonelada.

CAPTIVEIRO E MORTE

DO INFANTE D. FERNANDO.

O infante D. Fernando foi filho d'el-rei D. João I de Portugal, e da raínha D. Philippa, filha do duque João de Lancaster, e irmã d'el-rei Henrique V de Ingleterra: e como seu pae foi um principe assignalado em virtudes, e sua mãe de grandes perfeições e sanctidade, assi foi a creação d'este infante juncta á sua boa natureza, que desde sua tenra edade foi inclinado a todo genero de virtude, e que logo deu mostras de se crear n'elle um grande sancto. Porque, desde a edade de quatorze annos todo seu cuidado empregou em servir a Deus; rezar as horas-canonicas, com um religioso; jejuar muitos dias do anno, a que a igreja não obriga; de que muitos eram a pão e água. Sua casa, nos costumes e boa creança dos seus criados, era um convento de religião, e uma schola, em que se aprendiam virtudes, e se exercitavam. O tempo, e dinheiro, que os principes mancebos costumam gastar em delícias de casas, chocarreiros, e outros usos pouco honestos, gastava elle em ter sua capella bem ornada e concertada, em tudo, de vestimentas, e vasos de prata, tapeçaria, e cantores, como se fôra uma sé-cathedral. Tinha dos summos-pontifices muitas graças pera, na mesma sua capella, se baptisar, confessar, e dar a communhão, e a sancta-unção: e que todo que o ser-

visse sette annos, morrendo em sua casa, fôsse absolto de culpa e pena, no artigo da morte.

Stando n'esta quietação, o infante D. Henrique seu irmão, que era homem cubiçoso de honra, e desejava passar a Africa, persuadiu a seu irmão o infante D. Fernando, que o adjudasse n'esta pertenção, e requeresse com grande instancia a el-rei o deixasse ir á Inglaterra, a casa d'el-rei seu tio, a ganhar honra pelas armas; como ja seus irmãos tinham ganhado, ou ordenasse com que fôsse cercar Tangere. E assi foi requerido a el-rei, per sua parte, com tam grande vehemencia, que el-rei lh'o veio a conceder: e fez uma armada em que mandou os infantes D. Henrique, e D. Fernando, seus irmãos, a Africa com quatro mil homens de cavallo, e dés mil de pe; e pozeram cêrco á cidade de Tangere: na qual, havendo muitos mil homens de cavallo pera a poderem defender, os vieram soccorrer os rêis de Féz, e Tafilote com noventa mil homens de cavallo, e numero sem conto de gente de pe. E o que n'este cêrco passou é notorio per muitas historias.

E como os Christãos se viram em tanto apêrto, pera se salvarem da morte (de que não podiam escapar) vieram a partido, que os Mouros deixassem ir aos Christãos, com tanto que el-rei de Portugal lhes largasse a cidade de Ceita, que lhes tinham tomado, e lhes dessem, pera isso, arrefens. Entre o infante D. Henrique, e os capitães portuguezes foi assentado, que o infante D. Fernando se entregasse aos Mouros, em penhor, athé a entrega de Ceita.

E sabendo elle o perigo, em que se mettia fiando-se de Mouros tam imigos, e tam assanhados, como quem tambem consentira dar ainda a vida por livramento de seus companheiros, que o vieram servir, elle se offereceu a se dar em arrefens, e foi entregue a Çala-Bem-Çala, que fôra senhor de Ceita, com certos servidores, que elle escolheu pera o servirem, e o acompanharem, que so foram nove: convem a saber, um confessor, um capellão, um secretario, um camareiro, um aposentador, um physico, um guarda-reposte, um cuzinheiro, com um homem do forno. Çala-Bem-Çala o levou a Féz com um tal apparato, que o infante intendeu bem o tractamento, que ao diante havia de receber. A bêsta, em que o fez cavalgar, foi um sendeiro magro e desferrado, com uma sella velha e rota de arções despregados, e freio atado com tamiças: e, por escarneo, lhe metteram uma vara na mão pera o tanger; sem aquella vil gente ter respeito, que era filho de um rei, e de uma raínha, e que elles o não captivaram, mas que elle espontaneamente se metteu em suas mãos por sua pura bondade, pera remedio de seus naturaes, que o serviram.

Assi foi o infante caminho de Féz, no qual a cada povoação que chegavam, fazian-o saber primeiro, e sahiam a recebel-os com grandes vituperios, cuspindo-lhes nos rostos, e apedrejando-os: e assi passavam athé chegar á casa onde haviam de pousar, onde a cama, que lhes davam, era o chão; (porque não queriam os Mouros, que o infante se assentasse em suas esteiras, nem que comesse em

seus vasos); que de tudo os lançavam, como homens immundos e excommungados; e quebravam as scudellas, e vasos, em que mettiam as mãos: o que tudo aquelle principe soffria com muita paciencia, como se a elle se não fizesse. Quando chegaram a Féz, os Mouros detiveram ao infante athé sahir toda a gente da cidade, que com pregões fôra chamada, pera maior affronta d'aquelle principe: e assi, como em triumpho, o levaram n'aquelle malornado cavallo, e os seus a pe; os quaes por verem tam innumerabil povo juncto, de tam estranhos e differentes trajos da gente de Europa, e côres de rostos e lingua, iam como attonitos; e muito mais por alaridos, e gritarias que faziam: que lhes impedia passarem, se não fôra o rigor das guardas, que afastavam a gente. Chegando ao paço, foram entregues a Lazaraque, o mais cruel Mouro, que o mundo tinha: o qual, sendo homem baixo e de vis costumes, per sua astucia e tyrannias, se veio apoderar do reino, e o ter opprimido, e ao rei môço como captivo; com quem casou uma filha, que tinha. Quando este viu que de Portugal não ia resolução sôbre a entrega de Ceita, aos quatro mezes de sua chegada, começou dar cruel tractamento ao infante, e aos seus; e sôbre a estreita prisão, em que o tinha vexado de fome, e sêde, o fez carregar de ferros como captivo, e o mandou alimpar seus cavallos, e varrer as estrebarias, e ora cavar na sua horta: do que aquelle delicado principe trazia as mãos cheias de chagas e empollas, que em outro tempo soíam a ser beijadas de muitos nobres.

E, pera lhe tirar toda a consolação, o apartava dos seus: o que elle sentia mais que tudo; porque elles o consolavam a elle, e a elles so os tinha pera se queixar e desabafar: e elle consolava aquelles bons servidores, cujos trabalhos sentia mais que os seus; porque, por o servirem, e acompanharem, deixaram a vida livre, que tinham, e se metteram em tam duro captiveiro. E tantos eram os modos, que aquelle tyranno buscava pera vexar aquelle principe, que sôbre lhe mandar roubar o fato, que comsigo trouxera, e as peças, e guisamentos* da sua capella, o despiram em camisa pera o buscarem se tinha alguma cousa; e achando-lhe no gibão duzentas moedas de ouro, lh'as tomaram: e assi roubaram a um mercador genovez, que lhe dava dinheiro, e o necessario (per recado que tinha de Portugal) pera que lh'o não podesse dar, aindaque quizesse.

Passou o infante, e passaram os seus, vexações, e fomes, e trabalhos infinitos, athé que, chegando-se o tempo em que havia de fazer seu fim, Lazaraque o mandou metter em uma casinha suja e fedorenta (que era pertença das necessarias dos capados); a qual era tam estreita, que apenas um homem se podia revolver n'ella. N'esta casinha suja e escura steve o infante so sem companhia spaço de quinze mezes, que precederam sua morte. A vida, que passava, era rezar todo o tempo com os joelhos ambos em terra; em que fez tam grandes

* Apparelhos.

callos, como se fôra um camelo : e alli steve athé que acabou a vida. Achando-se mal de umas camaras, que lhe deram, e lhe causaram grande fraqueza : sabendo-o Lazaraque, mandou aos porteiros que lhe deixassem ver o confessor, e com elle um dos seus, que lhe trouxesse o comer, que lhe elles fizessem; e elles ordenaram que fôsse o physico, ao qual disse o infante « seu fim ser chegado; e que em quanto durasse, lhe não levasse, pera comer, carne aos dias de segundas, e quartas-feiras; e que lhe saudasse seus companheiros, e lhes dissesse que a saudade, e cuidado, que d'elles tinha, lhe faria accelerar sua morte, e ser mais penosa. » Finalmente, perseverando mais a fraqueza, aos cinco dias do mez de junho do anno de 1443, em que mostrava querer expirar, stando presentes o confessor e o physico, que continuamente o visitavam, poz o confessor os olhos n'elle, e viu que do rosto lhe sahia grande claridade, e que o tinha muito risonho e alegre, e os olhos abertos e cheios de lagrymas, tendo as mãos levantadas ao ceo; e lhe perguntou « se dormia » por tres vezes : e respondendo á ultima, « que bem ouvia, » não lh'o perguntou mais, cuidando que lhe não aprazia. O sancto infante steve assi athé pela menhã, que os porteiros vieram abrir a porta; e logo chamou ao confessor so, e lhe contou a revelação, que víra, per que lhe fôra revelada sua morte, e sua salvação. E assi passou aquelle dia athé sol-pôsto : no qual tempo perguntando-lhe o confessor « como stava? » respondeu « que se ia; » polo que o confessor lhe disse « que

dissesse a confissão-geral, » que elle fez inteiramente per si; e absolto plenariamente, expirou, havendo seis annos, que stava captivo.

DUARTE NUNES DO LEÃO. — *Descripção de Portugal*, capit. 83.

O ARCEBISPO NO CONCILIO DE TRENTO.

Entrou a quaresma d'este anno de 1562; e ainda-que as occupações, que todos tinham, eram grandes e contínuas, quiz o arcebispo que os menos occupados tambem de sua parte adjudassem animando ao trabalho, e accendendo em devoção os que, com suor e fadiga contínua, cavavam na vinha do Senhor: e ordenou, pera este effeito, algumas prégações particulares dos padres portuguezes, que havia em Trento. Tocou o primeiro domingo da quaresma ao padre Fr. Henrique de san' Jeronymo, aliás de Tavora, seu companheiro, e foi ouvido, per essa razão, de grande parte dos padres do concilio. O sermão foi tal, que redundou em honra da ordem, e do arcebispo; a quem se davam os parabens per muitos prelados, dizendo, « que bem se parecia o filho com o pae, e o discipulo com o mestre. » Não dissimulava o arcebispo o contentamento, que estas novas lhe davam, pera dar graças a Deus, conforme ao que stá scripto. *Filius sapiens lætificat patrem.* * E não era adulação; que

* Proverbio 10.

os de melhor voto affirmavam, « que athé aquelle dia se não ouvira, n'aquelle sapientissimo senado, outro sermão tam perfeito em todas suas partes. » Logo, pera a terceira sexta-feira, convidou o arcebispo muitos prelados italianos, e de outras nações, pera ouvirem o sermão da *vinha*, do padre-mestre Fr. Francisco Foreiro, de que fallámos no capitulo oitavo. Acudiram a elle todos os Hespanhoes, pola fama de suas lettras e eloquencia: que este dia ficou de novo acreditada com a obra; e foi causa de o fazerem continuar na quaresma do anno seguinte, com extraordinario concurso, e applauso, e com uma clara confissão, que andava em alto ponto, entre os Portuguezes, aquelle sancto ministerio do pulpito. Entretanto, não se descançava em discorrer, e ventilar, em junctas quasi quotidianas, as materias, que haviam de ser sujeito da futura secção. Mas não eram as que o Arcebispo tinha assentado em seu animo que deviam ser as primeiras; porque lhe parecia que como o fim principal d'aquella sagrada e geral congregação era emendar o mundo, e purifical-o de vicios, convinha começar a obra pela parte mais grave d'elle, que era o ecclesiastico, e pela melhor do ecclesiastico, que eram os prelados; e d'ahi passar ás cousas de menos consideração, e a tudo o mais que havia que remediar; e isto dizia « que era proceder com ordem, » e tudo o mais chamava prepostero e desconcertado: mas achava votos contra si; que reformação em casa, indaque seja tomada com as proprias mãos, não é cousa saborosa: e como negocio, em que os maiores

e mais poderosos eram os mais interessados, dissimulavam todos, e iam pegando d'outras materias, discutindo, e definindo, sem tractarem d'esta. Porêm o arcebispo não mudou de animo; e tomando fôrças da mesma contrariedade, instava, rogava, persuadia, e aconselhava em publico, e em particular, que não gastassem, em cousas de pouca importancia, uma tam preciosa occasião, como tinham entre mãos pera grandes effeitos: que começassem logo pelo que mais convinha, que era alimpar e apurar o ouro da igreja; que era o stado ecclesiastico, que stava escurecido com costumes depravados de delícias, e pompas, e com muitos vicios, que d'aqui brotavam: que reduzido isto a bom termo, então se procederia ao mais com ordem, e sería facil o remedio em tudo. Que pois eram todos medicos, e pera curar a christandade, stavam alli junctos, curassem primeiro a si mesmos: que em boa physica, quando ha mal no corpo, sempre é costume acudir primeiro aos membros mais nobres: e pois elles eram os principaes do corpo da christandade, não perdessem tempo em curar o que menos importava. Que assi persuadiriam efficazmente ao mundo, e aos hereges, e aos membros podres da igreja, que soffressem o ferro, e o cauterio, onde fôsse necessario, sem poderem dizer: — « *Medice cura te ipsum.* » Venceu emfim que se intendesse n'este ponto, em cabo de muitos dias, que aporfiou: e tocando-lhe fallar em uma juncta, fez uma eloquentissima invectiva, cheia de doctrina e zelo christão, contra o fausto, e vaidades, em que

viviam alguns prelados, e outros ecclesiasticos (e nomeou a nação, em que mais se enxergava esta superfluídade). E procedendo, queixava-se com grande spiritu, de se quererem defender, com titulo de fazerem, per esta via, mais veneravel e respeitada a dignidade: e mostrava que era tam digna de reprehensão a desculpa, como a mesma culpa; e que usavam d'ella, por não ter outra nenhuma a que podessem arrimar-se. Emfim provava, e concluía com vivas razões, e fôrça de exemplos, que muito maior é a auctoridade, e respeito que nos prelados, e principes da igreja cria, e grangeia a virtude, e zelo da honra de Deus, e da salvação das almas, que tudo o que podem mendigar, e acquirir per vaidades, e meios humanos. Procedeu-se na materia; e propoz-se aos padres, em primeiro logar, se era razão que as pessoas dos cardeaes fôssem, na reformação, comprehendidas? Era chegada n'este tempo ordem e mandato de Sua Sanctidade, que no votar dos prelados, eguaes em dignidade, se tomasse a preferencia da antiguidade em promoção, de cadaum, sem respeito de primacias; por evitar as dúvidas, que alli, e em Roma, se tinham levantado por parte dos embaixadores, e prelados castelhanos, sentidos do prejuizo, que fazia á cadeira toledana o favor, que Sua Sanctidade, antes de se abrir o concilio, fizera ao Braccarense, quando mandou que fôsse preferido em voto e logar a todos os arcebispos, e particularmente a um, que por anterior em promoção, se lhe oppunha; como se contem na sua carta do capitulo 7º d'este livro. Começaram a

votar os que, por esta razão, ficavam precedendo, e um após outro, *nemine discrepante*, foram dizendo, com a cortezia costumada: — « Que os illustrissimos e reverendissimos cardeaes não haviam mister reformados. » Quando tocou dizer ao arcebispo, disse assi, aproveitando-se das mesmas palavras, e termo dos que tinham votado; mas com liberdade e spiritu de varão apostolico: — « *Illustrissimi et reverendissimi cardinales indigent illustrissima et reverendissima reformatione.* » Palavras formaes, que foram celebradas per toda a christandade com honra do arcebispo, e o são inda hoje. E não tenho dúvida que, como o ouro, e outras cousas boas, que ganham fineza e valor com o tempo, serão mais estimadas, quanto mais ao longe lembrarem; visto como o mundo cada dia se vai avantajando a si mesmo em crear, nos que mandam, animos mais imperiosos, e nos que obedecem spiritus mais captivos. Por isso, vão postas como sahiram da bôcca de quem as disse. A linguagem é: — « Os illustrissimos e reverendissimos cardeaes hão mister uma illustrissima e reverendissima reformação. » E logo, virando com muita segurança pera onde stavam os cardeaes-legados, e fazendo uma mui cortez inclinação, disse com voz grave e sonora: — « Vossas senhorias illustrissimas são as fontes d'onde todos os prelados bebemos; e por tanto convem que esta água steja mui limpa e pura. » Aqui se mostrou bem quanto podêr tem reformar um homem primeiro em si, o que pertende emendar nos outros. Como era publica, e conhecida a muita religião, e

rigor de vida do arcebispo, não somente não causou alteração esta liberdade nos cardeaes-legados, mas antes se affirma que ficaram mui edificados d'ella. Pera todos os mais padres foi materia de gravissimo espanto, e a que nenhum se atrevera. E não os admirou menos a confiança com que se declarou: e sôbretudo verem suas palavras não so toleradas, mas bem recebidas dos cardeaes.

SOUSA. — *Vida de D. Fr. Bartholomeu dos Martyres*, livro II, capit. 10.

RECEPÇÃO QUE FEZ O PAPA AO ARCEBISPO.

No mesmo dia, sôbre tarde, fez sua entrada o cardeal de Lorena, que foi recebido, como tal pessoa, com grande pompa, pelos dous cardeaes sobrinhos de Sua Sanctidade, Borromeu, e Altemps; os quaes o foram buscar fóra da cidade, e o levaram ao sacro-palacio, onde foi aposentado. Como o Francez vinha tam affeiçoado ao arcebispo, na primeira audencia, que teve de Sua Sanctidade, gastou tempo em lhe dar conta de sua pessoa e partes, acreditando-as não menos do que vinha fazendo pelo caminho: e ainda disse mais; porque affirmava que tudo era n'elle em supremo grau, a virtude, lettras, zelo, observancia religiosa, eleição acertada em apontar, efficacia em persuadir, liberdade sancta no votar: de feição que não havia poder-se discernir em qual se esmerava mais.

Despois lhe foi particularizando o amor, que tinha a seu stado monastico, e áquella pobresa, e vida humilde; e o que trabalhava por encobrir a dignidade, só a fim de ser pouco respeitado, e maltractado. E não calou as travessuras com que o perseguia, fazendo-o conhecer por quem era, quando mais dissimulado stava. Tudo folgava o papa de ouvir; e como tinha outras informações geraes de sua pessoa, per cartas de Portugal d'el-rei D. Sebastião, e do cardeal D. Henrique, e as que lhe mandavam os cardeaes-legados quotidianamente do concilio, das razões, e voto, que dava em todas as materias, stava-lhe por extremo affeiçoado, e havia-se por obrigado a lhe fazer mercê, e honra. E com o grande desejo, que tinha de o ver, logo á sexta-feira seguinte, terceiro dia despois de chegado, lhe mandou que o fôsse ver. Foi o arcebispo só com seu companheiro, e a pe. Recebeu-o Sua Sanctidade todo risonho e alegre, e com honras mui differentes das costumadas com outros prelados de egual dignidade. Beijou-lhe o arcebispo o pe com muita humildade, e gravidade. Ao levantar, inclinou-se Sua Sanctidade, como que o queria abraçar, ou adjudar a levantar; e mandou-o assentar, e cobrir. Pediu-lhe o arcebispo licença pera entrar sua familia, e ver a Sua Sanctidade. Deu-lh'a, e entraram; que stavam ja na antecamara, em companhia do embaixador. Sahidos elles, fez o papa signal que despejassem todos os mais que havia na casa, e ficou só com o arcebispo, e deteve-o um grande spaço perguntando-lhe muitas cousas, com estranha affabi-

lidade. Como o arcebispo teve logar de fallar, tractou logo de se absolver da obediencia com que Sua Sanctidade o fizera hospede do embaixador, affirmando « que não se atrevia a soffrer tanto rugido de sedas, como tinha em seu aposento, nem tantos mimos, como lhe punham na mesa : que era frade, e não sabía viver sem frades : que fôsse Sua Sanctidade servido dar-lhe licença pera se tornar á Minerva, levantando-lhe o preceito. » Ria o papa da efficacia e ancia com que o arcebispo requeria; e rindo dissimulava, e mudava o proposito. Mas vendo que não deixava o requerimento, e todavia apertava com instancia, disse : — « Que lhe outorgava a graça, como fôsse sem prejuizo de terceiro, que era o embaixador, e a razão pedia que fôsse primeiro ouvido; e consentindo elle, havia a obediencia por alevantada. » A este tempo entrava pela camara o embaixador, em companhia do cardeal de Lorena : e o papa tantoque os agasalhou com as cortezias costumadas, disse em vos baixa pera o embaixador : — « Vós não consintaes; e se o quereis ter contente, não lhe deis a comer mais que dous ovos duros. » Intendeu o embaixador o que podia ser; e, como estimava ter o arcebispo em sua casa tanto, como elle desejava fugir d'ella, disse alto : — « Que não consentia, e protestava que se lhe fazia aggravo. » Finalmente, despedidos do papa, tomou-o no coche, e tornou-o a levar comsigo, e em sua casa o teve todo o tempo, que residiu em Roma. No dia seguinte visitou o arcebispo as sette igrejas : e d'ahi em diante, quasi todos os dias, era

chamado de Sua Sanctidade : e umas vezes o mandava ficar a jantar ; outras convidava-o pera o dia seguinte, mostrando particular gôsto de tractar com elle. E foi crescendo esta facilidade, e favor de sorte que deu em uma mui estreita familiaridade : e tal, que chegou o arcebispo a advertil-o de cousas importantes ao bem-commum da igreja, e a seu officio pastoral ; das quaes contaremos algumas. Apontava-lhe o arcebispo, com uma liberdade humilde, erros, e abusos, que havia, em partes da christandade, no govêrno ecclesiastico : e, com peito de varão apostolico, amoestava-o « que convinha não tardar com o remedio ; que pera isso o tinha Deus pôsto n'aquelle logar supremo, pera vigiar, e acudir a tudo : que se se descuidasse, quanto era maior a honra, tanto sería a conta mais estreita. » Tinha o papa um intendimento mui vivo e docil, e era naturalmente brando e bem inclinado : ouvia-o com attenção ; e, como se conversara com um egual seu, umas vezes lhe dava descargos ; outras lhe pedia conselho, ou remettia o remedio das cousas ao concilio, agradecendo-lhe sempre as lembranças. E como enxergava em todas o profundo juizo de quem lh'as fazia, ia formando maior conceito cada dia do homem ; maravilhado de ver que em tam pobres habitos, e tam humildes palavras, stivesse escondida uma tammanha luz de zelo, de virtude, de prudencia. Despois das materias publicas, não se descuidou o arcebispo das particulares suas, e de sua igreja : e conforme aos tempos, e propositos, em que se achava com Sua

Sanctidade, se ia descarregando de seus scrupulos, pedindo licenças, remedios, e auxilios do podêr-supremo, de que convinha star provído pera muitos casos, e desconcertos, que tinha notado em sua diocese occorrerem a cada passo: e quem vivia no cabo do mundo, não podia, com cada cousa, recorrer á sé-apostolica. E o papa, como tinha ja tanta satisfação d'elle, em acabando o arcebispo de propor o caso, ou necessidade, e declarar sua petição, logo lhe concedia tudo: e algumas vezes lhe dizia com bondade e candideza de principe: — « Não sei que é isto, Braccarense, que vos não pósso negar nada. » E em certo negocio lhe respondeu uma vez: — « Isso, que me pedis, athé hoje o não tenho concedido a ninguem, mas a vós nan-o pósso negar: *fiat*. E outra, pedindo-lhe licença o arcebispo pera lhe fallar em uma materia, disse: — « Podeis fallar agora, e á tarde, antes de comer, e despois de comer, e todas quantas vezes quizerdes, porque sempre vos ouvirei de boa vontade. » Levou-o um dia comsigo, passeiando, athé o jardim famoso dos papas, que chamam Belveder; e mostrando-lhe as obras, que se iam fazendo, disse-lhe sorrindo-se, como quem lhe sabía ja o humor: — « Porque não fazia la na sua Braga uns paços como aquelles? »— « Sanctissimo padre (respondeu o arcebispo) não é de minha condição occupar-me em edificios, que o tempo gasta. » Não ignorava o papa que havia de ser esta a resposta; e comtudo tornou a instar, e disse: — « Pois que vos parece d'estas minhas obras? » Então, com maior energia, respondeu: —

« O que me parece, sanctissimo padre, é que não devia curar Vossa Sanctidade de fábricas, que cedo, ou tarde hão de acabar, e cahir. E o que digo d'ellas é que de tudo isto pouco, e muito pouco, e nada: e do edificio temporal das igrejas seja mais do que se faz. Mas no spiritual, ahi sim, que é razão ponha Vossa Sanctidade toda a fôrça, e metta todo o cabedal de seus podêres. » E por não ficar com scrupulo de dizer pouco onde via despesa grossa, e mal empregada, foi carregando a mão, e ajunctando razões, ás quaes o papa, com sua natural brandura, acudiu com estas palavras: — « Pois que ha de ser? Quereis que deixemos a obra imperfeita? Eu na verdade não fui auctor d'ella; que não sou amigo de gastar dinheiro em vaidades: achei-a começada; folgarei de a acabar: que tambem não tenho outros passa-tempos, em que me occupe. »

SOUSA. — *Vida de D. Fr. Bartholomeu dos Martyres*, livro II, capit. 22.

HONRAS QUE O PAPA FAZIA AO ARCEBISPO.

Convidava o papa algumas vezes ao arcebispo a jantar, umas vezes so, outras em companhia do cardeal de Lorena; e por mimo, e honra particular, mandava que elle lhe lançasse a toalha quando lavava as mãos antes, e despois de comer. Um dia o mandou chamar pera certo negocio, em que se gastou a menhã toda; despois mandou-lhe que se ficasse a comer com elle. O modo era, que se punha

outra mesa um pouco afastada da de Sua Sanctidade, e n'esta comia o arcebispo. D'esta vez mandou Sua Sanctidade, que lh'a pegassem com a sua; que o queria ter muito juncto de si, e ouvil-o de perto. E quasi, em todo o tempo que durou a mesa, não tractou d'outra cousa, senão louvar, e engrandecer os Portuguezes; encarecendo aos assistentes seu esforço e valentia, e a famosa victoria, que no anno atraz, haviam alcançado dos Mouros de Africa, no cêrco de Mazagão: de que mostrava tivera particular gôsto; e dizia: — « Que tinha por certo não menos liberal o ceo de Portugal em crear excellentes ingenhos, e profundos juizos pera todo genero de lettras, e sciencias, que de animos generosos pera as armas. E que bem se víra o exemplo n'aquelle anno: no qual, em um mesmo tempo, uns sustentando valerosamente o impetu de toda a Africa juncta, á viva fôrça de braço, e armas corporaes, fizeram retirar, e dar as costas ao rei infiel de Marrocos vencido, e desbaratado com grande glória de Portugal, e do nome christão. Outros, com não menos honra e valor, assistiam no arrayal de Deus, em Trento, adjudando com armas spirituaes de consummada sciencia, e trabalhando com studo continuo por darem perfeita victoria á igreja catholica contra os hereges, seus capitaes imigos. Mas que se não espantava, quando punha os olhos nos rêis per quem eram governados, e a quem serviam; que per todas as edades tinham mostrado tam alto valor nas armas, tanta virtude, e zelo na fe, que não era facil de averiguar em qual se avanta-

javam mais. » D'aqui tomou o arcebispo occasião, pera se espraiar, em um eloquente panegyrico, dos principes, que então havia n'este reino; encarecendo, com verdade, o zelo do serviço de Deus, e o amor do culto divino, que ja resplandecia nos oito annos de edade d'el-rei D. Sebastião : o sabio e acertado governo da raínha D. Catherina, sua avó, que o creava; a grande religião e heroicas virtudes do cardeal infante D. Henrique; e a particular affeição, que tinha ao serviço da sancta séde-apostolica. —« Basta (respondeu Sua Sanctidade) que são principes de Portugal; e com esta so palavra fica intendido tudo o que, em muitas, se não póde bem significar. Tam sanctos, tam devotos, tam amigos de conservarem a fe em sua pureza, e de a dilatarem, foram sempre seus paes e avós. E esta é uma das excellencias, que um varão docto e bem versado nas antiguidades, notava n'esse vosso reino. Em quatro (dizia elle) que achava, era Portugal unico, cadauma muito de estimar, e todas provadas pelos livros. Primeira, que de toda Hespanha, e França, e dos mais reinos christãos da Europa, fôra o primeiro que recebera a sancta fe. Segunda, que despois de recebida, nunca mais a largara, nem perdera, antes a conservara sempre tam inteira e pura, que nenhuma nação do mundo a zelava, nem defendera nunca com mais constancia. Terceira, que não houve gente que a mais longes terras levasse a pregação do evangelho. E a ultima, que não se sabía, que jamais Portuguezes se houvessem levantado, ou tomado armas

contra seu rei legítimo. E do que mais particularmente dizeis do cardeal D. Henrique, sou eu boa testimunha; que sendo cardeal corri com elle em muitos negocios, e experimentei, em todos, o que d'elle affirmaes: e ainda hoje, n'este stado, lhe enxergo a mesma inclinação e bondade nos que se offerecem.» Era manjar d'alma o que o arcebispo tinha n'estas prácticas, muito mais saboroso pera elle que todos os que vinham á mesa. E desejando mostrar-se grato a tantos favores de Sua Sanctidade, pareceu-lhe que tinha bastante materia no grande numero de vasos de prata, que alli via; considerando que havia prato, que podia ser casamento de uma orphã, e outro que podia bem vestir muitos pobres; e notando, com mágoa, que so o ouro dos dourados, que ja stava perdido, podera matar a fome a muitos miseraveis, a quem tomava a noite sem ceia, e ás vezes sem jantar. Era esta sua ordinaria teima, e invectiva contra os bispos, que se serviam com prata: e não admittia a desculpa, que davam, «que era serviço, que durava toda a vida, e gasto feito por uma vez, e na hora da morte ficava pera satisfação de criados, e dividas miudas, que sempre havia nas casas grandes.» E affirmava que não podia haver razão, que abonasse tammanha sem-justiça, como era, em terras cheias de pobreza e de necessidades de proximos urgentissimas, resplandecerem os aparadores dos prelados com aquella riqueza ociosa. Sabía elle como ja o pontifice tinha noticia d'esta sua paixão; fez conta que pequeno remoque bastaria pera quem stava

advertido, e tinha o ingenho esperto. E tomando occasião de um fermoso vaso dourado, que veio á mesa: —« Temos (disse) em Portugal um genero de baixella, que com ser barro, se avantaja tanto á prata em graça, e limpeza, que aconselhara eu a todos os principes (se um pobre frade póde fiar de si dar conselho) que não usaram outro serviço, e desterraram de suas mesas a prata. Chamâmos-lhe em Portugal *porcelanas:* veem da India; fazem-se na China. É o barro tam fino e transparente, que as brancas deixam atraz os crystaes, e alabastros: e as que são variadas de azul, enleiam os olhos, representando uma composição de alabastro, e saphyras. O que teem de quebradiço, recompensam com a barateza. Podem-se estimar dos maiores principes, per delícia, e curiosidade; e por tal se teem em Portugal.» Não passou per alto ao papa o tiro do arcebispo; e bem notou onde apontava com a tenção. E dissimulando, disse-lhe: « — Que tivesse lembrança, quando se visse em Portugal, de dizer ao cardeal infante, seu amigo, lhe mandasse d'estas porcelanas; que, como as tivesse, daria de mão á prata.» Contou o arcebispo esta historia ao embaixador, que teve cuidado de avisar ao cardeal: e, dentro de poucos dias, stavam em Roma grande numéro de porcelanas de toda sorte, com que Sua Sanctidade mostrou muito gôsto, e partiu com cardeaes, e outras pessoas, e ficou com serviço bastante pera muitos dias.

SOUSA. — *Vida de D. Fr. Bartholomeu dos Martyres*, livro II, capit. 24.

OCCUPAÇÃO E QUALIDADES DO PRINCIPE.

Perguntado Bias, o philosopho, qual era o bom principe, e prelado? respondeu (como refere Celio Rhodigino) « que aquelle que obedece ás leis, e que é o primeiro, que se submette a ellas. » E n'isto diz elle verdade; porque Píndaro affirma, « que a lei é raínha de todos os mortaes. » D'onde os rêis do Egypto (como conta Diodoro Siculo) então se tinham por bemaventurados quando obedeciam ás leis. Conta Fulgosio « que Antiohco, terceiro rei de Asia, screveu a todo seu reino, que se em suas cartas, ou alvarás se achassem cousas contra as leis, que soubessem que era descuido, e que não guardâssem taes cousas; porque sua tenção não era quebrar as leis. » E o mesmo fez Tiberio Cesar (como affirma Nicephoro, no primeiro livro de sua historia). Solon Salaminio diz: — « Então rege, quando tiveres aprendido a ser regido. » Socrates diz: — « Que é ignorancia querer imperar sôbre os outros, quem não póde imperar sôbre si. » Plutarco diz: — « Que pessimo é o governador, que não governa a si: porque d'elle ser mal regido, procede não haver no povo bom regimento. E pelo contrário, quando o governador é justo, e obedece ás leis, os subditos folgam de lhe obedecer a elle: e com isto se sustentam os reinos. » Dizia Cambises, rei dos Persas: — « Que duas eram as cousas, com que se podía a republica sustentar: a primeira, quando a virtude regía ao que regía; e a segunda, quando os que obe-

deciam, intendiam quanta honra era bem obedecer.»
Dizendo uns a Theopompo, rei de Lacedemonia, que então ia bem aos Lacedemonios; porque os rêis aprendiam a bem mandar, respondeu elle: — «Antes porque os subditos aprendem a bem obedecer:» e então obedecem elles, quando vêem os principes bem mandar, e então mandam bem, quando fazem o que mandam; porque então fica a lei um prelado mudo, e o prelado uma lei que falla. Então é o prelado lei que falla, quando faz o que deve, sem a sôlta liberdade, que o mando, e dominio comsigo trazem, corromper com vicios sua boa inclinação. Então é lei que falla, quando satisfaz com a pessoa o que deve ao officio. Então é lei que falla, quando usa da prosperidade do mundo, como de cousa, que em nenhuma faz assento, nem firme alicesse; antes conhecendo sua variedade e inconstancia, nem acquire suberba na bonança, nem perde o animo na adversidade, pera deixar de fazer justiça, e perder o tento de seu govêrno. Então é lei que falla, quando com seu esfôrço o dá aos seus; quando a razão vence o appetite, e a justiça não tem conta com a affeição; quando tem postos os olhos no proveito commum, considerando que elle mesmo não é seu, mas do povo; e que ha-de ser um sol egual a todos, e ha-de prover a todos, e ter conta com todos, e vigiar sôbre todos com mais olhos, dos que fingem os poetas, que tinha Argos. Osiris quer dizer — cousa que tem muitos olhos. — E por esta causa diz Eusebio, no livro da Preparação evangelica, e Porphyrio, no livro contra os

que comem carne, « que os Egypcios pozeram este nome ao sol; porque elle, com seus raios vencedores das trevas, como com clarissimos olhos, vê e rodeia todas as cousas. » E porque Osiris (como diz Diodoro) foi rei do Egypto, onde ensinou muitas artes, o adoraram os Egypcios como deus, ou rei divino, dizendo « que elle era o mesmo sol. » Quizeram n'isto significar os antiguos, que o bom principe, e prelado é um sol commum a todos, que vigia sôbre seu povo com muitos olhos; stando sempre no meio como o sol, que stá no meio dos sette planetas. Os Egypcios antiguos, que em logar de lettras, se intendiam per figuras, e characteres, quando queriam significar Deus, pintavam um sceptro direito, e levantado com um ôlho em cima, dando a intender, que Deus era justo rei, e que via tudo, e que taes haviam de ser os principes, se quizessem ter por vida empregal-a em cousas de gloriosa memoria. De maneira que o principe, e prelado, ha-de viver sôbre os seus com grande vigilancia, e acudir a todos, e olhar por todos. Esta é a causa, porque o tribuno do povo não podia star fóra de Roma um dia inteiro; como o affirma Aulo-Gellio, no segundo capitulo do terceiro livro de suas Noites atticas, e Macrobio, no terceiro capitulo de seu primeiro livro dos Saturnaes. Porque queriam os Romanos, que os que tivessem cargos publicos, e dominio, entre a generalidade, fôssem presentes a tudo; pera que não deixassem passar culpa sem castigo, nem virtude sem galardão. E pera esta execução, escolhiam magistrados, que

nem alargassem tanto, que perdessem por brandos, nem tirassem tanto, que excedessem por rigorosos. Dizia Fronto, consul que foi no tempo do imperador Nerva, como refere Fulgosio, « que mau era viver á obedencia do principe, que vai á mão a tudo; mas peior era star sujeito a principe, que não vai á mão a nada. Porque, aindaque faz damno o que não permitte nada, muito maior o faz o que permitte tudo. » — « Grande trabalho (disse o cidadão) é o do bom principe, e prelado; pois é obrigado a ser justo e egual, e satisfazer a todos, e a contentar a todos : que parece cousa não somente difficultosa, mas impossibil. » — « É cousa (disse o theologo) tam trabalhosa e perigosa, que dizia Demosthenes, que se nos fôssem mostradas duas vias a escolher, uma que guiasse á morte, outra ao govêrno da republica, haviamos antes de escolher a da morte, que a do govêrno. » Assi o conta Plutarco na sua vida. E Chrysippo dizia : — « Que nenhum homem havia de pertender dignidades, e prelazias, pois stá tomado ás mãos; que se o fizer bem, ha-de descontentar aos homens, e se o fizer mal, a Deus. Isto quiz significar Pythagoras, n'aquella sua sentença relatada, mas não explicada per Laercio; lida de muitos, e intendida de poucos, que diz, « que não curem de favas. » Isto dizia elle; não porque prohibisse comer favas, mas porque, em tempos antiguos, as eleições dos votos se faziam com favas; e quem mais levava, alcançava a dignidade, e prelazia. Quiz dizer o philosopho, « que ninguem buscasse, nem pertendesse cargos,

nem governos, se queria viver quieto. » Quam grandes e incomportaveis sejam os trabalhos dos que bem governam, sentiu bem Turbo, prefeito dos Romanos; o qual sendo admoestado do imperador Adriano, que descançasse, e se não désse tanto ao trabalho, respondeu (como refere Dion Cassio): — « Que era necessario aos homens, que governam outros, morrer em pe trabalhando. » Concerta isto com o que diz Seneca, no livro da Clemencia: — « Que não ha-de cuidar o que manda, e governa, que a republica é sua; mas que elle é da republica: nem se ha-de ter por senhor; mas por escravo, e servo publico. » E (como diz Pittaco, um dos sette sabios) ha-de ser sujeito á razão dos seus, e livre á semrazão dos alheios. » Diz o Petrarca: —« Que o bom rei, o dia que começa a reinar, acaba de viver a si, e começa a viver pera os outros. E se faz o contrario, destrue totalmente a republica; porque (como diz Xenophonte) todas as que se perderam, foi por causa dos governadores. » E per aqui vereis, quam grave peccado é eleger acinte, homens indignos, por affeição, ou particular interesse. Sancto Antonino, na terceira parte, affirma, « que peccam mortalmente; pois indo contra a caridade, trazem notavel damno á igreja; á qual ninguem é mais nocivo que o mau prelado. » Dizia o papa Pio II (como o refere Platina): — « Que os homens se hão-de dar ás dignidades, e não as dignidades aos homens. » Uma das virtudes, de que foi louvado o grande Constantino, foi, que aos homens baixos, a quem quiz bem, antes que

fôsse imperador, despois de alcançado o imperio, lhe fez mercê de dinheiro; mas não de officio da republica, salvo aos que, pera isso, tinham habilidade e merecimento; como o conta na sua vida Pomponio Leto: porque, dizia elle: « Que os cargos publicos e magistrados, não se haviam de dar per affeição, mas per razão. » Esta é a ordem per onde tudo vai sem ella, proverem as pessoas de officios, e não os officios de pessoas. D'aqui vêem os desconcertos e desbarates dos subditos; porque assi como sendo a fonte salobre, não podem ser doces os ribeiros, assi sendo corrupto o prelado, são tambem os subditos corruptos. Mas o bom prelado ha-de olhar o officio, que tem, e considerar, que quanto stá mais alto, tanto stá em maior perigo. Declarando san' Gregorio aquellas palavras de Christo, nosso salvador, em san' João « *accipite spiritum sanctum* » diz assi: — « Grande é a honra da prelazia; mas é grave o seu pêso. « Cousa dura é que seja juiz da vida alheia, quem não sabe governar a sua propria. Quem não é pera ser arrais do pequeno barco de sua vida, como será piloto da grande nau da republica? Com que coração ousa tomar na mão o leme do govêrno de todos, quem não atina a governar a si? Se um anjo custodio, sendo spiritu tam purificado e excellente, se contenta com ter uma so pessoa debaixo de sua guarda, qual é o homem, que deseja, e pertende ter muitas, sendo fraco e imperfeito, e finalmente sendo homem? E mais, pois ha-de dar conta das ovelhas a elle commettidas. Fallando Deus com o prelado aos

tres capitulos do propheta Ezechiel, diz : — « Se não fallares, e declarares a teu subdito, que se tire de seus vicios, elle morrerá em seu peccado; mas tu me darás conta de seu sangue : eu tomarei vingança de ti. » Palavras são estas pera metterem espanto, e fazerem desfazer a roda, e tornar sôbre si, e metter debaixo dos pés todas as phantasias. Em Deus dizer « que o prelado lhe pagará a morte do subdito, » dá a intender, que o mau exemplo dos prelados, é causa da perdição dos subditos. D'onde veio a dizer sancto Augustinho : — « Que o prelado que vive mal, é homicida. E pera não ser tal, ha-de ter sciencia competente, e fazer inteira justiça, e dar exemplo de vida, e sanctidade. » Isto quiz a scriptura-divina significar, no terceiro livro dos Rêis, quando diz, « que mandou Salomão fazer no templo certas bases de columnas, em que stavam sculpidos cherubins, e leões, e bois. » As bases são os principes, e prelados, que hão-de ter sôbre si todo o pêso do edificio. D'onde vieram os Gregos a chamar ao rei *basileus*, que quer dizer base do povo, como um assento sôbre que stá todo o pêso, e trabalho da republica. E d'aqui se colhe, que quanto cadaum stá mais levantado per dignidades, tanto é mais opprimido com o pêso dos trabalhos. Pelos cherubins, que (como muitos dizem) querem dizer, comprimento de sciencia, a qual interpretação segue san' Gregorio, significou Salomão, que os principes, e prelados, em special os ecclesiasticos, hão-de ter sciencia e conhecimento da divina-scriptura. Pelos leões se intende a seve-

ridade da justiça, e o esfôrço, e alto animo; e pelos bois os trabalhos nas obras, e exercicio de virtudes. Todas estas cousas stavam nas bases do templo, « que são os principes, e prelados comparados (como diz Chrysostomo) ás bases e fundamentos do edificio; » porque assi como ainda que caia, e se perca uma pedra da parede, facilmente se repara; mas perdendo-se o fundamento, perde-se todo o edificio, e levado o alicesse, cai a máchina, assi o êrro d'um subdito facilmente se emenda; mas perdendo-se os principes, e prelados, e sendo levados de seus vicios e desbarates, fica tam arruínada a republica, que pera seu mal ter remedio, teem a sperança perdida; e pera ver sua destruição, sobejam-lhe speranças: se se podem chamar speranças os temores de seus males e desventuras. Verdade é que, pois a misericordia de Deus é immensa, não se deve nunca d'ella desesperar. Mas hão-de considerar os principes, que pois são fundamento da republica, convem ter muita firmeza no pensamento, pera poderem sustentar tam alto edificio. E hão-se de entregar totalmente á virtude, e viver conformes á lei evangelica, e guardar inteira justiça, depennando as suberbas dos revoltosos, e dando assás de favor aos pacificos; pera que, ornados de boa sciencia, de boa fama, e de boas obras, alcancem nome de perfeitos principes, e prelados; e, acabada esta vida, que é transitoria, alcancem a outra que é eterna, aonde a gloria é sem termo, e o amor sem fim: que, aindaque passe o amor do mundo, o de Deus não passa; porque começa aqui, e la é mais

perfeito; e ca o amor do mundo é sol d'entre nuvens, que arde muito, e dura pouco.

FR. HEITOR PINTO. — *Imagem da vida christã*, capit. 5, pag. 92.

PRÁCTICA COM UM ERMITÃO.

Embarcando eu em Barcelona com outros passageiros, tanto navegámos pelas duvidosas ondas do mar Mediterraneo, atravessando o golfo de Leão, que, em poucos dias, vimos terra de Italia: e indo ferindo, com os duros remos, as salgadas ondas do pégo ligustico, juncto a Genova, fomos topar com um navio, de que eu sube taes novas, que me foi necessario deixar a companhia: o que eu fiz com assás saudades. Sahi-me logo no areial, e fui-me so per terra, por certas causas necessarias, que eu não digo; porque são ellas largas de contar, e não veem agora a proposito: basta que me fui eu per terra. E era isto, aonde eu sahi, ao pe das altas montanhas de Genova, aonde o mar tem feitas grandes furnas: e com o tom das ondas, e o rugido do vento, que se mettia, e retumbava n'aquellas concavidades, junctamente com o meneio das arvores (que per entre aquellas rochas havia, grandes, e em algumas partes tam spessas, que impediam ao chão, com suas ramas, a claridade do sol) fazia-se uma harmonia tam concertada, que me accrescentou a saudade d'aquelles meus companheiros, grandes meus

amigos, que iam na nau; que se alli de mi, e não sem lagrymas, apartaram. Eu lhe era em extremo affeiçoado, pola virtude, lettras, e ingenho, que n'elles via; e elles tinham-me a mesma affeição, por alguma opinião, que tinham de minhas cousas: que, sendo pequenas, tinham elles por muito grandes; porque as viam com os olhos da affeição. E entrando eu per entre uns altos rochedos, ao longo de uma ribeira, que descia da serra, fui dar com um logar solitario, onde se fazia um pequeno valle coberto de tam diversas hervas, e graciosas flores, que me stiveram elevando os olhos, que vissem aquella fermosura: de maneira, que me detive um pouco, e stive contemplando aquella singular tapeceria, aquellas côres excellentes, aquelle cheiro natural, aquelle maravilhoso artificio da natureza, e a fermosura, e diversidade das cousas, que a terra criava. E começando eu a subir, pera ir ter ao caminho que ia pelo alto da montanha, d'onde descia pera outra parte, vi um pedaço de casa per entre uns altos penedos, e determinei saber o que era; porque, como estava longe, não podia devisar. Mas com a saudade, que levava dos companheiros, indo assi pera casa, olhava muitas vezes pera o mar, virando os olhos pera onde os guiava o amor. E no proprio tempo, em que eu de todo alcancei a casa de vista, a perderam de mi os mareantes, engolphando-se no mar, e eu mettendo-me per um alto e sombrio arvoredo.

Indo assi, quiz atravessar a ribeira, que por ser muito funda, per nenhuma parte podia passar da

outra, senão que fui topar com uma grande árvore, que sôbre ella stava derribada: que parece cahiu alli com a fôrça dos ventos; a qual me serviu de ponte, e passei adiante. E chegando á casa, vi que era ermida, e entrei dentro sem achar ninguem, senão um devoto crucifixo, em um altar bem concertado, a que fiz oração. E aindaque a ermida stava muito pobre, todavia stava limpa e barrida, e ornada com alguns ramos de murta, e loureiro, como cousa de festa. Sôbre a porta da ermida stava um lettreiro do ermitão, que dizia: — « *A vida, que sempre morre, que se perde em que se perca?* »

Despois que eu fiz oração, e contemplei a ermida, sahi-me pera fóra, pera ver se achava quem alli pozera aquelles ramos, e fui dar com uma grande árvore muito velha, cercada de tam forte hera, que lhe fazia com que se não desfizesse; perto da qual se via a montanha, athé uns altos pinaculos, aonde se ia acabar a vista de uma banda, e da outra se via o grande mar; porque se estendiam os olhos athé onde podiam alcançar com a vista: de maneira, que de ambas as partes era grande e saudoso o horizonte. Detraz d'esta árvore stava um ermitão assentado sôbre um penedo, com o rosto sôbre uma mão, e na outra umas contas de bugalhos, enfiados em umas raizes de hervas, distillando de seus olhos muitas lagrymas, com uma barba, que lhe dava pela cintura, banhada n'ellas, alva como a neve, vestido de um pobre burel roto, e remendado per algumas partes: e elle tam magro e debilitado, que logo mostrava a grande penitencia, que fazia. Tinha pelo rosto uns

signaes, á maneira de regos, per onde contínuas lagrymas corriam. E tanto que me viu, alimpou os olhos, e levantou-se a receber-me com geitos, e palavras de amor e gasalhado: e despois que nos saudámos, e assentámos, como eu não intendia bem a linguagem siciliana, nem elle a minha portugueza, comecei a fallar latim, pera ver se me intendia; e elle respondeu-me em latim, que o sabía muito bem. E perguntando-me por minha vida, e eu a elle pela sua, gastámos toda aquella tarde, e parte da noite em palavras de uma, e outra parte; aonde elle me veio a contar, « que havia trinta annos, que alli vivia, sem nunca alli ir ter homem, nem mulher, senão alguma vez de maravilha; mas que outro ermitão, que vivia em outra ermida, d'ahi dous, ou tres tiros de bésta, vinha alli os domingos, e dias sanctos dizer missa; e que elle não sahia d'alli senão raras vezes, a pedir esmola; e que se espantava como eu alli fôra ter. » E, segundo d'elle intendi, e despois sube mais largo do outro ermitão, elle era d'alto sangue, e fôra, em outro tempo, muito rico, e senhor de muitos vassallos; mas entregue a todos os vicios, triumphando do mundo, ou, por melhor dizer, triumphando o mundo d'elle, sem ter acôrdo em seus desatinos, nem conta da que havia a Deus de dar, no dia do juizo. E sperando elle por um grande titulo, e stado, andando engolphado nas falsas speranças, que o mundo lhe promettia, desfecharam-lhe todas em vão, e pagaram-lhe, com trabalhos verdadeiros, os descanços falsos, que lhe promettiam. Esta é a propriedade do mundo,

apontar no alvo das prosperidades, e desfechar na barreira das desventuras: as suas tristezas são puras, e os seus gostos aguados com mil desgostos.

Emfim, veio este homen a ser preso, abatido, e desterrado pera sempre de Sicilia: e dizia elle, « que fôra aquelle um mal, que elle bem merecia; e por isso, que não era bem que lhe chamasse mal; pois o vira por seu bem: porque, com esta tribulação, tornara sôbre si, e cahira na conta de quam longe era de quem devia ser. » E conhecendo elle, que merecia ser condemnado a perpétuo desterro dos bens do ceo, poz asperas leis a seus sentidos, e buscou aquelle logar solitario, longe da sua terra, aonde fizesse penitencia, e chorasse, com seus olhos, o estrago de sua vida. Alli stava consolado com Christo, mais contente, com aquella vida, que todos os principes da terra com seus stados, e senhorios; porque, segundo d'elle colhi, não trocara aquella pobreza por toda a riqueza do mundo.

Mostrou-me a sua cella, que era uma lapa pegada com a ermida, onde dormia com uma pedra á porta, com que a cerrava de noite, com mêdo das feras: era tam baixa e estreita, que mais parecia sepultura de morto, que habitação de vivo: e porque n'ella não cabiamos ambos, recolhemo-nos aquella noite na ermida. Parti-me d'alli ao outro dia, porque era assi necessario; e foi aquella uma despedida de grande amor. Elle, despois que me abraçou, parece que tocado de alguma saudade, cerrou seus olhos, por me não ver partir; e eu, abri os meus, pera sahi-

rem per elles umas raras lagrymas, em que parece, que o coração se me desfazia.

Fr. Heytor Pinto. — *Imagem da Vida christã*, capit. 7, pag. 145.

A SERRA DE CINTRA.

Vindo eu das Indias do Occidente, com outros navegantes, despois de passarmos no mar grandes naufragios, viemos, com tormenta, ter a Portugal; e do mar olhámos pera uma alta montanha, baliza dos mareantes, chamada Serra de Cintra: e vendo, em um alto pinaculo d'ella, uma cousa, que se não podia devisar, se era casa alli situada, se penedo alli creado, perguntámos a um Portuguez, que comnosco vinha, « que era aquillo? » e elle nos disse: « que era um devoto mosteiro de san' Jeronymo, chamado — Nossa Senhora da Pena, — que certo, ao longe, mais parecia ninho de aguia, que habitação humana. » E como fomos certificados, que era casa de Nossa Senhora, a saudámos do navio: e postos de joelhos, lhe dissemos a Salve, pedindo-lhe, com lagrymas, intercedesse por nós a seu bento Filho. E pois a primeira cousa, que viamos em Portugal, era a sua pena, nos livrasse da nossa, merecida por nossa culpa.

Despois que sahimos em terra, fui eu em romaria áquelle mosteiro; aonde, além de muitas cousas que vi notaveis, foi um retabulo grande de alabas-

tro, de maravilhoso artificio, que stá no altar-mór. Despois de ter feito oração, e contemplado o edificio que, em seu genero, me pareceu admirabil, situado no alto cume de um espantoso pinaculo; e despois de ser agasalhado, com benignidade, dos padres, puz-me em um outeiro d'aquelle ingreme monte; e, estendendo os olhos pera todas as partes vi, quanto com elles se podia alcançar, athé cançar a vista no seu horizonte. Per uma banda apparecia a terra, em parte montuosa, e de altas rochas, e penedias, e em parte coberta de verdes e sombrios arvoredos, e de valles amenos, regados com as doces e frias águas de deleitosas ribeiras. Per cima d'isto, viam-se ferteis campos, e frescas varzeas, e diversidade de gados, que andavam pascendo as verdes hervas. Vista a terra, estendi os olhos ao mar, athé onde a vista fez termo: e stive contemplando aquelle grande mar Oceano, tam profundo, e ao parecer tam immenso, aonde eu passara tantos perigos, e naufragios, e tantas desventuras padecera. E d'ahi saltei com os pensamentos nos trabalhos, que se me punham diante, e nas tribulações, que me ficavam por passar, e quam longe stava meu remedio de meu desejo. E querendo-me consolar, trazia á memória o descanço, que muitos tinham, e que assi o poderia eu vir a ter: mas como a dôr propria não descance no alheio descanço, nada d'isto me consolava, antes me entristecia mais.

Stando eu n'estes pensamentos, vi vir um peregrino, bem ataviado, pelo caminho, em romaria áquella sancta casa de Nossa Senhora; e chegando-

se a mi, em nos saudando, conheci que era um homem com quem eu, em outro tempo, tivera particular amizade, e conversação. E elle, tanto que me conheceu, e me abraçou, e viu os trajos vis, em que eu stava, differentes dos que, em outro tempo, me vira, e soube de mi minhas desventuras, e como perdera no mar quanto trazia, chorou muitas lagrymas commigo, e eu com elle: e contando cadaum de nós alternadamente ao outro, novas de sua vida, fomos andando, athé chegarmos á igreja, aonde entrámos com a devoção, que podémos. E acabada nossa romaria, nos partimos, e viemos ter á grande e nobre cidade de Lisboa, aonde elle me proveu de todo o necessario; e me fez obras de verdadeiro amigo, em tempo que eu stava tam necessitado, que se per ventura o não achara a elle, me perderia a mi. E ainda que agora vivemos apartados em diversas terras, nunca Deus queira que vivam apartados nossos corações; mas sempre serão unidos em verdadeiro amor, e leal concordia.

Sendo eu môço, tive com elle, e com outros, muita familiaridade; mas quebrada a nau de nossa conversação, no tempestuoso mar d'esta vida, uns se deram ás armas, outros ás lettras, outros á mercancia, outros se metteram na religião; de maneira, que fomos lançados em diversas partes, pegando-se cadaum com a tábua, que achou diante, e melhor lhe pareceu. Mas stando assi em diversas terras, stâmos unidos nas vontades. E ainda que alguns d'elles são mortos, tenho-os eu vivos na memoria; porque nas verdadeiras amizades, caso que

se perca a familiaridade, e conversação, não se perde o amor, nem a lembrança.

Fr. Heytor Pinto. — *Imagem da Vida christã*, cap. 16, pag. 467.

A ILHA DA MADEIRA

QUANDO FOI DESCOBERTA.

Illuminava então o sol os arvoredos, cujos ramos, meneados brandamente da matutina viração, mostravam differentes côres; mas todas naturaes e concertadas. As águas, egualmente deleitosas aos olhos e ouvidos, enchiam a vista de formosura, a orelha de harmonia. Nenhum animal ostentou a fôrça, ou a ligeireza; porque desde a mininice do mundo athé essa hora, ignoravam, como os homens, aquelle transito, que despois deveram á sua industria. As brenhas, e florestas respiravam saudade; nunca, nem agora, penetradas de algum venenoso bicho. A práctica parece que ficou a cargo das aves; que, com estranhas vozes, não se sabe se culpavam, ou engrandeciam o atrevimento humano: que á custa de tantas tragedias, quiz coser os retalhos da terra, per industria d'aquella agulha, que duvidâmos se nos foi dada per galardão, ou castigo.

Corria o ar, não so puro, mas perfumado das flôres; sôbre as quaes passava sua leve carreira. Ellas ja mais logradas da vista, ou do olfato, pera

que foram feitas, parece que, como em dia de suas bodas, se haviam composto de nova fermosura. Eminentes os outeiros, e profundos os valles em sua desproporção guardavam architectura vigorosa e agradavel; aquelles pejando o vento de ramos suberbos, e estes despojados de todo impedimento das florestas, convidavam as mãos ao roubo, e as plantas* ao passeio, sôbre hervas saudaveis e cheirosas.

Pouco distante da praya se descobria um sítio, d'onde parece que a natureza havia esmerado todos seus primores. Formava um campo breve e redondo, cujas paredes eram loureiros, eguaes na rama e altura; que, com verde tapeçaria de folhagens, armavam bastissimas heras. Em a parte superior, se via uma árvore que, como mais mimosa dos elementos, subia sôbre as outras : seu nome foi ignorado de todos os que chegaram a vêl-a, e assi sua opulencia, como sua fermosura. Havia o tempo aberto em seu tronco, uma capaz morada, toda coberta de finissimo e dourado musgo. A visinha ribeira, que da serra ao mar, contente ia cahindo, ministrava á quelle sítio, conformes, a delícia, e a commodidade : serviam-lhe de ladrilho as mimosas arêias, que o rio, por sobejas, engeitava; e despedidas da corrente, se spalhavam per uma e outra banda, sem damno da amenidade dos prados, que lhe serviam de leito.

D. Francisco Manuel de Mello. — *Epanaphoras.*

* Dos pés.

ELOGIO DE LISBOA.

Chamou com elegancia, o poeta portuguez—*princeza das cidades do mundo*—á nossa insigne cidade de Lisboa, minha patria. E, não com menor propriedade, lhe chamou outro poeta—*raínha das águas do universo;*—olhando bem a magestade com que, sôbre as praias do Tejo (que lhe servem de solio) preside a todas as ribeiras do mar Oceano, cujo golfo, como praça, lhe preparou diante a natureza; a qual praça se dilata athé ás remotissimas ourelas da America septentrional, que tem por muro, á parte do Occidente, com mais de mil linguas de terreiro, entre a costa de Hespanha, que lava o mar atlantico, e o remanente da Florida, que vem descendo do pólo arctico, por se enxirir nas estendidas provincias da Nova-Hespanha: em tal modo que Lisboa, como joya da testa de Europa (cuja cabeça se nos propõe a antigua Iberia) stá offerecendo-se, antes que outro porto, ou cidade, pera descanço de todos os peregrinos navegantes, que de Asia, America, e Africa, veem buscar aquelle célebre emporio, como o mais certo, capaz e seguro de todo o Occidente.

Por esta causa assentaram os politicos, e confirmou a experiencia, que aquelle principe, que senhoreasse esta magnifica cidade, se habilitava pera dominar todos os mares, e terras, que jazem no hemispherio opposto, álêm das águas. D'onde, com tam justa razão, como sperança, os rêis portuguezes,

se intitularam, senhores dos paizes (isto são *Algarves* na lingua arabiga) de além-do-mar; não se limitando so ás fraldas da Mauritania (como alguns intenderam) nem desprezando a gloria de conquista, navegação, e commercio da Ethiopia, Arabia, Persia, e India, e seus adjacentes: dos quaes titulos, a pezar do Hugo Golfio, que os contradisse no seu *Mare liberum*, composeram o real dictado os nossos monarchas; com o qual, athé os tempos presentes, seus successores se nomeiam.

D. Francisco Manuel de Mello. — *Epanaphoras.*

NAUFRAGIO DA FROTA PORTUGUEZA

NAS COSTAS DE FRANÇA, EM 1627.

Não se póde bem referir a desordem, espanto, e confusão d'este tempo: ainda se imagina melhor, dos que nunca o viram, do que se conta pelos experimentados. Tres ondas, que parece tinham a seu cargo o fim d'estas tragedias, derribaram o seu theatro: tres mares (não foram mais) sumiram horrendamente aquella célebre capitaina sancto Antonio, san' Diogo, e san' Vicente; porque ainda sendo tantos os patrões e tutelares d'ella (como disse o propheta que os sanctos so rogam o digno em tempo opportuno) parece que o não foi este, pera que, diante do Senhor, interpozessem suas ro-

gativas. Da fôrça do primeiro mar, se romperam todas as amarras, que stavam no fundo. O segundo, encostou o buco* sôbre os bancos do arrecife. O terceiro, o submergiu com tanta brevidade, que desejando D. Manuel de Meneses regular o tempo, que duraria o naufragio (com seus olhos visto de terra) affirma nas certidões, que passou d'elle, haver-se desfeito aquella capitaina em menos da oitava parte de um quarto de hora; que, segundo boa computação mathematica, se um quarto tem quinze minutos, em so dous minutos de dilação, e ainda menos alguns segundos (que vem a ser um brevissimo instante) se acabou a magestade de tam potentissimo e victorioso lenho : aquelle, que pouco tempo antes, coroado de bandeiras vencedoras, cortando per quasi meio mundo os parallelos, os climas, e os meridianos de uma e outra sphera, triumphou dos mares, regiões, e imigos.

Sempre, antes de tempo, chega a morte, por mais prevenida, e chamada que seja : sem embargo, que tam avisados do perigo, como de subito, e impensadamente, se acharam assaltados todos os tristes navegantes, n'aquelle momento de seu naufragio. Não escaparam alguns per virtude de uma diligencia, salvo per aquella altissima efficacia, que os tinha scripto no livro da vida; em cuja obediencia, dos proprios instrumentos do damno, eram respeitados : havendo, porêm, a fortuna baralhado mortos, e vivos, que em breve spaço po-

* Casco do navio.

voaram indistinctamente todas as prayas; onde, a cada passo, se achavam lastimosos spectaculos; porque não so se viam ja defunctos e horriveis aquelles que, pouco antes, conversavamos; mas seus corpos espedaçados e ainda quentes, ja não conhecidos... Jaziam os troncos humanos sem cabeças, e as cabeças sem corpos, nadavam sôbre as ondas. Em outra parte, se junctavam braços de differentes staturas, pernas de diversa composição: muitos em quem a vida tinha por termo o mesmo termo da terra, se lhes acabava, antes de chegar á terra, o termo da vida.

D. Francisco Manuel de Mello. — *Epanaphoras.*

O ALMIRANTE TROMP,

AOS OFFICIAES DE SUA ESQUADRA.

— « O nascimento nos obriga a morrer pola patria, o officio pola republica, a honra por nós mesmos. Pera esta hora, ha tantos annos que nos sustentam stados de Hollanda: ninguem póde dizer que é engando, succedendo-lhe o mesmo que sempre devia de sperar. Alli stá o estandarte de Hespanha, que nunca vimos n'estes mares senão pera abatel-o diante de nossa bandeira. Não vos pareça suberbo, nem alto, polo vêrdes acompanhado de tantos, que lhe obedecem: pois na fórma, em que

ja o tem pôsto a consideração do perigo, se conhece quanto farão, por se não verem n'elle. Se so vossa vista os embaraça, que não acabará vossa fôrça? Quem teme das apparencias, tem dado palavra de se render ás demonstrações. Alguns navios poderosos de Hespanha, stou acolá reconhecendo; mas os navios, como fortalezas, corpos são sem alma, quando lhes não serve de spiritu, o spiritu dos bravos homens, que la faltam pera defendel-os. Aquelles bastões de Borgonha, que tremolam nas poppas d'esses navios brabantezes, ninguem ignora, que teem mais virtude nas mãos de seus piratas, que nas de seus capitães; porque o interesse adjudado da práctica, excede muito qualquer effeito da obediencia, a quem desserve a vontade, sempre remissa em similhantes accidentes: pois aquelles homens, a quem faz ousados a cubiça, poucas ou nenhumas vezes, sem ella, desprezam a vida; porque os sujeitos vis, não acham na gloria o sabor, que no proveito. Os mais navios, que vêdes discorrer sem disciplina, accrescentam o numero, as fôrças; e como so servem de ministrar a confusão, certo, quantos mais trouxeram, mais segura nos dariam a victoria. Comtudo, eu vos digo, que se com onze navios, que aqui nos achâmos, quizermos dar batalha a settenta, que temos diante, temeridade parecerá: mas, se nós d'estes onze podessemos fazer um so navio; aquelles que tal monstro commettessem, esses seriam os temerarios: porque, quem com razão viva, e olhos abertos, se determinaria a investir uma penha incontrastavel,

sendo guarnecida de quinhentas peças de artilheria, que entre nós todos se repartem, d'onde não sei se o furor, ou a destreza, se excede? Procurai logo, que assi fabriquemos esta nova máchina, da qual faremos aos bisonhos horriveis; e estes são quasi todos seus soldados. Aos valentes seremos difficultosos, com tal modo de peleja: unamonos pois, amigos, em corpos e almas; nossa vontade seja uma so; nossos braços, quaes os de um corpo; que, como façamos commum a morte e vida, um que nos matem, vingaremos como se fôsse injuria de todos; um que viva, triumphará por todos junctos. É necessario que (pois quantos aqui me ouvis sois practicos na disciplina do mar) obreis de maneira, que estes nossos navios se junctem, tanto que por nenhum perigo deixem penetrar-se de alguma fôrça contrária. Falleça cadaqual em seu logar; porque o ir acabar em outro, não dá algum privilegio nem á morte, nem á vida. Mas quando sôbre todo o valor e industria, prevaleça a desgraça, uma hora havia de ser, se stava nos ceos assi assentado: pois que importa que seja esta? Ditosos aquelles, que a prêço de seu risco, comprarem a segurança da patria, mulheres, filhos, religião! »

D. Francisco Manuel de Mello. — *Epanaphoras.*

ASSÉDIO, E PERDA DE MALACA.

Chegando a Goa a noticia das dissensões, que havia entre o geral, e capitão de Malaca, mandou o viso-rei entrar n'aquella praça Manuel de Sousa Coutinho, despachado com ella, polos serviços de seu pae. Deu-lhe tambem o titulo de geral*, com amplos podêres na guerra, justiça, e fazenda. Antes de chegar a Malaca, lhe tomaram os Achens a embarcação, em que ia; de que so elle escapou, fugindo em um balão pera os mattos, em que andou embrenhado alguns dias, athé que uns Malaios amigos o levaram a Malaca, aonde o tinham por morto. Achou-a bem provída de mantimentos, e munições, e a mais forte e bem artilhada do stado, com muita e boa gente pera sua defensão, se tivera quem a governasse; mas não podia ser de outro modo, se Malaca se havia de perder.

Tantoque se viu cercado de doze naus hollandezas, e da armada d' el-rei de Pão, mandou varar dés jaleas**, de que era capitão-mor Antonio Vaz Pinto, parente do geral Antonio Pinto da Fonseca, e filho de sua disciplina, no christão, no valeroso, e no vigilante : repetindo aqui o mau conselho, e desordem, ja reprovada na ruína de Ormuz; porque, se as jaleas franquearam o mar, ou fôra impossibil, ou mais difficil ao imigo lançar gente em terra, nem o podera fazer em tanto numero; por-

* General.

** Embarcações asiaticas.

que era tam grande o mêdo, que Malaios e Hollandezes lhe tinham, que nem o Malaio ousava sahir de um rio, em mais de cem embarcações, nem o Hollandez desgarrar uma lancha. E como as mais das vezes, que tinha provado a mão com os Portuguezes, em terra, ainda com podêr muito desigual, ficou com peior partido, necessitava de muito maiores fôrças pera o cêrco d'aquella praça; e ella ficou de todo destituída de soccorros, que Antonio Vaz Pinto lhe mettia: recolhendo as embarcações de mantimentos, dos portos circumvisinhos, e as que iam da costa de Choromandel com elles, e outras fazendas por baixo da artilheria do imigo.

Ainda comtudo se não resolveu o Hollandez a lançar gente em terra, thé lhe não chegarem outras seis naus de Jacatrá, com que se deliberou a pôr em terra, duas leguas da fortaleza, da parte que chamam de Malaca, mil e settecentos Europeus, e cinco mil Malaios; e foi marchando em boa ordem, com algumas peças de campanha, em demanda de uma tranqueira, que stava fóra da povoação, em sítio defensavel, e com boa artilheria. N'ella o sperava Antonio Vaz Pinto, com mais de settecentos homens, entre brancos, e pretos, resolutos todos a morrer, antes que deixar ganhar palmo de terra ao imigo; persuadindo-se, que á sombra d'aquella fortificação, lhe dariam a conhecer, quanta causa tinham pera temerem aquella empresa: por ser averiguado, que nenhuma emprenderam com maior mêdo.

Manuel de Sousa Coutinho, como viu que o

imigo marchava pera a tranqueira, mettido em um palanquim, se foi a ella com grande pressa; e quando cuidavam que pera os governar, e animar, disse em segredo ao alferes:— « Que como o imigo chegasse, e começasse a refrega, voltasse com a bandeira pera a fortaleza, e o seguisse. » Chegou o Hollandez a tiro de mosquete, e Antonio Vaz Pinto lhe deu uma valente carga com artilheria, e mosquetaria; e, á sombra da tranqueira, sahiu ao receber: mas achou-se sem bandeira, e com vinte ou trinta homens, que o seguiram; porque os mais, seguindo o geral, e a bandeira, se recolheram á praça, com bem pouca ordem. D'esta acção (como ja advertimos) disse o irmão Pedro de Basto em Cochim: — « Os nossos fizeram uma sahida; mas tudo nada: » vendo em spiritu o effeito d'ella. Antonio Vaz Pinto, vendo-se desamparado, recolheu-se á tranqueira, que defendeu per algum tempo: mas como o sustental-a era ja negocio desesperado, e alguns dos companheiros se fôssem, por esta causa, recolhendo á fortaleza, que ja ia tapando as portas de pedra e cal, foi obrigado a fazer o mesmo, com os mais da povoação de Muar, que a tranqueira amparava: e passaram de quinze mil almas as que se achavam dentro; ficando muitas de fóra que, com melhor sorte, se guareceram nos mattos. O imigo, acautelado, vendo a tranqueira sem guarnição, receiando algum stratagema de guerra, parou com os esquadrões, athé descobrir bem o campo; e despois d'esta prevenção, entrou per ella na povoação, que foi saqueando, sem haver quem

lh'o impedisse: nem menos em oito dias, em que assentou o arrayal, levantou tranqueiras, e formou baterias, com muita e grossa artilheria.

Não faltaram homens valentes e apostados que, per vezes, se offereceram pera varios assaltos; mas o geral o não consentiu, senão despois do imigo star de todo fortificado: o que so serviu pera qualificar mais sua disposição; porque, deixando alguns mortos, se recolheram desordenados. Continuaram as baterias, a menos de tiro de mosquete, com tanta furia, que em poucos dias arrasaram a couraça, a tôrre da menagem, e muitas casas: e em mais de seis mezes, que durou este cêrco, pozeram os muros em tal stado que, a não se metter de permeio o rio, com pouca difficuldade, podiam tomar a cidade per assalto; como algumas vezes intentaram, sem effeito, por causa d'este impedimento. Mandou, n'este meio tempo, o geral, um criado seu, indigno de ser aqui nomeado, em uma jalea, a titulo de buscar provimentos, e dar aviso ás embarcações, que fôssem da India. Ao sahir da barra, foi tomado; e querem os suspeitosos, que se deixasse tomar dos Hollandezes, por mais secretos intentos, que eu não creio. Avisou este ao imigo do modo com que podia tomar a praça: e logo per cima da fortaleza lançou ponte sôbre o rio, sem alguma resistencia; e passando per ella gente, e artilheria, plantou outra bateria ao baluarte san' Domingos, que arrasou em poucos dias, com morte dos mais soldados, que n'elle assistiam; sem se fazer a devida diligencia pera reparar estas, e outras ruínas: e como a

bateria continuava, eram poucos os defensores; e o geral não acudia com a mais gente ao repairo; veio o imigo a fazer, per elle, estrada franca.

Do pouco acôrdo com que se acudia ao meneio da guerra, se póde inferir o pouco que houve no govêrno da cidade. Deixou o geral ficar n'ella muita gente inutil, que por falta de mantimentos, veio logo a morrer á fome, em tanto numero, que nem logar ficava aos vivos pera os enterrar: de que se seguiu a corrupção dos ares, e mortes dos que tinham que comer. Não houve distribuíção dos mantimentos; e ainda dos Portuguezes, e de suas familias, morreram muitos fechados em suas casas, sem haver quem lhes acudisse. De uma desordem se seguiu outra; porque vendo a falta de viveres pera cêrco dilatado, entrou o geral com os officiaes da camara pelas casas dos moradores, tomando o que n'ellas tinham, sem lhes deixar sustento pera dous dias; e elles acabados, vinham a morrer. Nem d'estes mantimentos, que tomou, nem dos d'el-rei, nem dos que os Malaios mettiam, por seu interêsse, ás escondidas, se fez repartição com a gente-de-guerra, como convinha; antes se murmurou, que o mandava vender per seus criados: chegando o candil * de arroz a mais de mil e seiscentos cruzados. E pera se intender o apêrto, que houve de fome, bastará referir este caso. Viu-se tam desesperada uma matrona principal, que morrendo-lhe á fome uma unica filha, que tinha,

* Mil libras.

lhe negou a sepultura; e, despois de lhe salgar o corpo, o comeu.

N'esta ultima desesperação, vendo que não tinham quem os governasse, quizeram abrir a via, em que todos intendiam sería nomeado por geral Antonio Vaz Pinto; de quem speravam poderia ainda pôr remedio a tantos males. Mas prevaleceu o respeito ás ordens reaes; e com cega obediencia se deixaram perder de todo. Bem sei o que n'este caso podia obrar a razão; mas não determino o que approvaria a política. Obrigados, porêm, da fome, despois de largo cêrco, e de muitas mortes, sem repararem em outro maior damno, ordenaram os do govêrno a Antonio Vaz Pinto, que com cinco jaleas, rompesse pelo meio do imigo, e fizesse por metter algum mantimento na praça. Atravessou-se o Hollandez com mais de sessenta lanchas; e houve, de parte a parte, batalha mui travada, em que o imigo perdeu muita gente, e Antonio Vaz Pinto duas jaleas queimadas, e a mór parte da gente, que levavam; e comtudo proseguiu sua viajem. Despois d'estes ultimos extremos, e da cidade star apestada, mandou o geral, sem mais distincção de pessoas, que todos os que não serviam pera armas, se sahíssem da cidade; e uns se foram entregar aos Hollandezes, outros ao captiveiro dos Malaios. Desconfiada de outro remedio, sahiu entre elles uma matrona portugueza, com uma filha de doze annos; e indo ja pera se entregar, considerando que sua filha viria a ser affrontada d'aquelles infieis, como uma leoa se arremeçou a ella, e com

suas mãos lhe deu garrote, dizendo, « que antes a queria ver morta, que deshonrada. »

Como Antonio Vaz Pinto levou comsigo mais de sessenta homens, não ficaram outros tantos, que podessem tomar armas; por serem mortos, mais da fome e peste, que das balas imigas. Houve enfermos em tanto numero, que pera sette baluartes, e algumas guaritas, não havia, pera cadaum, mais que sette, ou oito homens, tam debilitados da fome, que mal se podiam ter em pe. De tudo sabia o Hollandez pelos mesmos, que sahiam da cidade; mas como a peste lhes não perdoou, e d'ella, e da nossa artilheria, e mosquetaria lhes morreu muita gente, assi da que começou o cêrco, como da que lhe sobreveio em repetidos soccorros, e eram ja mortos tres geraes seus, não acabavam de se deliberar em levar a cidade per assalto: ao que finalmente os persuadiram o criado do geral (de que acima fallei) e outro da mesma estofa, filho d'estas partes. Investiram finalmente o baluarte san' Domingos, defendido de oito Portuguezes, e entre estes do padre Fr. Lucas da Cruz, da ordem dos prégadores, que falleceu inquisidor d'este tribunal de Goa; e tal resistencia acharam n'estes poucos, que fugiram vergonhosamente, deixando uma bandeira, e um tambor. Tornaram segunda vez ao combate, com maior numero, e podêr; e, despois de larga contenda, morto ja o capitão Simão Rodrigues, com outros companheiros, sem o geral, que stava doente, acudir com algum genero de soccorro, poude Francisco Bravo de Araujo, e o padre

Fr. Lucas da Cruz, deter o podêr todo do imigo, per largo spaço, entre incendios de fogo, e milhares de balas, brigando a pe fixo com um arrayal inteiro; thé que, querendo Francisco Bravo remessar uma granada, que lhe cahira aos pés, sôbre o imigo, lhe rebentou na mão; de que ficou aleijado, e foi obrigado a se ir retirando com o companheiro, parando, e pasmando o Hollandez de tal resolução, em dous homens. Foi o imigo senhoreando os muros, e artilheria; e chegando a nova a Antonio Rodrigues Chamiça, capitão da couraça, ajunctando athé vinte homens, carregou-o de tal sorte, que o poz em fugida: e intentando lançal-os de todo fóra da cidade, ou morrer na empresa, os do govêrno lh'o impediram; e sería ja por lhes parecer mais desesperação do que valentia: e esta foi a ultima respiração da celebrada Malaca; ficando de todo senhoreada pelo Hollandez, despois de lidar, com esta conquista, quarenta annos. Steve quasi sempre doente o geral Manuel de Sousa Coutinho; e entrado da imaginação do que perdera, durou muito poucos dias despois da praça rendida.

FERNÃO DE QUEIRÓS. — *Vida do irmão Pedro de Basto*, livro III, capit. 20.

CHARACTER DE COGE-ÇOFAR,

GENERAL DE MAHMUD, REI DE CAMBAYA.

Foi Coge-Çofar de nação Albanez, filho de pa

catholicos, aindaque da raiz degenerou o fructo. Serviu alguns annos nas guerras de Italia, mais conhecido por insolente, que soldado : nos motins, e rebelliões era buscado, como peior que todos : assi passou alguns annos aquella vida livre, sem premio, nem castigo: e como homem inquieto, querendo antes buscar a fortuna, que speral-a, mudou de profissão, passando de soldado a mercador; porque era intelligente e cubiçoso : e pera seus intentos era este caminho mais breve, e mais seguro. Começou em pouco tempo a crescer nos tractos; como quem sabía as opportunidades e monções do commercio : sendo, em um mesmo tempo, liberal e avaro; servindo-se, com artificio, dos vicios, e virtudes. Veio emfim a medrar com cabedal, e credito : de sorte que, navegando o Estreito com tres setias* suas, carregadas de differentes drogas, encontrou a Rax-Solimão, general do sultão do Cairo, que o investiu, rendeu, e despojou. Foi a prêsa maior que a victoria; e Solimão, por credito de sua mesma fama, lhe fez honrado tractamento, apresentando-o ao sultão, como prisioneiro de maior porte : fazendo maior estimação da pessoa, que da prêsa. Começou Coge-Çofar a contentar-se de sua desgraça, como se a buscara : tinha sufficiente práctica da guerra, aprendida nos exercitos de Italia, e Flandes : fallava no podêr dos Christãos com ódio e desprêzo, como ensinando ao sultão a conhecer suas mesmas fôrças. Com

*Pequenas embarcações asiaticas.

estes artificios veio o sultão a pôr os olhos no escravo pera cousas maiores : começou a ouvil-o, ao princípio per curiosidade, logo per affeição. Approvava-lhe Coge-Çofar os erros, e os acertos, com uma lisonja tam encoberta, que parecia liberdade; porque não mostrava que queria agradar, senão servir. Encobria a graça do sultão; e evitava favores publicos, mais cauto que modesto. Chegou a ser thesoureiro do Cairo : officio de grande confiança, que administrou com juizo e verdade; louvadas pelo sultão como virtudes, entre barbaros, novas. Era o seu voto de maior pêso nos conselhos-de-guerra, ja pola práctica, ja pola valia. Nas facções contra Christãos, votava com grande bizarria, particularmente nas que se haviam de executar per outros : e assi cresceu de maneira, que ja não podia com sua mesma fortuna : e não querendo conservar-se com as mesmas artes, com que havia medrado, veio a descobrir a ambição e suberba : fez-se senhor dos logares, buscando com maior attenção os postos, que os amigos; os quaes ja não queria pera arrimo, nem pera companhia : so do sultão queria parecer escravo, e dos outros senhor. Empenhava, e destruía os maiores, com pretextos publicos; como querendo introduzir monarchia de dous : athé que, cançados os Mouros de tam servil paciencia, começaram a publicar queixas, com que perturbar animo do sultão na graça de Çofar : representaram-lhe, com grande sentimento, seus aggravos, dizendo : — « Que ja era escusado armar galés contra Christãos, se despois haviam de fazer senhores a

seus mesmos escravos; quando os Turcos mais nobres recebiam dos Christãos tam cruel tractamento, que andavam per Italia, e Hespanha arrastando cadeias; chegando a screver-lhes no rosto, com infames lettras, os signaes de captivos: que não era tolerabil, que tantos bachás illustres stivessem recebendo leis de um vil escravo: que, aindaque viam com seus olhos, cada dia, suas mesmas injurias, ja não podiam soffrer as do propheta; não entrando em suas mesquitas um vil Christão, suberbo e irreverente: que não faltava ja mais, que nas praças do Cairo, mandar levantar cruzes, e adoral-as. »

JACINTHO FREIRE. — *Vida de D. João de Castro*, liv. II.

DESCRIPÇÃO DE DIU.

A ilha de Diu, célebre pela riqueza de seu tracto, lastimosa pela ruína de seus habitadores, illustre pela fama de nossas victorias, stá situada em uma enseiada, e ponta, que limita o reino de Cambaya, em altura de vinte e dous graus da banda do norte. Da antiguidade de sua fundação fabulam os naturaes, dando-lhe principios mais illustres, que averiguados; cuja memoria conservam suas tradicções, na falta dos scriptos. Foi sempre o porto da enseiada a principal scala, frequentada das naus, que navegam á Meca: cuja viajem fez aos Mouros

grata a religião, e o commercio. É a cidade apartada da terra firme per um estreito, que em tôrno a vai cingindo: pela qualidade do terreno é forte; e adjudando-se de arte a natureza, a faz mais defensavel. O esteiro, que a rodeia, faz duas bôccas, uma ao norte, que por ser aparcellado e baixo, é ao serviço inutil: outra ao sul, tambem desacommodada, pola aspereza do rochedo, em que bate. Tem outro canal na face da ilha, onde podem anchorar navios; e d'este recebe a cidade mais commoda passagem. Não segui a fórma, em que a descreve João de Barros, por se haver alterada com a differença dos Mouros, que a senhorearam; fortificando-a cadaum d'elles com vária disciplina, conforme o juizo, ou variedade dos tempos lhe ensinava.

JACINTHO FREIRE. — *Vida de D. João de Castro*, liv. II.

DISCURSO DE COGE-ÇOFAR

A SEUS SOLDADOS.

— « Companheiros e amigos, não vos ensinarei a temer, nem a desprezar esses poucos Portuguezes, que dentro d'aquelles muros staes vendo encerrados; porque não chegam a ser mais que homens, indaque são soldados. Em todo o Oriente athé-gora os acompanhou, ou serviu a fortuna; e a fama das primeiras victorias lhes facilitou as ou-

tras. Com um limitado podêr fazem guerra ao mundo; não podendo naturalmente durar um imperio sem fôrças, sustentado na opinião, ou fraqueza dos que lhe são sujeitos. Apenas teem quinhentos homens n'aquella fortaleza, os mais d'elles soldados de presidio; que sempre costumam ser os pobres, ou os inuteis: per terra não podem ter soccoro; os do mar lhe tem cerrado o hinverno. Stão faltos de munições, e mantimentos; assegurados na paz, ou na suberba, com que desprezam tudo. Como são poucos, sempre n'aquelle muro hão-de assistir os mesmos defensores, sem haver soldado reservado pera o logar de outro: falta-lhes peonagem pera reparar as ruínas da nossa bateria; e per fôrça os ha-de render o trabalho, repartido em tam poucos. Stão insolentes com o destrôço, que fizeram nas galés do gran' senhor, no cêrco d'esta mesma fortaleza. A tam honrados Turcos, e valentes Janiçaros, como staes presentes, tóca acudir pola honra de vossa gente, e de vosso imperio; como causa mais justa da guerra, que fazêmos: que, aindaque Cambaya tem exercitos, e soldados, não convem á reputação do gran' senhor vingar suas injurias com as armas alheias. Com este fim vos truxe a esta empresa; porque vos não furtassem outros a glória de tam justa vingança. Esta mesma terra, que agora staes pisando, cobre os ossos de vossos companheiros, parentes, e amigos; que, a cadaum de nós (me parece) stão chamando per seu nome, contando-nos as mortes, e as feridas, que d'estes homicidas receberam, sperando, per vosso esfôrço,

poderem descançar vingados. Estes mesmos são os matadores de Badur, ingratos aos beneficios, atrevidos á magestade de principe tam grande, cuja vingança será grata a todos os que se chamam rêis, precisa a todos os que sômos vassallos. »

JACINTHO FREIRE. — *Vida de D. João de Castro*, liv. II.

FALLA DE D. JOÃO DE CASTRO

A SEU FILHO D. FERNANDO.

— « Eu vos mando, filho, com este socorro a Diu, que, pelos avisos que tenho, hoje stará cercado de multidão de Turcos: polo que tóca á vossa pessoa, não fico com cuidado; porque, por cada pedra d'aquella fortaleza, arriscarei um filho. Encommendo-vos que tenhaes lembrança d'aquelles de quem vindes; que pera a linhagem são vossos avós, e pera as obras são vossos exemplos: fazei por merecer o appellido que herdastes; acordando-vos que o nascimento em todos é egual: as obras fazem os homens differentes; e lembro-vos, que o que vier mais honrado, esse será meu filho. Esta é a benção, que nos deixaram nossos maiores, morrer gloriosamente pola lei, polo rei, e pola patria. Eu vos ponho no caminho da honra; em vós stá agora ganhal-a. »

JACINTHO FREIRE. — *Vida de D. João de Castro*, liv. II.

DISCURSO DE D. JOÃO MASCARENHAS,

GOVERNADOR DE DIU,

A SEUS SOLDADOS.

— « Esses Turcos, e Janiçaros, que d'este logar stâmos vendo, veem a restaurar comnosco a honra, que no primeiro cêrco perderam; porêm nem elles valem mais que os que então foram vencidos, nem nós valemos menos que os vencedores. Eu vos confesso, que me criei sempre com a inveja do menor soldado, que defendeu esta praça; pois ainda agora a memoria de seu valor honra seus descendentes; que menos conhecemos pelo appellido, patria, ou solar, que por filhos, ou netos, d'aquelles que tam gloriosamente acabaram, ou triumpharam em Diu. Os mais illustres honraram sua familia: os mais humildes deram a ella princípio. Trouxe-nos a fortuna esta empresa, áquella nada dessimilhante: não sepultaram comsigo aquelles valerosos Portuguezes toda a gloria das armas; ainda nos deixaram esta, que nos fará illustres. Não nos assombre a desigualdade do podêr; porque a fama não se alcança com perigos vulgares. Navegámos cinco mil leguas so a buscar este dia; pera n'elle ganhar a honra, que nos não podem dar os rêis, nem as gentes: porque os rêis dão premios, não dão merecimentos. Não nos faltam munições, nem mantimentos pera entreter o cêrco athé chegar

soccorro : e aindaque andam os mares levantados, por serem os tempos verdes, temos um D. João de Castro que, per debaixo das ondas, virá com a espada na bôcca a soccorrer-nos; e tantos outros fidalgos, e cavalleiros, que terão por injuria ganharmos nós, sem elles, a honra, que se nos offerece : com a qual não temos que sperar mais da fortuna; pois seremos contados no numero d'aquelles, que ao rei, e á patria fizeram algum memorabil serviço; cuja honra viemos a sustentar do ultimo Occidente a tam remotas partes. E o que mais é que tudo, pelejâmos com imigos de nossa fe; e não nos póde faltar favor pera tam justa causa, pois servimos ao Deus das victorias. »

JACINTHO FREIRE. — *Vida de D. João de Castro*, liv. II.

D. JOÃO DE CASTRO

MANDA Á CIDADE DE GOA ALGUNS CABELLOS DA BARBA EM PENHOR.

Poucos dias descançou o governador nos ocios da victoria; porque entrou logo em cuidados molestos de reedificar, antes fundar, a fortaleza desde a primeira pedra : obra, que a necessidade fazia precisa, o apêrto impossibil; porque as despesas de tam prolixa guerra tinham apurado as rendas do stado, e sôbre ellas se haviam feito empenhos, que so se po-

diam remir com a paz de muitos annos: porêm o governador, sem se atar aos inconvenientes, começou a dar princípio á nova fábrica; desenhando-a em fórma differente, que a antigua: porque, a juizo de homens intelligentes, convinha estender o sítio, e engrossar o muro; fazer os baluartes mais visinhos; e lavrar armazens pera recolher as munições e mantimentos em parte enxuta, em que se conservassem bem acondicionados; differentes dos outros que, pela humidade do terreno, corrompiam os bastimentos. Os materiaes não se podiam comprar, nem conduzir sem pagas, e jornaes: pedreiros, peões, e architectos, pediam suas ferias. Não tinha o governador baixellas, nem diamantes, de que podêr valer-se: assi recorreu a outros penhores, a que a fidelidade deu valia, a natureza não. Mandou desenterrar os ossos de seu filho D. Fernando, pera fazer d'elles, á cidade de Goa, um nunca visto empenho: mas como a terra ainda tivesse o corpo mal gastado, cortou da barba alguns cabellos, sôbre que pediu vinte mil pardaus á camara de Goa; abrindo-lhe o amor da patria uma estranha porta, per onde souberam entrar aquelles fidelissimos Decios, Curcios, e Fabios, de que Roma, ainda hoje suberba, de entre as ruínas de seu imperio, lhe salvou a memoria. Acompanhava o penhor a seguinte carta:

CARTA, QUE O GOVERNADOR D. JOÃO DE CASTRO SCREVEU DE DIU Á CIDADE DE GOA.

— « Senhores vereadores, juizes, e povo da muito

nobre e sempre leal cidade de Goa : os dias passados vos screvi per Simão Alvares, cidadão d'esta cidade, as novas da victoria, que me nosso Senhor deu contra os capitães d'el-rei de Cambaya, e calei, na carta, os trabalhos, e grandes necessidades, em que ficava; porque lograsseis mais inteiramente o prazer, e contentamento da victoria: mas ja agora me pareceu necessario não dissimular mais tempo, e dar-vos conta dos trabalhos, em que fico, e pedir-vos adjuda pera podêr supprir, e remediar tammanhas cousas, como tenho entre mãos : porque eu tenho a fortaleza de Diu derribada athé o cimento, sem se podêr aproveitar um so palmo de parede : de maneira, que não somente é necessario fabrical-a, este verão, de novo; mas ainda de tal arte e maneira, que perca as speranças el-rei de Cambaya de, em nenhum tempo, a podêr tomar. E com este trabalho, tenho outro egual, ou superior a elle; aldemenos pera mi muito mais incomportavel de todos; que são as grandes oppressões, e continuos achaques, que me dão os Lascarins* por paga: de que lhes eu dou muita certeza; porque, d'outra maneira, se me iriam todos, e ficarei so n'esta fortaleza : o que será occasião de me ver em grande perigo; e, por esse respeito, toda a India, comoquerque os capitães d'el-rei de Cambaya, com a gente, que ficou do desbarato, stão em Suna, que é duas leguas d'esta fortaleza; e el-rei lhes manda, cada dia, engrossar seu campo com gente de pe, e de

* Marinheiros asiaticos.

cavallo, fazendo muitas mostras de tornar a tentar a fortuna, em querer dar outra batalha: pera as quaes cousas me é grandemente necessario certa somma de dinheiro; polo que vos peço muito por mercê, que por quanto isto importa ao serviço d'el-rei nosso senhor, e por quanto cumpre a vossas honras e lealdades, levardes ávante vosso antiguo costume, e grande virtude, que é acudirdes sempre ás extremas necessidades de Sua Alteza, como bons e leaes vassallos seus, e polo grande e entranhavel amor, que a todos vos tenho, me queiraes emprestar vinte mil pardaus; os quaes vos prometto, como cavalleiro, e vos faço juramento nos Sanctos Evangelhos, de vol-os mandar pagar antes de um anno; pôstoque tenha, e me venham de novo outras oppressões, e necessidades maiores, que das que ao presente stou cercado. Eu mandei desenterrar D. Fernando, meu filho, que os Mouros mataram n'esta fortaleza, pelejando por serviço de Deus, e d'el-rei nosso senhor, pera vos mandar empenhar os seus ossos; mas acharan-o de tal maneira, que não foi licito ainda agora de o tirar da terra: polo que me não ficou outro penhor, salvo as minhas proprias barbas, que vos aqui mando per Diogo Rodrigues de Azevedo: porque, como ja deveis ter sabido, eu não possuo ouro, nem prata, nem movel, nem cousa alguma de raiz, per onde vos póssa segurar vossas fazendas, somente uma verdade sêcca e breve, que me Nosso Senhor deu. Mas pera que tenhaes por mais certo vossos pagamentos, e não pareça a algumas pessoas, que por alguma ma-

neira podem ficar sem elle (como outras vezes aconteceu) vos mando aqui uma provisão pera o thesoureiro de Goa, pera que, dos rendimentos dos cavallos, vos va pagando, entregando toda a quantia, que forem rendendo, athé serdes pagos. E o modo, que n'este pagamento se deve ter o ordenareis la com elle. Hei por excusado de vos affeitar palavras, pera vos encarecer mais os trabalhos, em que fico; porque tenho por muito certo (por todos os respeitos, que acima digo) haverdes de fazer, n'esta parte, tudo, e mais do que poderdes; sem entrevir pera isso outra cousa, salvo vossas virtudes costumadas, e o amor, que todos me tendes, e vos tenho. Encommendo-me, senhores, em vossas mercês. De Diu, a 23 de novembro de 1546. »

Chegado o messageiro a Goa, lhe respondeu o povo com maior quantidade, que a pedida; vendo que tinham um governador tam humilde pera os rogar, tam grande pera os defender. Remetteram-lhe outra vez aquelles honrados penhores, que hoje se conservam em mãos do bispo inquisidor-geral, seu dignissimo neto; que os recolheu em uma urna, ou pyramide de crystal, assentada em uma base de prata; na qual stão gravados em tôrno disticos differentes, que fazem de acção tam illustre, ingenhosa memoria: ficando aos successores de sua casa este honrado deposito, como pera fazer hereditarias as virtudes de D. João de Castro.

JACINTHO FREIRE. — *Vida de D. João de Castro*, liv. III.

PAIZAGEM, E PASTORES.

re as fragosas montanhas de Lusitania, na
occidental do mar Oceano, onde se vêem
, com mais nobreza, levantadas as ruínas da
: antigua de Colippo, ha um spaçoso sítio,
o em verdes outeiros, e graciosos valles, que
ıreza, com particulares graças, povoou de
:s, e fontes, que fazem n'elle perpétua pri-
a: em meio do qual se levanta um monte
de penedia, cercado como ilha, de dous rios,
ela fralda d'elle vão murmurando; athé que
ando-se, no extremo de sua altura, levam ao
:m companhia, a vagarosa corrente. E assi
te do rio Lis, que na cópia das águas, é prin-
como pela do claro Lena, que escondido en-
voredos, faz o caminho, é cultivada a terra
itos pastores, que n'aquelles valles, e montes
ntam; passando a vida contentes com seus
ıos, e com os fructos, que a terra, em abun-
, lhes offerece, assi de Ceres, como de Po-
: porque, com a benigna inspiração do ceo, e
ição da terra, não somente são as plantas
ermosas á vista, os fructos mais saborosos ao
as flôres mais suaves ao cheiro, e alegres;
nda os penedos mais engraçados, e, parece,
enos duros. Aqui, onde amor costuma con-
seu senhorio, mostrava, cada dia, maiores
s d'elle entre as pastoras do valle, que egua-
, e venciam as do Tejo, e Mondego em fer-

mosura. Uma entrada do verão (polo costume dos naturaes do valle, e por ajunctamento de outros pastores estrangeiros, que alli traziam seu gado, pola abundancia dos pastos d'aquella ribeira) havia, entre todos, muitos exercicios de alegria, costumados dos pastores; como eram musicas em porfia, duvidas amorosas, bailes, e luctas de terreiro, e outros jogos, em que havia, na montanha, guardadores extremados.

LOBO. — *Primavera.*

O PHILOSOPHO CAMPONEZ.

— « Ha mais de sessenta annos, que nasci detraz d'aquelle penedo, que d'aqui apparece no alto da serra; e de então athé agora, nem vi mais terra, que a que d'elle se descobre, nem desejei outra, de quantas ouvi gabar a meus naturaes: nunca tive de meu outro bem maior, que não desejar os alheios; nem outro mal, que me désse mais cuidado, que as occasiões, que o tempo me offereceu de podêr possuir o que os homens estimam, e sentem tanto perder, como são enganos. Sou tam pobre do que a fortuna reparte, que cada hora, que quizer tomar conta de tantos annos, lhe não ficarei devendo, nem um desejo: vivo de guardar gado d'outros donos: sou fiel em o tractar; diligente no pasto, e remedio d'elle; rico com a parte, que me cabe de sua lã, e de seu leite: porque d'ella me visto, e

d'elle me sustento : nem quando os fructos são poucos, me lastimo; nem quando as novidades são maiores, me alvoróço. Contenta-me o bem; não me soçobra o mal. Tenho uma cabana, em que vivo, feita per minha propria mão das árvores d'estas brenhas: não acharás dentro cousa, que deva direitos á vaidade : tudo são instrumentos necessarios ao meu officio de guardador; e se alguma cousa sobeja, será das que ainda são mais importantes pera a vida : d'aqui me alevanto contente, e aqui me recolho descançado; porque, nem acórdo com os pensamentos na ventura, nem adormeço com elles repartidos em bens, que enganam, e em males, que os homens escolhem de seu grado : de noite qualquer strella, que vejo, é a minha ; porque todas favorecem o meu stado. De dia sempre o sol me apparece de uma côr; porque o vejo com os olhos livres. Tenho este instrumento, a cujo som canto: quando é bem, me alegro; porque canto pera me alegrar : e quando, polo contrário, me não pêza muito; porque o não faço por alegrar a outrem. Quando ha frio, e neve na serra, tambem ha lenha n'esses montes, e fogo n'estas pedras, com que me defendo : quando a calma é grande, com o abrigo d'estas árvores, e a visinhança das fontes, me recreio. Assi são os meus manjares, como é a minha vida : nem ella me pede os que lhe façam damno, nem eu os tenho. O meu vestido é sempre d'esta côr; porque, em qualquer cousa, (ainda de menos quantia), é a mudança perigosa. O maior trabalho, que tenho, é os pastores com quem

tracto; porque cadaum tem uma vontade, e um intendimento; e eu me hei-de servir so do meu pera com todos: porêm de tal maneira uso d'elle, que me não dá do successo, que póde acontecer. Ao avarento não lhe peço nada, nem lhe aconselho que dê a outrem, nem lhe louvo o não dar nada a ninguem: e assi, nem lhe minto, nem o molesto. Ao suberbo, nem me faço grande, por não ficar com elle em contenda; nem aos outros pequenos, porque com elles se não alevante mais. Ao ingrato, ou o não sirvo, porque me não magoe; ou quando o sirvo, lembro-me que a sua má natureza não póde tirar o preço á obra, que de si é boa. Ao fallador, calo-me: ao calado, descubro-me com tento. Ao doudo, não lhe atalho a furia. Ao nescio, não trabalho por lhe dar razão. Ao pobre, não lhe devo: ao rico, não lhe peço. Ao vão, nem o gabo, nem o reprehendo. Ao lisonjeiro, nan-o creio: e d'este modo com todos stou bem; e nenhum me faz mal. Não digo verdades, que amarguem; nem tenho amizades, que me profanem: não adquiro fazendas, que outros me invejem; porque n'este tempo, das melhores tres cousas d'elle, nascem as mais damnosas, que ha no mundo: da verdade, ódio; da conversação, desprezo; da prosperidade, inveja. Sou qual me vês, e qual te eu digo: não quero parecer outro, nem ser mais do que pareço. Venho muitas vezes a esta fonte, que me pegou sua condição: falla verdade a todos, e com nenhum tem differença: costumei-me a estas suas águas que, aindaque são amargosas, são sau-

daveis; apagam peçonha, desfazem feitiços, e valem contra mordeduras de bicha. Se n'isto, que me ouviste, achas alguna cousa, que te contente, e queres ir commigo, pois é ja tarde, te hospedarei na minha cabana; na qual pódes entrar sem temor, dormir sem perigo, e sahir sem saudade. Comerás do leite, ouvirás dos contos, e partirás quando quizeres. »

LOBO. — *O pastor pregrino.*

UM NAUFRAGIO.

Desembarcaram em terra os dous amigos, em companhia dos outros navegantes; metteram-se pela ilha dentro; e acharam n'ella tanto em que empregar os olhos, e os sentidos que, esquecendo então a causa que os entristecia, se mostravam contentes: que não ha em um coração sentimento tam poderoso que, com a vista aprazível de uma novidade, não divirta dos males a phantasia, e recreie os olhos aquelle pequeno spaço, que n'ella os emprega. Alli se agasalharam, sperando monção pera a partida; gozando, em tanto, dos abundantes fruitos, que alli cria a natureza: practicando os companheiros todos seus segredos, e ainda as imaginações mais encobertas; porque crescia a amizade com a communicação, e a confiança com o conhemento, que cadaum tinha da verdade do outro.

Dilataram-se, ao senhor do navio, os negocios de

que alli tractava, e apressaram-se os ventos, e as tempestades do hinverno; difficultou-se a partida; emfim, a uns e a outros foi forçado sperarem que a desejada primavera lhes desimpedisse os ceos, lhes assegurasse o mar, e offerecesse amoroso vento pera a viajem: e ja quando as nuas árvores se começavam a vestir de alegre verdura, os campos de boninas; quando ja apuravam os rios suas correntes; as fontes destillavam crystallinas veias; os ceos, sem a pesada sombra das pardas nuvens, mostravam o fermoso azul dos horizontes; apercebidos do que cumpria pera a viajem, escolhendo, pera ella, um dia mais fermoso, soltaram as vélas ao vento, com a costumada alegria e alarido dos marinheiros. Foram aquelle dia, e o seguinte, cortando o mar com vento em poppa; mas a Fortuna inconstante, que commummente mostra esta sua natureza a quem busca a experiencia d'ella, nos perigos do mar, ainda não era passado o terceiro dia, do em que soltaram as amarras, quando os poz, em breve spaço, á vista da morte: e foi que, começando a anoitecer, primeiro que o dia se acabasse, com uma cerração de nuvens escuras, da parte do sul, se começaram a encrespar as ondas de maneira, que so ellas branquejavam entre as tristes sombras, que a todo o mar escureciam. O piloto, conhecendo o perigo, mandou amainar, com grande pressa, as vélas; porêm, a fôrça dos ventos, que começaram a soprar com grande furia, não deixava aos marinheiros obedecer-lhe: e acudindo, cadaum á parte que lhe cabia, não poderam estorvar que não

fôssem ao mar muitas enxarcias, com a parte superior do masto grande, que fez dar ao navio um bordo assás perigoso. Sobreveio, a isto, uma grande chuva, e trovoada, que parecia que se rasgavam os ceos; e as águas, que d'elles cahiam, e se misturavam com as do mar, ennovelavam em onda os desconformes ventos, que traziam no fundo o miserabil navio: vendo-se, os que n'elle vinham, descer cada passo ao centro e abysmo das águas, que lhe faziam mais medonhas os luzentes relampagos, que os feriam; despenhando-se o vento, de levantadas serras, com temorosa quéda: e d'alli arrancando do escuro fundo brancas arêias, com que açoutava o navio, lhes parecia subirem ao alto das nuvens.

Tiveram-se á tormenta, aquella noite, com grande trabalho, correndo pera o pégo; e, em amanhecendo, viram o destrôço, que os mares e o vento tinham feito na miserabil embarcação; que aberta per mil partes, se enchia de água, e sem obedecer ao govêrno do piloto, corria pera o Occidente: e assi andou quatro dias com incessabil diligencia, e continuo trabalho dos mareantes, e passageiros; e no fim d'estes, vieram de todo a desesperar do remedio das vidas: vendo que algumas ondas se encapellavam de novo, e ameaçavam as nuvens com o rigor passado, determinaram, guiando pera a parte de terra, dar á costa aonde os guiasse a ventura.

N'este tempo passou per elles uma nau de maior porte que, perseguida tambem da tempestade, se

fizera ao vento; e vinha buscando o porto, ou enseiada aonde se reparasse. Vendo o senhor d'ella (que era homem piedoso) o perigo, e pouco remedio do navio, lhe mandou o batel, pera salvar comsigo alguns dos que, ante seus olhos, tam miserabilmente pereciam: e chegando ja a bordo, com grande chuva, se metteram n'elle alguns passageiros, entre os quaes foi Oriano, a quem seguia o nosso peregrino. Porêm, stando pera entrar atraz d'elle no batel, o apartou, um pe-de-vento, do navio, com tanta furia, que andou muito tempo entre as ondas, primeiro que tornasse á nau d'onde sahira; que, com elle, se fez outra vez ao pégo: e d'ahi a poucas horas desappareceu. Lereno, com os mais do navio, perdidas as speranças, trabalhavam por se avisinharem mais á terra; e valendo-se das tábuas, e vasilhas, se armavam contra a fortuna: e assim foram navegando athé alta noite; e, perto da madrugada, se sentiram encalhar na arêia: e sperando a menhã com mais alegria, com o novo sol que lhes mostrou, se acharam á vista de uma fermosa praya, na costa brava, a través de uma alta penedia, d'onde o navio milagrosamente se afastara: e percebendo-se todos pera virem nadando a terra, o primeiro, que n'ella aportou, foi o peregrino; sahindo, sem perigo, na branca areia: e n'ella, de joelhos, alevantou as mãos e os olhos ao ceo, dando-lhe graças de se ver livre das furiosas ondas.

LOBO. — *O pastor peregrino*, Jornada 8.

UMA SCENA ALDEIÃ.

Perto da cidade principal da Lusitania, stá uma graciosa aldeia que, com egual distancia, fica situada á vista do mar oceano; fresca no verão, com muitos favores da natureza; e rica no estio, e hinverno, com os fructos, e commodidades, que adjudam passar a vida saborosamente: porque, com a visinhança des portos do mar, per uma parte, e da outra com a communição de uma ribeira, que enche os seus valles, e outeiros de arvoredos, e verdura, tem, em todos os tempos do anno, o que, em differentes logares, costuma buscar a necessidade dos homens: e por este respeito, foi sempre o sítio escolhido pera desvio da côrte, e voluntario desterro do tráfego d'ella, dos cortezãos, que alli tinham quintas, amigos, ou heranças: que costumam ser valhacouto dos excessivos gastos da cidade. Um hinverno, em que a aldeia stava feita côrte, com homens de tanto preço, que a podiam fazer em qualquer parte, se ajunctou, a maior d'elles, em casa d'um antiguo morador d'aquelle logar; que tambem o fôra, em outra edade, da casa dos réis: d'onde, com a mudança e experiencia dos annos, fez eleição dos montes, pera passar n'elles os que lhe ficavam da vida; grande acêrto de quem colhe este fruito maduro entre desenganos. Alli, ora em conversação aprasivel, ora em moderado e quieto jogo, se passava o tempo, se gozavam as noites, se sentiam menos as importunas chuvas e

ventos de novembro, e se amparavam contra os frios rigorosos de janeiro. Entre outros homens, que n'aquella companhia se achavam, eram n'ella mais costumados, em anoitecendo, um lettrado, que alli tinha um casal, e ja tivera honrados cargos de govêrno da justiça na cidade; homem prudente, concertado na vida, doctor na sua profissão, e lido nas historias da humanidade. Um fidalgo mancebo, inclinado ao exercicio da caça, e mui affeiçoado ás cousas da patria; em cujas historias stava bem visto. Um studante de bom ingenho, que entre os seus studos, se empregava algumas vezes no da poesia. Um velho, não muito rico, que tinha servido a um dos grandes da côrte, com cujo galardão se reparara n'aquelle logar; homem de boa creação, e álêm de bem intendido, notabilmente engraçado no que dizia, e muito natural de uma murmuração, que ficasse entre o couro, e a carne, sem dar ferida penetrante. Ao senhor da casa, chamavam Leonardo; e ao doctor, Livio; ao fidalgo, D. Julio; ao studante, Pindaro; ao velho, Solino. Fóra estes, havia outros, de quem, em seus logares, se fará menção; que assi como os mais não eram pera engeitar em uma conversação de poucas porfias.

Uma noite de novembro, em a qual ja o frio não dava logar a que a frescura do tempo convidasse ao sereno, stando ainda Leonardo sentado á mesa, porêm no fim das iguarias, bateram á porta Pindaro, e Solino; aos quaes o velho mandou abrir com grande alvorôço e festa; porque

a de o buscarem era a que mais estimava por sua. Subiram; agasalhou-os com contentamento e cortezia. Sentaram-se perto da mesa, e disse o senhor da casa: — « Peza-me que não viesseis mais cedo, que me podieis acompanhar n'este trabalho tam necessario da velhice; mas se ainda virdes na mesa alguma cousa de vosso gôsto, lançai mão d'ella, que de mistura achareis a minha boa vontade. »

LOBO. — *Côrte-na-aldeia.*

O JÔGO.

ANSELMO.

Qual vos parece é a vida de um taful per natureza, cujo officio é assistir, e correr todas as boticas, e telonios * pera este ministerio deputados?

THEODOSIO.

Folgarei sabel-o pera assi viver com mais quietação.

ANSELMO.

Pois stai-me um pouco attento. O maior imigo e sagaz salteador do homem, e que com mais facilidade o vence, despe, fere, magôa, e que mais suavemente o mata, é o jôgo: e é isto tanto assi, que em todas as edades usa de seu

* Casas-de-jôgo.

podêr: pera o que, tomai um môço de dés annos, e d'estes thé os vinte; vinde aos quarenta; seu maior gôsto e desenfado é jogar : subi aos mercadores de sobrado, que são os de cincoenta, e ainda aos decrepitos, n'estas conversações engordam, e a estas ermidas acodem de pela menhã thé a noite.

THEODOSIO.

E ha muitas casas d'essas?

ANSELMO.

Tantas, quantos são os bairros, ou quantas as ruas: e todos gastam esta fazenda, conforme o valor de cadauma.

ALBERTO.

Logo, nem em todas ha egualdade nas mercancias?

ANSELMO.

Como póde ser! ha lojas, sobrados, e ainda paços; porêm em todas se paga alcavala, sisa, e consulado.

FAUSTINO.

Por vida vossa, que me digaes, que gente assiste, e como se ha em o modo da grangearia.

ANSELMO.

Haveis de saber, que cada pousada d'estas, é um terço de soldados; porque teem todos os officiaes, que n'elles se acham. O capitão, que é o segundo, tem seu alferes, que em suas vagantes

serve, e sargento, que ministra os officios mais inferiores: e ha tambem seu adjudante, que corre com o recebimento, que é o mesmo que thesoureiro; a quem se contribue, e dá a porção, que stá per lei posta, e como tal, se guarda.

THEODOSIO.

E quem foi o legislador? e a quantidade, e preço quanto é?

ANSELMO.

Por antigua, se lhe não sabe auctor; mas devia elle ser tam auctorisado em sua pessoa, e ella posta com tanto fundamento, que todos inviolavelmente a observam: é de tres sortes, conforme a quantia do jôgo, um scudo, tostão, e meio-tostão; e quanto mais de melhor condição fica o capitão, e o que o dá, mais acreditado, mas muito nescio.

FAUSTINO.

D'essa maneira nunca se vai a perder n'esse tracto?

ANSELMO.

Com haver muitos buracos per onde se some este tributo, e muitas mãos, que ficam unctadas, sempre o senhorio fica com os proes, e precalços.

THEODOSIO.

Ouvi dizer que nunca estes, que dão casa de jôgo, podiam levantar casa com sobrado; porque emprestam aos jogadores; dão aos adjudantes;

levam os mirões; comem os companheiros, e andadores; peitam as justiças; e, emfim, o cabedal das cartas, e dados, tambem leva seu pedaço: e como isto vai tam esquartejado, e se fazem tantos quinhões, e divide em tantas partes, de fôrça hade desfalcar, e não ser tanto.

ANSELMO.

É pontual verdade; porêm pera tudo ha, e a todos abrange: porque d'este recebimento não se dá conta, nem se passam portarias, e scriptos sôbre elle: e é grande negocio, receber sem dispender per mandado de outrem, so por não entrar nos contos do reino.

ALBERTO.

E a essas casas podem ir todos os que quizerem, ou so aquelles que são honrados, limpos em seu tracto, e compostos em suas pessoas?

ANSELMO.

Nem a todas; porque aos fidalgos assistem os mesmos, e alguns do meio.

FAUSTINO.

E se fôr um mercador rico, não lhe darão cadeira, e o receberão com applauso, e bom rosto?

ANSELMO.

Esse tal terá o primeiro logar (ainda entre duques, condes, e marquezes) porque tanto vales, quanto tens.

THEODOSIO.

E nas casas inferiores recebem, e agasalham homens de toda sorte?

ANSELMO.

Como elle jogar, logo se admitte, seja quem for; porque é práctica commum entre os taes, que o jôgo a todos eguala, havendo moeda: e quem mais cabedal tiver, melhor logar se lhe dará, e o doce; que é a isca com que se pesca n'este rio: mas se estes, a quem se faziam estas honras (como as mais das vezes acontece) veem a descahir, e não possuem; pola qual causa, não jogam: d'onde redunda ao capitão não ter proveito; nenhum caso se faz de quanto athé o presente lhe teem dado, nem ainda uma cadeira se lhe dá.

FAUSTINO.

D'ahi tiro a maldade e baixeza do jôgo.

ALBERTO.

Com tudo o que me tendes dicto, intendo não fica muito honrado, quando fique aproveitado, o que dá jôgo; respeito de soffrer as várias condições de tantos homens.

ANSELMO.

Ahi se perde a conta do algarismo; porêm elle se accommoda de maneira, que com os Mouros, é Mouro, e com os Christãos, Christão.

FAUSTINO.

Tambem me parece teem necessidade de juizes, que lhes decidam as dúvidas, que succedem, e questões, que se movem.

ANSELMO.

Elle o é, e competente, sem apellação, nem aggravo. E assi pera onde mais o inclina a affeição, ou interêsse, pera ahi caminha, e por esse dá a sentença, algumas vezes tam fóra do que é, como do dia á noite; fundado no adagio castelhano: — *con razon, ó sin razon ayude Dios á los nuestros.* —

ALBERTO.

Boas candieiradas são essas.

ANSELMO.

Ja o corvo não póde ser mais negro, do que tem as azas.

THEODOSIO.

Grandes inquietações, pelejas, gritas, e descomposições deve de haver entre os que jogam, e nas casas pera isso deputadas.

ANSELMO.

Quem mais grita, menos razão tem: quem mais se descompõe, em menos conta se tem; e quem mais barbateia, por maior gallinha se canonisa: porque so o jôgo é o chrysol onde se apura o bom ou mau sangue, e que mais mostra as fezes ou quilates do homem.

FAUSTINO.

Deixado á parte isto, muito deve de ganhar, e grangear o dono dos paus, e seus adjudantes com o stipendio, que se dá dos dados, e ser tam continuado, e com tanta punctualidade pago; além dos que os adjudantes fazem, coçando-se, mettendo nos pulsos, pescoços, e sapatos; como quem joga ao esconde-o-ourêlo.

ANSELMO.

O proveito dos que se embarcam n'estas navegações, todo é seu, por mais próspero vento, que lhe sopre; porque alfim se perdem n'aquella costa brava: e praza a Deus, que salvem o que trazem sôbre si!

ALBERTO.

É notabil o modo, que teem, e as razões, que dão, pera não emprestarem; porque dizem logo: — « Eu não tenho um so vintem: fulano, e fulano me pediram o meu dinheiro; e são tam galantes, que não so me não pagam, mas nem a esta casa veem: d'onde tenho feito um juramento de mais não emprestar a ninguem, se não fôr sôbre penhor, que bem valha a quantia; porque perdeis o proveito, dinheiro, e amigo: e se queres fazer do teu amigo, imigo, empresta-lhe o teu: e per aqui escoam a colleira, ficando com o dinheiro em punho. »

FAUSTINO.

E esses, a quem uma vez se lhe nega o que

perdem, sendo homens de vergonha, tornam outra a jogar na mesma casa?

ANSELMO.

Sabeis quanto podêr tem o jôgo, e a quanto se estende sua maldade; que fez um mandamento o mais exorbitante, que se póde imaginar contra toda a polícia, razão e justiça, é que o jogador curse, assista, e continue onde peior companhia se lhe fizer : isto é certissimo.

THEODOSIO.

Ja nos dissestes o tributo dos dados; agora nos dizei quanto se tira de uma baralha de cartas?

ANSELMO.

Como levantou a mercadoria, subiram tambem os preços!

FAUSTINO.

E quanto é? porque, conforme disseram, ganha-se cento por cento.

ANSELMO.

O ordinario, são dous tostões, e dous vintens das candeias; e isto afora o consulado do adjudante, o real do mirão, e o vintem do criado : vêde agora se ha commenda, que com tam pouco risco se vença, e com tam pouco cabedal se alcance, e ganhe.

ALBERTO.

Bastantemente tendes practicado dos que dão

casas-de-jôgo; o que grangeam, e como, de seus tractos e distractos: resta nos digaes dos tafues, e jogadores.

ANSELMO.

Isso tóca ao senhor Faustino; e polo tanto, como soldado, poderá dizer muito de vista, e ouvida.

FAUSTINO.

Notaveis são os stratagemas e mofatras*, que um taful soldado faz; d'aquelles fallo que não teem outra vida, nem se occupam em outro exercicio; porque a primeira igreja, que visita, em sahindo de casa, é pera estas conversações: (e sendo tam insoffribil este trabalho, quanto carregado, elle o tem por leve, doce e suave); onde se assenta, sperando que outros de sua parcialidade, e offi-io, venham, passado algum intervallo (que nunca é muito); e havendo ja cópia, diz o adjudante: — « Senhores, que ociosidade é esta? trabalhemos, e façâmos algum proveito. » Elles que se não querem muito rogados, pedem os instrumentos; e ao som d'elles, de maneira se desentoam, que o que se começou rindo, e folgando, pára em pezares, más palavras, arrenegos, e outros annexos, que o jôgo traz comsigo: do que bem pouco se lhe dá ao sota-comitre; que, qual sanguesuga, vai chupando o sangue; e, quando se não precatam, acham-se todos perdendo, e o cabedal na casa se fica.

* Compras simuladas.

ANSELMO.

Homens ha tam inclinados ao jôgo, que starão dias, e noites sentados a jogar, sem lhes lembrar casa, mulher, nem filhos; e assi os traz embellezados sua gulosina, que os faz esquecer de sua salvação.

FAUSTINO.

Eu li, e não ha muitas dias, que um taful mandou em seu testamento, « que visto as grandes obrigações, em que stava ao jôgo, e achar-se áquella hora inhabilitado pera as satisfazer, lhe tirassem os dentes, dos quaes fizessem dados, e o esfolassem, e de sua pelle forrassem o bufête onde se jogava : » tanto senhoreia o jôgo a um homem!

THEODOSIO.

Deus me valha, que grandes tyrannos devem ser os dados!

FAUSTINO.

Na soldadesca fazem elles das suas, e mostram a quanto se estende seu pôder; porque hoje vereis um com muitas galas, camaradas, cadeias de ouro, anneis, e dinheiro, mui acompanhado, e outro dia so, despido, sem uns sapatos, sem amigo, nem quem lhe dê um vintem. Assi são os bens do jôgo, como o sonho, que vos faz rei, e acordando vos achaes no mesmo stado, que d'antes, e ainda com o pezar, que o falso gôsto vos tinha representado.

ANSELMO.

Houve algum, que vivesse do jôgo, ou d'elle comprasse moios, ou juro, que deixasse a seus filhos?

FAUSTINO.

Alguns houve; mas *con su pan se lo coman*, que pera ganhar, sempre ha mister adjudar-se.

ALBERTO.

Logo ha modos de ganhar mal, e caminhos pera roubar no jôgo?

FAUSTINO.

Cento e tantos apontava um doctor italiano peritissimo, n'esta faculdade graduado pelo demonio, e hoje lente do primeiro banco da galé capitaina; que aqui veem dar os que escapam da forca. Nem permittireis os aponte, por vos não ensinar o que ja póde ser não tenha chegado á vossa noticia: e com isto diga o senhor Alberto.

ALBERTO.

Graças a Deus, que ja me chegou vez, ainda-que tarde: polo que usarei de brevidade, pera que nos fique algum tempo. Dos stados a que mais offende, desbarata, e inquieta o jôgo, é o dos casados; do qual se seguem as pelejas, desconformidades entre o marido, e mulher: não que faltem vicios, que tambem descompoem uma familia; porêm parece que em cadaum se acham bastantes causas, e sufficientes razões: o que não tem o jôgo que, per qualquer parte que achardes com

elle, jamais vos podereis eximir de culpa : este faz comer a deshoras, e muitas vezes, vindo a ellas, nam o achardes: porque mais quer um jogador dés tostões pera o negro jôgo, que deixar em sua casa dés vintens pera comer sua mulher, e filhos.

THEODOSIO.

Grandes males devem de nascer d'esse princípio; porque a mulher posta na occasião, e com razão, a nada perdoa.

ALBERTO.

E se vos eu disser, que ha muitos d'estes, que se vão de casa sem deixar o necessario, e querem, quando veem, achar a mesa posta, e o comer n'ella!

ANSELMO.

A esses se houveram de castigar com todo rigor, e como a homens sem honra : ha outros, que nem aos vestidos de sua mulher, e filhas perdoam, vendendo-os, e privando-as de irem ás igrejas ver a Deus, confessar-se, e sacramentar-se : aos quaes poucas vezes absolvi; por intender não veem mais, que por satisfazer ao preceito da igreja; que proposito de emenda nunca te vi.

THEODOSIO.

Grande fôrça deve de ter o jôgo, pois assi ata a um que o segue, que nem comer, vestir, conversar, acudir a suas obrigações, o deixa!

ALBERTO.

Quantos d'estes passarão noites inteiras nas suas

camas dando mais voltas, que uma roda de moínho, sperando pela menhã pera se desaggravarem do mau successo passado : porêm elles vão por lã, e veem tosquiados.

FAUSTINO.

Ha algum remedio, que cure a um d'estes desalmados calaceiros?

ALBERTO.

Ir-se pera onde o não vejam : mas ja não ha parte, em que falte esta semente.

THEODOSIO.

Antes eu fôra de parecer que lhe deram dinheiro.

ALBERTO.

Ahi se afiará melhor a vontade ; porque a prata, e ouro, é pedra d'onde o desejo se aguça.

FAUSTINO.

Inhabilitado fica logo de remedio?

ANSELMO.

De Deus lhe póde vir, que os da terra *in vanum laboraverunt.*

THEODOSIO.

E estas alegrias, e gôsto, que alguma hora dá, são de dura?

ALBERTO.

Não sabeis que o jôgo nunca deu uma boa ceia, que não désse um mau jantar.

FAUSTINO.

Nem per um pouco contenta?

ANSELMO.

Sabeis quanto, que houve homem, que ganhou vinte dias continuos, e tudo perdeu em menos de um; entregando o seu, e o das partes; porque não se póde fiar em cão, que manqueja: e pera que alcanceis a malicia d'este flagello dos homens, sabei que nunca jamais conservou amizades.

THEODOSIO.

E com o que: não intendo o que dizeis!

ANSELMO.

Todo o taful é cubiçoso; e em sendo este, é avarento: e as amizades do tempo-de-agora todas se fundam no verbo *dou*. E estes não usam senão de *rapio;* e são tam pouco ditosos, que se acertaram fazer alguma largueza, o outro dia encolheram a mão, e se foram sem contribuir: e se são homens suspeitos de fuga, e teem outros podres, á balha vem tudo; e logo alli se lhe lêem seus defeitos publicamente; e de maneira lhe cortam de vestir, que se não lavarão com quanta água ha no mar.

THEODOSIO.

Na côrte vi excessos notaveis; que se fechassem quatro senhores, e stivessem jogando dous dias naturaes, e dés, vinte, e quarenta mil scudos!

ALBERTO.

E a pagar de contado?

THEODOSIO.

Em peças, e dinheiro.

ALBERTO.

Se o vistes, concedo; mas se não, *nego consequentiam:* porque esses jogos teem a rubrica, que se contem nos tres pontos da carta-de-seguro dos tafues.

FAUSTINO.

E são elles? que nunca tal ouvi.

ALBERTO.

Tarde, mal, e nunca.

ANSELMO.

Em um logar do mundo succedeu, a um personagem, perder em um dia, quinze mil cruzados em dinheiro, prata lavrada, e armações.

THEODOSIO.

Era Portuguez?

ANSELMO.

Eu não me metto se era Mouro, ou Christão; o que sei é que passou como o digo.

ALBERTO.

Tambem eu hei-de contar a minha, se tiver lo-

gar. Não ha muitos annos, que um homem perdeu quantidade de dinheiro; e achando-se com dous ginetes, que tinha na estrebaria, pediu aos ganhadores « que lh'os jogassem; » o que fizeram de boa vontade, por terem ja o pensamento n'elles; emfim, ganharam-lh'os: mandou elle, com toda a punctualidade buscal-os, e entregou-os. Stando á noite em casa, algum tanto triste, mandou chamar o seu mordomo, e disse-lhe; — « Que da palha, que em casa havia, fizesse tantas fogueiras, que nem uma so ficasse; o que se fez assi: e d'aqui podereis colligir os desatinos, que do jôgo nascem, e o que faz dos que o seguem: per onde, se tanto dominio tem sôbre pessoas de qualidade, e sujeitos tam levantados, que fará nos baixos, que nem teem saber pera se apartarem, nem sangue, que os faça não degenerar.

MARTIM AFONSO DE MIRANDA. — *Tempo-de-agora*, dialogo 4.

ENTREGA DA INFANTE DE CASTELLA

A LUIS XIV, REI DE FRANÇA.

Ajustada a ultima dúvida, se seguiram as solemnidades da entrega da infante, e casamento d'elrei; de que farei uma breve representação, que não parecerá alheia da ordem d'estas memorias, e satisfará a curiosidade dos que desejarem n'este

logar esta notícia. O palacio de madeira (que fica descripto na entrada do segundo livro) se adornou regiamente das melhores tapeçarias de uma, e outra coroa. Correu a composição da parte, que tocava a Castella, pela ordem do barão de Bateville, governador então de Guipuscoa: os tectos se cobriram de pinturas em fresco, de ouro, e côres varias. Foi a raínha-mãe, de França, acompanhada do duque de Anjou, seu filho, agora duque de Orleans, ver el-rei catholico, seu irmão. O acompanhamento constava dos criados das casas de ambos, e das guardas de suas pessoas, que em França todas são militares. De Fuenterabia veio el-rei catholico em uma fragata, com sculptura na poppa, e proa dourada, uma camara composta de vidraças finas; os remeiros vestidos de tafetá carmesi. Seguiram-se outras fragatas com varios cavalleiros; e per terra marcharam athé á ponte as guardas-de-respeito. Durou a visita pouco mais de uma hora. El-rei christianissimo veio com uma tropa de cavalleiros francezes, sem pompa, ou distincção de pessoas, a ver, com este disfarce, da margem da ribeira, passar a infante.

No dia seguinte se recebeu em Fuenterabia a raínha de França, e como procurador d'el-rei christianissimo, D. Luis de Haro. Na tarde d'este dia, passou de Andaya a Fuenterabia, com o titulo de embaixador extraordinario, o duque de Crequi, que despois o foi em Roma. Vieram conduzil-o as fragatas, que serviam a côrte de Castella. Foi acompanhado de trinta cavalleiros francezes, como

gentis-homens seus, todos de casacas, tam ricamente cobertas, que pela riqueza dos vestidos, se não distinguia o embaixador dos gentis-homens. As librés dos pagens, e lacaios, não eram menos agradaveis pela variedade das côres nos vestidos, e plumas, e passamanes, e nas guarnições de ouro e prata.

Haviam ajustado os primeiros-ministros, que fôsse egual o numero das guardas militares em uma e outra parte; e egual tambem o numero dos cavalleiros, que seguissem os rêis. Da parte de Hespanha se observou; e supposto que da de França se deu a mesma ordem, foi mal guardada; pola natural impaciencia da nobreza, que no dia da entrega, appareceu n'aquelle concurso em numero grande.

No dia, que se seguiu ao recebimento, occuparam as guardas militares as entradas do palacio. Da parte de França, quatro companhias das guardas, que chamam do corpo, com casacas, que costumam trazer azues, e dous mil homens escolhidos de todos os regimentos, a que chamam da guarda. Da parte de Castella, as guardas-de-respeito em ala juncto da ponte, e dous mil soldados formados, que cobria, como mestre-de-campo, o duque de Veragoas. El-rei catholico, e a raínha de França, com a côrte castelhana, vieram pela ribeira (como fica referido). A côrte de França em carroças, com passos tam medidos, que no mesmo tempo entraram, de uma e outra parte, nas pontes, e na primeira sala, com as portas de communicação da teia,

que a dividia, fechadas. Entraram os rêis nos corredores, que passavam á casa-do-recebimento, precedidos dos dous primeiros-ministros; que chegados ás portas, se fizeram signaes da presença dos dous rêis, tam observados, que a um mesmo tempo, chegaram ás portas, e se saudaram; e andando com egual movimento as cadeiras, se sentaram, sem passarem a divisão, que pelo meio da casa, no pavimento, signalava os dominios. Passou a raínha á parte de França; e, levada a uma camara per duas damas francezas, trocou os vestidos castelhanos em francezes, e voltou a sentar-se entre el-rei, seu marido, e a raínha-mãe.

Logoque os rêis passaram da primeira sala, se abriram as portas, e se fizeram communicaveis as duas côrtes; esquecendo, em breves horas de festiva paz, vinte e cinco annos de guerra funesta. Os cavalleiros francezes andavam todos de casacas bordadas de ouro, custosas, e finissimas voltas, e plumas, e telizes bordados. A côrte de Castella stava menos alegre, mas não menos rica. Vestiam os cavalleiros em golilha e capa, côres modestas; e todos, nos peitos e habitos, joyas de diamantes, e pedras varias. Separaram-se as duas côrtes; e, d'este mesmo logar, caminharam, uma a París, outra a Madrid.

DUARTE RIBEIRO DE MACEDO. — *Obras*, pag. 69.

UMA INVASÃO DOS HOLLANDEZES

NA BAHIA.

Finjamos pois (o que fingido, e imaginado faz horror); finjâmos que vem a Bahia, e o resto do Brazil, a mãos dos Hollandezes : que é o que ha-de succeder em tal caso? Entrarão per esta cidade com furia de vencedores, e de hereges : não perdoarão a stado, a sexo, nem a edade; com os fios dos mesmos alfanges medirão a todos. Chorarão as mulheres, vendo que se não guarda decoro á sua modestia : chorarão os velhos, vendo que se não guarda respeito a suas cãs : chorarão os nobres, vendo que se não guarda cortezia á sua qualidade: chorarão os religiosos, e veneraveis sacerdotes, vendo que athé as coroas sagradas os não defendem : chorarão finalmente todos; e, entre todos, mais lastimosamente, os innocentes : porque nem a esses perdoará (como em outras occasiões não perdoou) a deshumanidade heretica. Sei eu, Senhor, que so por amor dos innocentes, dissestes vós alguma hora, « que não era bem castigar a Ninive. » Mas não sei que tempos, nem que desgraça é esta nossa, que athé a mesma innocencia vos não abranda. Pois tambem a vós, Senhor, vos ha-de alcançar parte do castigo, (que é o que mais sente a piedade christã); tambem a vós ha-de chegar.

Entrarão os hereges n'esta igreja, e nas outras; arrebatarão essa custodia, em que agora staes ado-

rado dos anjos: tomarão os calices, e vasos sagrados, e, applical-os-hão a suas nefandas embriaguezas: derrubarão dos altares os vultos e statuas dos sanctos, e deformal-as-hão a cutiladas, e mettel-as-hão no fogo: e não perdoarão as mãos furiosas e sacrilegas, nem ás imagens tremendas de Christo crucificado, nem ás da Virgem Maria. Não me admiro tanto, Senhor, de que hajaes de consentir similhantes aggravos, e affrontas nas vossas imagens; pois ja as permittistes em vosso sacratissimo corpo: mas nas da Virgem Maria, nas de vossa sanctissima mãe; não sei como isto póde star com a piedade e amor de filho! No monte Calvario steve esta Senhora sempre ao pe da cruz; e, com serem aquelles algozes tam descortezes e crueis, nenhum se atreveu a lhe tocar, nem a lhe perder o respeito. Assi foi, e assi havia de ser; porque assi o tinheis vós promettido pelo propheta. *Flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo.* Pois, filho da Virgem Maria, se tanto cuidado tivestes então do respeito, e decoro de vossa mãe, como consentis agora, que se lhe façam tantos desacatos? Nem me digaes, Senhor, « que la era a pessoa, ca a imagem. » Imagem somente da mesma Virgem era a arca-do-testamento; e so porque Oza a quiz tocar, lhe tiraste a vida. Pois se então havia tanto rigor pera quem offendia a imagem de Maria, porque o não ha tambem agora? Bastava então qualquer dos outros desacatos ás cousas sagradas, pera uma severissima demonstração vossa ainda milagrosa. Se a Jeroboão, porque levantou a mão pera um pro-

pheta, se lhe seccou logo o braço milagrosamente, como aos hereges (despois de se atreverem a affrontar vossos sanctos) lhe ficam ainda braços pera outros delictos? Se a Balthazar, por beber pelos vasos do templo, em que não se consagrava vosso sangue, o privastes da vida, e do reino, porque vivem os hereges, que convertem vossos calices a usos profanos? Ja não ha tres dedos, que screvam sentença de morte contra sacrilegos?

Emfim, Senhor, despojados assi os templos, e derrubados os altares, acabar-se-ha, no Brasil, a christandade catholica: acabar-se-ha o culto divino: nascerá herva nas igrejas, como nos campos: não haverá quem entre n'ellas: passará um dia de Natal, e não haverá memoria do vosso nascimento: passará a quaresma, e a semana-sancta, e não se celebrarão os mysterios de vossa paixão. Chorarão as pedras das ruas (como diz Jeremias) que choravam as de Jerusalem destruída: *Viæ Sion lugent, eò quòd non sint, qui veniant ad solemnitatem*: ver-se-hão ermas e solitarias, e que as não pisa a devoção dos fieis, como costumava, em similhantes dias. Não haverá missas, nem altares, nem sacerdotes, que as digam: morrerão os catholicos sem confissão, nem sacramentos: prégar-se-hão heresias n'estes mesmos pulpitos; e, em logar de san' Jeronymo, e sancto Augustinho, ouvir-se-hão, e allegar-se-hão n'elles os infames nomes de Calvino, e Luthero: beberão a falsa doctrina os innocentes, que ficarem, reliquias dos Portuguezes: e chegaremos a stado, que se perguntarem aos filhos, e netos dos

que aqui stão: — « Menino, de que seita sois? » Um responderá: — « Eu sou calvinista: » outro — « Eu sou lutherano. » Pois isto se ha de soffrer, Deus meu? Quando quizestes entregar vossas ovelhas a san' Pedro, examinastel-o tres vezes, se vos amava: *Diligis me, diligis me, diligis me?* E agora as entregaes d'esta maneira, não a pastores, senão a lobos? Sois o mesmo, ou sois outro? Aos hereges o vosso rebanho? Aos hereges as almas? Como tenho dicto, e nomeei almas, não vos quero dizer mais. Ja sei, Senhor, que vos haveis de enternecer, e arrepender, e que não haveis de ter coração pera ver taes lastimas, e taes estragos. E se assi é (que assi o stão promettendo vossas entranhas piedosissimas) se é, que ha-de haver dôr, se é, que ha-de haver arrependimento despois; cessem as íras, cessem as execuções agora: que não é justo vos contente antes o de que vos ha-de pezar em algum tempo.

VIEIRA. — *Sermão polo bom successo das armas de Portugal contra as de Hollanda.*

DISCURSO DE VASCO DA GAMA

AOS PORTUGUEZES, QUE O ACOMPANHAVAM, EM UM TREMOR DO MAR.

Terceira vez passara o asiatico emporio aquelle varão, que excedeu as fabulosas façanhas do primeiro argonauta; aquelle heroe, a quem so a fama

póde tecer dignamente os panegyricos, e ser eloquente chronista de seus applausos : navegava a receber o premio no vice-reinado d'aquella monarchia, que gloriosamente descobrira; onde ja, per duas vezes, tinha feito alarde do generoso valor, que lhe animava o peito. Ja velejava pelo immenso golfo de Cambaya, quando, encarcerados os ventos, sereno o ceo, e promettendo tudo tranquillidade pacífica, tremeu horrorosamente o humido elemento. Inquietou-se a marítima plebe com o perigo inopinado, receiando encontrar o precipicio no subito movimento das ondas, não sperado. Mas, o sempre memorabil Gama (o' valor inaudito! o' prudencia nunca cabalmente exaggerada!) intrepido, e sem receio, sahindo á poppa da nau, que occupava, com alegre rosto, e palavras cheias de valor e confiança, em alta voz, disse a todos:— « Não temaes, o' valorosos Portuguezes! porque os mares, sentindo o generoso pêso que os opprime, de vós, e de vosso incrivel esfôrço, tremem : não imagineis, que contra vós se conjuram; porque este tremor procede da reverente submissão, com que vos respeitam. »

Bem creio, que a todos é manifesto o maior triumpho, que o valor alcança. Não vêdes, como o illustre Gama desterra dos lusitanos peitos o frio temor, que os desanima? Não advertis, como o nosso magnanimo heroe sabe desvanecer dos corações desmayados a tímida suspeita do perigo, com que se vêem combatidos, transformando em vigorosa confiança os inconsiderados assaltos do receio;

convertendo em benigna serenidade os procellosos nublados, com que o temor pertendia escurecer as luzes da razão, e apagar de todo os incendios do valor? Eis-aqui pois do valor o maior tropheu, saber desterrar de peitos tímidos as escuras sombras, com que o temor os opprime, é o maior auge, a que póde subir o fino da heroícidade. Glorioso objecto é da militar virtude o risco, a que se expõe um peito magnanimo; soberana a glória, que nas militares empresas consegue um capitão valeroso: porêm as mesmas circumstancias, que lhe conciliam os applausos, lhe minoram a glória dos triumphos. De quantas empresas, prosperamente alcançadas, se jactam os capitães mais signalados no mundo? E se bem se advertir, é muito menos o que a seu valor se deve, que o muito que de suas façanhas a fama exaggera. Muitas vezes se deve o bom successo da empresa ao intrepido arrojo dos soldados; outras á sagacidade da militar destreza; e não poucas, aos casuaes mimos da fortuna. Dize-o tu, o' decantado Cesar! victorioso dos francezes exercitos. Como se dilataria teu nome per tantos seculos, se, comtigo, não resplendecesse o esfôrço de teus soldados? Como poderias, o' Alexandre! escapar da invasão de tantos barbaros, nos campos de Cilicia, se a militar industria te não ensinara a circumvallar o pouco numero dos que te acompanhavam com as naturaes trincheiras dos montes, que os cobriam? Sem dúvida experimentarias a ultima ruína, opprimido da barbara multidão que, per toda a parte, te cercava. Quem te facilitaria o arriscado

passo do rio Granico, se não fôras tam mimoso da fortuna, que da próspera assistencia de seus favores recebeste a maior parte das tuas victorias? Tu mesmo, o' sempre invicto Gama! o confessas. Quem refreiou as indomitas furias dos elementos, quando, a primeira vez, te entregaste aos mares? Quem te facilitou a gloriosa empresa do Oriente, que descobriste? Sem dúvida, que aos maritimos braços se deve grande parte do bom successo, que tiveste. Aquelle militar terror, com que, da segunda vez, castigaste a suberba Quiloa, e atemorisaste a desleal perfidia do Samori arrogante, deve-se todo ao generoso impulso de teu braço? Não por certo: magnanimos acredores são, d'estes triumphos, os valerosos Lusitanos, que te acompanharam. Da presente acção, porêm, nem os que te seguiram participam, nem a fortuna se atreve a usurpar a glória, que a ti so se deve. Esta sim, que é so do teu valor filha, em que não tem parte o copioso numero de teus soldados, nem os ditosos acasos da fortuna. Esta sim, que é toda sua; de ninguem participada; e de todos, com inveja applaudida. Jactem-se embora os Cesares, e Alexandres; mas reconheçam que as palmas, com que se coroam, reverdecem com os gloriosos arroyos de sangue dos que os adjudaram: lembrem-se, que os marciaes tropheus, que conseguiram, pendem da militar industria, em que floresceram: e saibam, que as coroas, com que se ennobrecem, são mais tributos da ventura, que premios das decorosas fadigas, em que se occuparam. So tu, o' invicto Gama podes

jactar-te, que soubeste atar as mãos ao receio, triumphar do temor, e conseguir tam novos triumphos, que as cem bôccas da fama não bastam a proferir o menor de teus elogios. Parece-vos, senhores, que não póde avantajar-se mais o inclyto valor do nosso heroe, que a conseguir uma empresa, em que de nenhum modo foi parcial a fortuna? Presumis, que teem chegado ao summo auge do encarecimento os triumphos de sua heroícidade? Pois ainda não ouvistes de seu valor o maior encomio. Não é o mais elevado de seus tropheus rebater dos lusitanos peitos, do temor, os assaltos; digno sim de toda admiração é o modo, com que lhes desvaneceu o receio do perigo. — « Não temaes (diz o invicto Gama) porque de vós, e do esfôrço vosso se estremecem os mares. » Quem se persuadirá, que com um fundamento tam impossibil, como falso, se atreva a desvanecer o nosso heroe as caliginosas nuvens, com que o temor assombrava aos Lusitanos? Quem dissera, que o tumultuoso orgulho das ondas, por natureza inquietas, e aos rogos dos navegantes nunca compassivas, tremiam agora, medrosas, do inaudito esfôrço dos Portuguezes? Persuada embora o forte Nuno á quellas duvidosas e antiguas gentes lusitanas, que sería facil vencer as castelhanas fileiras, tantas vezes ja desbaratadas; que so para o nosso Gama se reserva persuadir aos Portuguezes, que reverentes os mares tremiam da soberania de seu nome. Tal era o valor do invicto Gama, que fazia parecer verdades os impossiveis. Que eloquencia jamais, pôstoque de

Tullio fôsse, conseguiu tam gloriosa victoria, que ao menos não se valesse das probabilidades do verosimil, para conseguir os applausos de seus triumphos? Ao teu valor so, illustre Gama, se devem consagrar os tropheus, que a eloquencia não poude conseguir: não so soubeste alcançar victorias do temor, sem repartir com a fortuna os teus applausos; mas tambem, persuadindo impossiveis, augmentaste o numero a teus triumphos. Calem-se ja as gregas, e romanas facundias; emmudeçam-se as metricas consonancias, com que os corypheus da eloquencia divulgam á posteridade as famosas acções de seus heroes; que a nunca exaggerada acção do nosso Gama, nem cabe nos incomprehensiveis spaços da eternidade, nem justamente se louva com os modestos pasmos do silencio.

José de Sousa (o cego). — *Obras posthumas*, pag. 2.

ARMINDO ADORMECE EM UM LARANJAL *.

Um dia que Armindo, magoado de saudades, e vagueando em pensamentos de podêr atar o fio deleitoso, que paternaes discordias quebrantado tinham, sahia sôbre as margens do Mondego, sem destino certo em seu passeio; (tam elevado vinha

* A obra, de que fiz este extracto, e publicada em nome de Rodrigo Marques, é de Francisco Manuel; que m'o disse elle, muito em segredo.

em seus cuidados amorosos!) tomaram largas seus passos imprudentes, devassando incognitos pomares, em parte desvallados, e (como per descuido de seu dono) abertos e franqueados. Dentro d'elles, mais cançado de ânimo, que de corpo, se foi assentar á beira d'um regato, que em costeadas voltas, rasgava um dourado laranjal, que ao pae de Florisa viera per herança.

O perfume natural, que em tôrno recendia; o requebrado sussurro do ribeiro; e, mais que tudo, o cançado pensamento, que pedia repouso, o inclinaram a um aprazivel somno; em que, sem dar tino, se encontrou enredado, e no regaço do qual desfructou ditosas horas de sonhadas venturas, sem precaver o perigo, a que se exposera, se fôsse alli de seus inimigos suspeitado.

Eram duas horas; e no abrasado julho o prazo da mais alta sésta, quando a sombra dos sinceiraes, que sôbre o rio se debruçam, convidam com a frescura os animos mais descuidados do refrigerio. São todos os campos, que o Mondego banha, tam verdes, tam aformoseados de boninas!... São tam crystallinas suas águas desdobradas pela ruíva areia!... Ainda hoje os tenho na memoria, tam vivamente pintados, como se hontem, e não depois de trinta e oito annos, d'elles ja me despedira. Amadas ribeiras, em que nasci, em que passei os graciosos annos da minha infancia, e primeira adolescencia (unico tempo de solida ventura); com que saudade vos recordo, e vos desejo!... São tam agradaveis os outeiros d'aquelles contornos, opu-

lentos de corados racímos, e acobertados de frescas viçosas parras, coroadas, pelas cimas, de sempre-verdes oliveiras!... Stão tam apinhadas, nos pomares, as árvores curvadas co'o saboroso pêso de formosos fructos, pelos valles, que entre si deixam as quebradas das alegres montanhas!... Estende-se um socêgo tam deleitoso per aquellas campinas afortunadas!... Se não é que o interrompe ás vezes (deliciosamente!) o canto melodioso dos rouxinoes, e tutinegras, ou o compassado remar d'uma lenta barca, remontando o rio, para ir armar ciladas aos descuidados moradores d'aquellas águas: se tambem o não quebra a desaffectada cantilena da singela pomareira namorada, que descobre, ao vento passageiro, a fôrça d'aquelle amor, que muito se envergonhara, que chegasse aos ouvidos de seu amante.

N'esta hora afadigada da calmosa sésta, tinha Florisa de costume vir passeiando, em companhia de sua aya, per baixo das ensombradas parreiras, e caramanchões, que orlavam os muros de sua abastada quinta: e succedeu que, n'esse dia, descendo athé as margens do Mondego, que os vallados lhe beijava, atravessasse o frondoso laranjal, onde Armindo adormecera. Como, porêm, o caminho que tomara, lhe impedia ver-lhe o rosto, passou sem conhecel-o; mas o coração mais previsto do que os olhos, com desusado alvorôço, lhe batia no peito. Como o baixel, que vagaroso caminhava pela água mansa ao abrigo da montanha, sente na véla o vento, despedido pela quebrada, que lhe es-

tremece o lenho, e pende a raso da onda a subjugada borda. E esse mesmo alvorôço lhe tirava pela vontade, a que voltasse a reconhecer o objecto d'onde lhe vinha o impulso.

Ja os passos seguiam o movimento do coração, quando o pejo (veladora guarda das honestas donzellas) os desencontrou da vontade, e lhes mandou seguir o caminho das ribeiras. Mas o Amor, que sabe, não somente ordenar com imperio, mas ainda, melhor que Mercurio, ordir ingenhosas traças, superiores a essas, com que elle adormeceu, par, após par, os olhos guardadores de Argos, calou desejos em Florisa de mitigar a sêde, escolhendo entre os dourados pomos, d'aquelle recendente vergel, os da árvore mais abonada pelo exquisito gôsto de seus fructos : e com tal pretexto, se deram, ella, e a aya, tam bom recado, que veio a ser o mais nomeado, pelo bom sabor de suas laranjas, o quarteirão de árvores do sítio, em que dormia Armindo : onde teve azod e o contemplar muito a seu grado; e de lhe deixar, para pungente despertador da fortuna que perdera, um largo listão verde, com que, á moda da India, atravessava Florisa (descendo do hombro direito, a tiracollo, sôbre o lado esquerdo) o descoberto nevado peito: listão venturoso, que tanto lhe realçava a alvura, e que tanta inveja sempre mereceu a Armindo!

FRANCISCO MANUEL.—*Historia de Armindo e Florisa*, pag. 8.

PASTORAL I.

AMARYLLIS, CONHECIMENTO DA IMPRUDENCIA DE SEUS DESEJOS.

Amaryllis rogava um dia a Lereno, que lhe trouxesse um ninho de implumes passarinhos, que debaixo das meigas azas da mãe piavam sôbre o cume de um ulmeiro. Trepa Lereno; e a mãe, que vê o roubo proximo de seus filhinhos, estremece; assusta-se; bate as trementes azas, e pipila tam doridamente, que faz mágoa : enternece-se o pastor; não toca o ninho, como cousa sagrada, e desce com as mãos vasias, mas innocentes.— « Amaryllis (diz elle á sua amada) não me atrevo. Que? quando nós tivermos, como ella, nossos filhos, penhores de nosso amor, soffreremos que nol-os roubem? Quam grande sería a nossa angustia, e amargura? » Arrasaram-se os lindos olhos de Amaryllis em doces lagrymas de ternura. Reconheceu então a imprudencia de seus desejos, e a virtude do seu Lereno.

PASTORAL II.

DESPOSORIOS DE AMYNTHAS, E LIZARDA.

Em uma fresca sésta de abril repastava a formosa Lizarda, em uma das campinas do Tejo, os seus

cordeiros juncto dos que alli trazia o pastor Amynthas : ella se entretinha, com prazer, observando as voltas, que faziam os passarinhos n'uma aveleira de redor do ninho, em que nasceram. Não se fartavam seus olhos de os ver, e cubiçar. Amynthas, que sperava merecer as suas bodas, sorriu-se de seu enlevamento. — « Lizarda, (lhe disse elle) namoram-te os filhinhos d'essas aves? Apressa a nossa alliança sagrada : Amor nos dará filhos mais bonitos do que esses; parecer-se-hão comtigo. Terão os teus olhos bellos como o sol; a tua bôcca de rosa; as tuas carnes de neve : serão os mais dignos filhos, que o ceo concederá ao mais terno dos paes, e á mais virtuosa das mães. Corou Lizarda; e o seu pudor e silencio foram a prova de seu amor, e de seu casto consentimento para o desposorio.

PASTORAL III.

DESPOSORIOS DE AGATHYRSO, E MENALIPPE.

Agathyrso, môço de formosura e galhardia, amava ternamente a Menalippe desde o tempo, em que ella era minina, como o Amor, e não tinha mais attractivos, que o novo frescor de seu semblante : o ar ingenuo, o infantil sorriso, que fallava per seus labios; uma bella innocencia, que brilhava nos seus olhos de saphyra, e na sua bôcca de rosas, accenderam no coração d'aquelle môço, puros de-

sejos de um casto spôso. Crescia sua affeição ao passo que crescia Menalippe : afoutou-se um dia, quando se encontraram a pastar, no mesmo prado, suas ovelhinhas. — « Menalippe, tu tens crescido nas perfeições de tua formosura : se não são para amar, para que são? O ceo não te deu a ti de-balde essa belleza, nem a mi este amor com que te amo. » Envergonhou-se Menalippe de agradar ao gentil mancebo, e baixou sôbre seu peito de alabastro os formossisimos olhos, côr do ceo : um pudor, o mais bello de seus attractivos, foi a so linguage, com que respondeu áquelle affecto, e o primeiro testimunho do consentimento de sua alma para as bodas de Agathyrso.

PASTORAL IV.

LAVOURA DO AMOR.

Lamentava-se Aonio, de que o tempo corria avesso ás sementeiras, e que seus campos, os de Tityro, e os de Lereno, e Melibeu stavam todos esmorecidos com os ardentes calores do estio. — « Os teus campos, comtudo (dizia elle a Silvano) stão viçosos á maravilha, que todos se pasmam da primavera, que vai n'elles. » — « Ah! meu Aonio (lhe tornou Silvano) eu não semeei este campo : um dia, que chegava com meus bois para o lavrar, appareceu-me Amor; e inda de longe : — « Pára

(me diz com um sorriso) pára; » parei : chegou-se a mi; e, como se me conhecesse, poz-me a mão no hombro; chamou- me per meu nome; deu-me uma frauta, a mais bella, que meus olhos viram. — « Vai (me diz) para a sombra d'esses ulmeiros : tóca, e canta de mi, e de Marilia; » e voltando-se para a turba dos Cupidos, que o seguiam : — « Eia, semeemos em dourada hora o campo de Silvano. » Entram afervorados no trabalho : qual larga os virotes, os arcos, e os passadores; qual os farpões, e as settas; qual depõe os pensamentos, e os desejos, e as speranças; qual os sustos, os ciumes, e as saudades; qual péga da rabiça, e guia os bois, que vão abrindo longos regos; quaes, com as mãos formosas, vão n'elles lançando os grãos cereaes do almo trigo. Amor preside ao trabalho, e rege a obra : os zephyros refrescam o dia, soprando bafos benignos e creadores : as aves, pendentes dos ramos das árvores, festejam, com novos cantos, a lavoura do Amor. Mal se havia semeado, caro Aonio, eis que dos regos fecundos da terra rebentou logo esta seara filha do Amor; e eu, desde então, não tive outro cuidado senão cantar de Amor, e de Marilia. »

PISCATORIA.

AMOR AGRADECIDO.

Eu dormia uma noite sôbre o meu barco ao

luzente clarão da lua, e Amor, em tanto, ousava atravessar o rio; qual n'outro tempo o extremoso Leandro navegando ás prayas de Sésto: eis, subito, se levanta cerrada nevoa, que o cobre todo; elle perde o norte, e vaga, naufragante, ora a uma, ora a outra parte, desatinado inteiramente da praya, em que se salve. Dá brados mui doridos: acórdo a seus gritos; compadeço-me no coração; remo para elle; chego: pego-lhe do braço; e o recolho, e o enxugo, e o aqueço, e o agasalho no meu collo. Abraça-se Amor commigo, e me beija com ternura; como se de muitos tempos nos conhecessemos. — « Escolhe (me diz elle) em galardão do bem, que me tens feito; escolhe de meu imperio quantas nymphas tu quizeres. » Eu so te escolho a ti, o' virtuosa Lydia! e Amor jura por si mesmo, e polos numes todos do ceo, e terra, que tu has-de ser minha spôsa, e que honrarás meu leito casto com linda prole similhante, no rosto e nos costumes, a nós ambos.

Antonio Ribeiro dos Sanctos. — *Poesias*, tom. III.

Advertencia.

De proposito me afastei da ordem das materias, per generos (que segui no *Parnaso lusitano*), para que o leitor intelligente possa, com mór facilidade, notar os progressos, que fazia, na penna de nossos bons scriptores, o idioma portuguez: por isso comecei per um dos mais antiguos. Tambem lhe será de grandissima utilidade, lendo cada logar per si, conhecer o stylo, que esses grandes Genios empregaram no genero comico, no oratorio, no descriptivo, etc.; e, outro-si (comparando os extractos* das obras modernas com os das antiguas) ver se a lingua progrediu, ou recuou. So lendo, e meditando as producções de nossos sabios auctores, é que, o mesmo leitor, poderá conhecer cabalmente a indole, força e riqueza do seu idioma; e não em versões de obras estranhas, feitas á pressa per pessoas, que nunca leram nossos bons livros; e, as mais das vezes, athé ignoram o vero significado na lingua, que traduzem: versões arripiadas de phrases hybridas, de arrastados gallicismos; e que, tendo so por alvo o interesse, ou capricho d'editores ignorantes, enojam e indignam a quem studa os classicos.

Vem aqui tanto a ponto uma nota de Francisco Manuel, que não posso deixar de transcrevel-a:

« Que nos compete fazer para restaurar a nossa linguagem,

Que em tantas traducções anda envasada
(Traducções, que merecem ser queimadas)
Em mil termos, e phrases gallicanas?

---

* Para regular a orthographia, segui a que os classicos tinham em vista, isto é, a etymologica; mas conservei scrupulosamente a pronuncia dos mesmos.

Studar os classicos; beber-lhes o stylo; copiar-lhes phrases e palavras; e imitar-lhes o tom e contextura do discurso. Ajunctemos-lhe a composição, de que falla Horacio, quando recommenda: — *Dixeris egregiè notum si callida verbum reddiderit junctura novum.* Tiremos do latim muitas palavras, que nos faltam; e accommodemol-as a boas ideias, que eu lhes prometto que, em breve tempo, será muito abastada e nobre a nossa lingua portugueza; nem lhe ficará resabio algum de francezismo. Ainda lhes prometto mais: virão, com gôsto, muitos eruditos estrangeiros, a quererem studar nossa lingua, e a fazel-a tam conhecida na Europa, quanto ella o merece. »

INDEX.

BERNARDIM RIBEIRO.

Narração de uma donzella. 9
O que succedeu a Avalor, embarcando-se em um barco. 12
Do que passou Bimnarder na contemplação d'uns roussinoes. 15
Batalha de Lamentor com outro cavalleiro. 17

FRANCISCO DE SÁ DE MIRANDA.

Os Estrangeiros, comedia, acto III. 21
Os Vilhalpandos, comedia; acto II. 25

ANTONIO FERREIRA.

Bristo, comedia, acto II, scena 2. 31
—Scena 4. 34
— Scena 5. 44
O Cioso, comedia, acto I, scena 3. 47

LUIS DE CAMÕES.

Seleuco, comedia. 48

JORGE FERREIRA DE VASCONCELLOS.

Euphrosina, comedia, acto V, scena 9. 54

JOÃO DE BARROS.

Descripção da ilha de Sunda. 62
Descripção de Bengalla. 64
Vantajens da paz. 67
Louvores á musica. 69

ANDRÉ DE REZENDE.

Evora tomada dos Mouros. 71
Lance generoso do infante D. Duarte. 74
Affabilidade com que o infante D. Duarte tractava seus mestres. 77

FERNANDO OLIVEIRA.

Fundação de Lisboa. 78

ANTONIO PINHEIRO.

Qualidades d'el-rei D. Manuel. 82

AFONSO D'ALBOQUERQUE.

Destruição da armada do rei de Ormuz. 88
Continuação do mesmo assumpto. 92
Do sítio e fundação da cidade de Goa. 97
Entrega de Goa a Afonso d'Alboquerque. 102
Morte de Afonso d'Alboquerque. 104

D. JOÃO DE CASTRO.

Descripção de Sués. 107

D. HIERONYMO OSORIO.

Reflexões a el-rei D. Sebastião ácêrca da jornada de Africa. 109

FR. BERNARDO DE BRITO.

Evora ganhada aos Mouros per Gerardo Giraldes, por alcunha *sem pavor*. 114

FERNÃO D'ALVARES DO ORIENTE.

O palacio da Cortezia. 123

FERNÃO MENDES PINTO.

A ilha de Calempluí, na China. 145
Uma grande tormenta. 148

ANTONIO TENREIRO.

Um convite do Sophi. 156

SAMUEL USQUE.

Vida pastoril. 163
Caça de coelhos, e lebres. 167
Caça de cervos. 168

HIERONYMO DE MENDONÇA.

Batalha de Alcacer, e morte d'el-rei D. Sebastião. 171

JOÃO DE LUCENA.

Combate naval dos Portuguezes com os Achens. 181
Uma Fortaleza. 187
Qualidades do solo chinez. 189
Numero, e industria dos moradores da China. 193
Rendimentos, provincias, logares, e Mandarins da China. 199

Ordem e diligencia dos Chins em seu govêrno: cautela com os estrangeiros. 208

DIOGO DO COUTO.

Stado primitivo da India. 213
Productos da India. 218

DUARTE NUNES DO LEÃO.

Captiveiro e morte do Infante D. Fernando. 222

FR. LUIS DE SOUSA.

O arcebispo no concilio de Trento. 228
Recepção que fez o papa ao arcebispo. 233
Honras que o papa fazia ao arcebispo. 238

FR. HEITOR PINTO.

Occupação e qualidades do principe. 243
Práctica com um ermitão. 251
A serra de Cintra. 256

D. FRANCISCO MANUEL DE MELLO.

A ilha da Madeira quando foi descoberta. 259
Elogio de Lisboa. 261
Naufragio da frota portugueza nas costas de França, em 1627. 262
O almirante Tromp, aos officiaes de sua esquadra. 264

FERNÃO DE QUEIRÓS.

Assédio, e perda de Malaca. 267

JACINTHO FREIRE.

Character de Coge-Çofar, general de Mahmud, rei de Cambaya. 274
Descripção de Diu. 277
Discurso de Coge Çofar a seus soldados. 278
Falla de D. João de Castro a seu filho D. Fernando. 280
Discurso de D. João Mascarenhas, governador de Diu, a seus soldados. 281
D. João de Castro manda á cidade de Goa alguns cabellos da barba em penhor. 282
Carta, que o governador D. João de Castro screveu de Diu á cidade de Goa. 283

FRANCISCO RODRIGUES LOBO.

Paizagem, e pastores. 287
O philosopho camponez. 288
Um naufragio. 291
Uma scena aldeiã. 295

MARTIM AFONSO DE MIRANDA.

O jôgo. 297

DUARTE RIBEIRO DE MACEDO.

Entrega da infante de Castella a Luis XIV, rei de França. 312

ANTONIO VIEIRA.

Uma invasão dos Hollandezes na Bahia. 316

JOSÉ DE SOUSA (o cego).

Discurso de Vasco da Gama aos Portuguezes, que o acompanhavam, em um tremor do mar. 319

FRANCISCO MANUEL.

Armindo adormece em um laranjal. 324

ANTONIO RIBEIRO DOS SANCTOS.

Amaryllis, conhecimento da imprudencia de seus desejos. 328
Desposorios de Amynthas, e Lizarda. 328
Desposorios de Agathyrso, e Menalippe. 329
Lavoura do Amor. 330
Amor agradecido. 331

FIM.

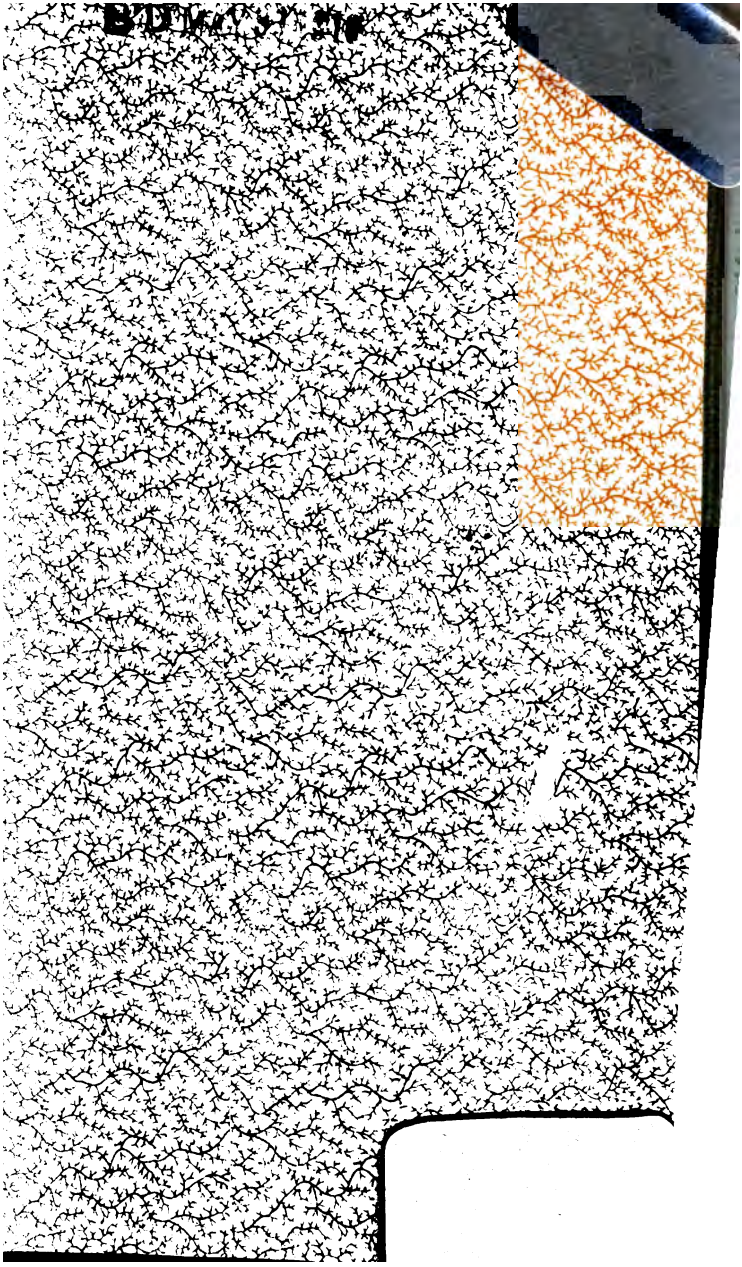
PARIS. — NA OFFICINA TYPOGRAPHICA DE CASIMIR,
Rua de la Vieille-Monnaie, n° 12.

rs 1eB.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

JUL 9 - 1918

APR 18 1917

Form 410